



3/

1762
HISTOIRE

DE

GILBLAS

DE SANTILLANE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE,

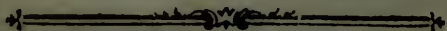
Par Mr. LE SAGE.

Nouvelle Edition , revue & corrigée.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.



M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1997
.G5
1757
V.4

Call spec

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce quatrieme Volume.

L I V R E D I X I E M E.

C H A P I T R E I.

Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur Sangrado son ancien Maître ; il rencontre par hasard le Seigneur Manuel Ordonez, Administrateur de l'Hôpital. Page 1.

CHAP. II. Gil Blas continue son voyage, & arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son pere ; suites de cette mort.

15

CHAP. III. Gil Blas prend la route du Royaume de Valence, & arrive enfin à Llirias ; description de son Château, comment il y fut reçu, & quels gens il y trouva.

28

CHAP. IV. Il part pour Valence, & va voir les Seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

37

CHAP. V. Gil Blas va à la Comédie, où il voit jouer une Tragédie nouvelle.

T A B L E

<i>Succès de la Piece. Génie du Public de Valence.</i>	45
CHAP. VI. <i>Gil Blas en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un Religieux qu'il croit reconnoître; quel homme c'étoit que ce Religieux.</i>	51
CHAP. VII. <i>Gil Blas retourne à son Château de Lirias; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leurs domestiques.</i>	62
CHAP. VIII. <i>Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.</i>	68
CHAP. IX. <i>Noces de Gil Blas & de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assisterent, & de quelles réjouissances elles furent suivies.</i>	77
CHAP. X. <i>Suites du Mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'Histoire de Scipion.</i>	87
CHAP. XI. <i>Suite de l'Histoire de Scipion.</i>	127
CHAP. XII. <i>Fin de l'Histoire de Scipion.</i>	146

L I V R E O N Z I E M E.

C H A P I T R E I.

DE la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste acci-

DES CHAPITRES.

- dent qui la troubla ; des changements qui arriverent à la Cour , & qui furent cause que Santillane y retourna. 177*
- CHAP. II. *Gil Blas se rend à Madrid ; il paroît à la Cour ; le Roi le reconnoît & le recommande à son premier Ministre. Suite de cette recommandation. 185*
- CHAP. III. *De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la Cour ; & du service important que Joseph Navarro lui rendit. 193*
- CHAP. IV. *Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarès. 197*
- CHAP. V. *De l'entretien que Gil Blas eut avec Navarro ; & de la première occupation que le Comte d'Olivarès lui donna. 201*
- CHAP. VI. *De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cents pistoles , & des soins dont il chargea Scipion. Succès du Mémoire dont on vient de parler. 209*
- CHAP. VII. *Par quel hasard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva Fabrice , & de l'entretien qu'ils eurent ensemble. 215*
- CHAP. VIII. *Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son Maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane. 222*

T A B L E

- CHAP. IX. *Comment & à qui le Comte-Duc maria sa Fille unique; & des fruits amers que ce mariage produisit.* 227
- CHAP. X. *Gil Blas rencontre par hasard le Poëte Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette Piece, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.* 231
- CHAP. XI. *Santillane fait donner un Emploi à Scipion, qui part pour la nouvelle Espagne.* 237
- CHAP. XII. *Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.* 241
- CHAP. XIII. *Gil Blas rencontre chez le Roi D. Gaston de Cogollos & D. André de Tordesillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'Histoire de D. Gaston & de Dona Hélena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordesillas.* 248
- CHAP. XIV. *Santillane va chez le Poëte Nunez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.* 260

L I V R E D O U Z I E M E.

C H A P I T R E I.

Gil Blas est envoyé par le Ministre à Toledé. Du motif & du succès de

DES CHAPITRES.

- son voyage.* 265
- CHAP. II. *Santillane rend compte de sa commission au Ministre , qui le charge du join de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne , & de son début à la Cour.* 280
- CHAP. III. *Lucrece fait grand bruit à la Cour , & joue devant le Roi qui en devient amoureux. Suites de cet amour.* 284
- CHAP. IV. *Du nouvel Emploi que donna le Ministre à Santillane.* 292
- CHAP. V. *Le fils de la Génoise est reconnu par Acte authentique , & nommé Don Henri - Philippe de Guzman. Santillane fait la Maison de ce jeune Seigneur , & lui donne toutes sortes de Maîtres.* 297
- CHAP. VI. *Scipion revient de la nouvelle Espagne. Gil Blas le place auprès de D. Henri. Des études de ce jeune Seigneur : des honneurs qu'on lui fit , & à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait Noble malgré lui.* 301
- CHAP. VII. *Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble , & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.* 306

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. VIII. *Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragoffe.* 311
- CHAP. IX. *De la révolution de Portugal, & de la disgrâce du Comte-Duc.* 315
- CHAP. X. *De l'inquiétude & des soins qui troublèrent d'abord le repos du Comte-Duc, & de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce Ministre dans sa retraite.* 319
- CHAP. XI. *Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.* 324
- CHAP. XII. *De ce qui se passa au Château de Loëches après la mort du Comte-Duc, & du parti que prit Santillane.* 329
- CHAP. XIII. *Du retour de Gil Blas dans son Château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine sa filleule, nubile; & de quelle Dame il devint amoureux.* 334
- CHAP. DERN. *Du double Mariage qui fut fait à Llirias, & qui finit enfin l'Histoire de Gil Blas de Santillane.* 341

Fin de la Table des Chapitres.

- HISTOIRE



HISTOIRE

D E

GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Asturies : il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur Sangrado son ancien Maître ; il rencontre par hasard le Seigneur Manuel Ordonez, Administrateur de l'Hôpital.

DANS le temps que je me dispo-
sois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le Duc de Lerme au Cardinalat. Ce Pape voulant établir l'Inquisition dans le Royaume de Naples,

revêtit de la Pourpre ce Ministre , pour l'engager à faire agréer au Roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré College , trouverent comme moi , que l'Église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion , qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la Cour , qu'enterré dans une solitude , me conseilla de me présenter devant le Cardinal : peut-être , me dit-il , que Son Eminence vous voyant hors de prison par ordre du Roi , ne croira plus devoir affecter de paroître irrité contre vous , & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion , lui répondis-je , vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs , me croyez-vous déjà dégoûté de mon Château de Lirias ? Je vous l'ai dit & je vous le répète , quand le Duc de Lerme me rendroit ses bonnes graces , quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Calderone , je la refuserois. Mon parti est pris ; je veux aller à Oviédo chercher mes parents , & me retirer avec eux auprès de la Ville de Valence. Pour toi , mon

ami , si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien , tu n'as qu'à parler ; je suis prêt à te donner la moitié de mes especes , & tu demeureras à Madrid , où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon Secrétaire , un peu touché de ces paroles , pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite ? ce soupçon blesse mon zele & mon attachement. Quoi , Scipion , ce fidele serviteur , qui pour partager vos peines , auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la Tour de Ségovie , ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices ! Non , non , je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au Duc de Lerme , c'est que j'ai été bien-aise de vous sonder , pour savoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Eh bien , puisque vous êtes si détaché des grandeurs , abandonnons donc promptement la Cour pour aller jouir de ces plaisirs innocents & délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après

tous deux dans une chaise tirée par deux bonnes mules , conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénarès , & le second à Ségovie , d'où , sans m'arrêter à voir le généreux Châtelain Tordefillas , je gagnai Pénafiel sur le Duéro , & le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière Ville , je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon Compagnon qui l'entendit m'en demanda la cause : mon enfant, lui dis-je , c'est que j'ai long-temps exercé ici la Médecine. Ma conscience m'en fait de secrets reproches dans ce moment ; il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pieces. Quelle imagination , dit mon Secrétaire ! en vérité , Seigneur de Santillane , vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux Médecins ; ont-ils de pareils remords ? Oh que non ! Ils vont toujours leur train le plus tranquillement du monde , rejetant sur la nature les accidents funestes , & se faisant honneur des événements heureux.

Il est vrai , repris-je , que le Docteur

Sangrado , de qui je suivois fidelement la méthode , étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains : il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée du bras , & de la fréquente boisson , qu'il appelloit ses deux spécifiques pour toutes sortes de maladies , qu'au lieu de s'en prendre à ses remedes , il croyoit que les Malades ne mouroient que faute d'avoir assez bu & d'avoir été assez saignés. Vive Dieu ! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire , vous me parlez-là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre , lui dis-je , tu pourra dès demain satisfaire ta curiosité , pourvu que Sangrado vive encore , & qu'il soit à Valladolid , ce que j'ai de la peine à croire ; car il étoit déjà vieux quand je le quittai , & il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin en arrivant dans l'Hôtellerie où nous allâmes descendre , fut de nous informer de ce Docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort ; mais que ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvements , il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres Docteurs qui s'étoient

mis en réputation par une nouvelle pratique , qui ne valoit guere mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant , tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le Seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin ; nous le trouvâmes assis dans un fauteuil un livre à la main. Il se leva si-tôt qu'il nous apperçut , vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire , & nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le Docteur , lui dis-je , est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos Eleves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas , qui étoit autrefois votre Commensal & votre Substitut ? Quoi , c'est vous Santillane , me répondit-il en m'embrassant ! Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien - aise de vous revoir. Qu'avez - vous fait depuis notre séparation ? vous avez sans doute toujours pratiqué la Médecine. C'est à quoi , repris-je , j'avois assez de penchant ; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado ; avec les principes que vous aviez reçus de moi , vous seriez devenu un habile Médecin , pourvu

que le Ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la Chymie. Ah, mon fils, poursuivit-il d'un air douloureux, quel changement dans la Médecine depuis quelques années! on ôte à cet Art l'honneur & la dignité. Cet Art qui, dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption & à l'impéritie; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux Praticiens: *lapides clamabunt*. On voit dans cette Ville des Médecins ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'Antimoine: *currus triumphalis Antimonii*. Des échappés de l'Ecole de Paracelse, des adorateurs du Kermès, des Guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la Médecine à savoir préparer des drogues Chymiques. Que vous dirai-je! Tout est méconnoissable dans leur méthode; la saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les Purgatifs, autrefois doux & benins, sont changés en Emétique & en Kermès. Ce n'est plus qu'un cahos où chacun se permet ce qu'il veut, & franchit les bornes de l'ordre & de la sagesse que nos premiers Maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le Kermès sans savoir ce que c'étoit, & donnai au Diable à tout hasard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette scene, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le Docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un Médecin de la vieille Ecole, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la Chymie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hypocrate, qu'il s'est souvent battu contre les Empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce Roi de la Médecine. Bon sens ne peut mentir ; je servirois volontiers de bourreau à ces Novateurs ignorants, dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile ?

Ce désordre, dit le Docteur, va plus loin encore que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien, de publier un livre contre le brigandage de la Médecine ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les Chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire

les Médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du Kermès & de l'Emétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le Kermès dans les Apozemes & les Potions Cordiales, & les voilà de pair avec les grands Faiseurs en Médecine. Cette contagion se répand jusques dans les Cloîtres. Il y a parmi les Moines des Freres qui sont tout ensemble Apothicaires & Chirurgiens. Ces Singes de Médecins s'appliquent à la Chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs Révérends Peres. Enfin, il y a dans Valladolid plus de soixante Monasteres, tant d'hommes que de filles: jugez du ravage qu'y fait le Kermès uni avec l'Emétique & la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colere contre ces Empoisonneurs; je gémiss avec vous, & partage vos alarmes sur la vie des hommes manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la Chymie n'occasionne un jour la perte de la Médecine, comme la fausse monnoie cause la ruine des Etats. Fasse le Ciel, que ce jour fatal ne soit pas prêt d'arriver!

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille Servante qui apportoit au Docteur une soucoupe, sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les deux tiers d'eau, mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnoit sujet de lui faire. Ah, ah, lui dis-je, Monsieur le Docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson: vous qui pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau: Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse une phthisie naturelle qui nous desseche & nous consume; que sur cette définition vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin, le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux Médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle obser-



vateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui repliquai-je, mon cher Maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le Chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrasserent un peu notre Docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne savoit que me répondre. Pour le tirer d'un si grand embarras, je changeai de matière ; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux Praticiens : courage, lui dis-je, Seigneur Sangrado, ne vous laissez point de décrier le Kermès, & frondez sans cesse la saignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*Orthodoxie* Médicinale, cette engeance Empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation

d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'Hôtellerie, mon Secrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant & original de ce Docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, & le reconnus sans peine pour le Seigneur Manuel Ordonez, ce bon Administrateur d'Hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable & discret Seigneur Manuel Ordonez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des Pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. J'allois, repris-je, chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'Administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux

de nos enfans ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé , qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui , j'ai de l'inquiétude sur ces petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles , dis-je au Seigneur Manuel , que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid , où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées , me repliqu'a-t-il ? Je veux dire , lui repartis-je , qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des Comédies & des Romans ; en un mot , c'est un garçon qui a du génie , & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais , dit l'Administrateur , comment est-il avec son Boulanger ? Pas si bien , lui répondis-je qu'avec les personnes de condition ; entre nous , je le crois aussi pauvre que Job. Oh ! je n'en doute nullement , reprit Ordenez. Qu'il fasse sa cour aux grands Seigneurs tant qu'il lui plaira , ses complaisances , ses flatteries , ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis , vous le verrez quelque jour à l'Hôpital.

Cela pourra bien être , lui repliquai-je ; la Poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait

de demeurer attaché à votre Seigneurie ; il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel ; je l'aimois, & j'allois en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des Pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. Il composa une Comédie qu'il fit représenter par des Comédiens qui étoient dans cette Ville ; la Piece réussit, & la tête tourna dans ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de la Véga, & préférant la fumée des applaudissements du Public, aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta-t-il ; le garçon que j'ai pris après lui pour me servir, en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, & qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'Hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continue son voyage, & arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son pere ; suites de cette mort.

DE Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit, que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire; & deux habitants seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons; car je n'avois pas appris à la Cour à devenir brave, & Bertrand mon *Moço de mulas*, ne paroïssoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avoit que Scipion qui fut un peu spadassin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la Ville. Nous allâmes loger dans une Hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le Chanoine Gil Pérez. J'étois bien-aïse de m'informer dans quel état se trouvoient mes parents, avant que de me présenter

devant eux ; & pour le savoir , je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'Hôte ou qu'à l'Hôtesse de ce cabaret , que je connoissoient pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet , l'Hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention , s'écria : par S. Antoine de Pade ! voici le fils du bon Ecuyer Blas de Santillane. Oui , vraiment , dit l'Hôtesse , c'est lui-même ; il n'a presque point changé , c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore , qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame , lui dis-je , vous avez une heureuse mémoire ; mais de grace , apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon pere & ma mere ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable , répondit l'Hôtesse ; dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter , vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre qu'eux : Le bon homme Gil Pérez est devenu paralytique de la moitié du corps , & n'ira pas loin selon toutes les apparences : votre pere qui demeure depuis peu chez ce Chanoine,

a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie & la mort; & votre mere, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un & à l'autre.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'Hôtellerie, & suivi de mon Secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mere, une émotion que je lui causai, lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits: Mon fils, me dit-elle tristement, après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre pere; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un Ecuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance: Mon cher ami, lui dit ma mere, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon pere ouvrit des yeux qui commen-

çoient à se fermer pour jamais ; il les attacha sur moi , & remarquant , malgré l'accablement où il se trouvoit , que j'étois touché de sa perte , il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler , mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains , & tandis que je la baignois de larmes , sans pouvoir prononcer un mot , il expira , comme s'il n'eût attendu mon arrivée que pour rendre le dernier soupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort , pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle , quoique mon pere ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils , je me reprochois de ne l'avoir point secouru ; & quand je pensois que j'avois eu cette dureté , je me regardois comme un monstre d'ingratitude , ou plutôt comme un parricide. Mon oncle que je vis ensuite étendu sur un autre grabat , & dans un état pitoyable , me fit éprouver de nouveaux remords. Fils dénaturé , me dis-je à moi-même , considere pour ton supplice la misere où sont tes parents. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison , tu leur aurois procuré des commodités

que le revenu de la Prébende ne peut leur fournir , & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Pérez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire , plus de jugement. Il ne me servit de rien , de le presser entre mes bras , & de lui donner des témoignages de ma tendresse , il n'y parut pas sensible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas , il m'envifageoit d'un air imbécille sans répondre rien. Quand le sang & la reconnaissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant , je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là , Scipion gardoit un morne silence , partageoit mes peines , & confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere , après une si longue absence , voudroit m'entretenir , & que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner , je le tirai à part , & lui dis : va , mon enfant , va te reposer à l'Hôtellerie , & me laisse ici avec ma mere ; elle te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur

de nous contraindre ; & j'eus effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidele de ce qui nous étoit arrivé à l'un & l'autre , depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans les maisons où elle avoit été Duegne, & me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien-aise que mon Secrétaire eût entendues , quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mere , la bonne Dame étoit un peu prolixé dans ses récits ; elle m'auroit fait grace des trois quarts de son histoire , si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration , & je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada , Epicier d'Oviédo , m'étoit venu faire à Madrid , je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai , dis - je à ma mere , je reçus très-mal ce garçon , qui pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué , répondit-elle. Il vous trouva , nous dit-il , si fier de la faveur du premier

Ministre de la Monarchie , qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître ; & quand il vous détailla nos miseres , vous l'écou- tâtes d'un air glacé. Comme les peres & les meres , ajouta-t-elle , cherchent toujours à excuser leurs enfans , nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avons de vous , & la douleur dont je vous vois saisi , acheve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement , lui repliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir , j'en'étois occupé que de ma fortune ; & l'ambition qui me dominoit , ne me permettoit guere de penser à mes parents. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme , qui m'abordant d'un air grossier , me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif , il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent , attendu que vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même dans des termes peu mesurés , mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise , & perdant patience , je le pouffai par les épaules hors de mon

cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette recontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute , si l'Epicier manquoit de politesse , & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre , quoiqu'il eut été donné mal-honnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. La voix du sang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parents ; & rougissant de honte de les remplir si mal , je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous , puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & par l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du Roi dans la Tour de Ségovie , j'y tombai dangereusement malade , & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui , c'est ma maladie & ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous les droits , & qui m'ont entièrement détaché de la Cour. Je ne respire plus que la solitude , & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma priere , je vous conduirai à une Terre que j'ai dans le Royaume de Valence , & nous vivrons là très-com-

modément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon pere ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement , que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mere , & de pouvoir réparer , par toutes les attentions imaginables , le temps que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous fais très-bon gré de vos louables intentions , me dit alors ma mere , & je m'en irois avec vous sans balancer , si je n'y trouvois des difficultés ; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il est ; & je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner ; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée , je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre pere. Chargeons-en , lui dis - je , ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon Secrétaire , il a de l'esprit & du zele ; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles , que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministere dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il fut de

quoil il s'agissoit : Cela suffit , me dit-il , j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde , lui dit ma mere , de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sauroit être trop modeste pour mon époux , que toute la Ville a connu pour un Ecuyer des plus mal-aisés. Madame , repartit Scipion , quand il auroit été encore plus pauvre , je n'enrabbattrois pas deux maravédís. Je ne regarde là-dedans que mon Maître ; il a été favori du Duc de Lerme , son pere doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon Secrétaire ; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reste de vanité que je conservois encore , se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un pere qui ne me laissoit aucun héritage , je ferois admirer mes manieres généreuses. De son côté , ma mere , quelque contenance de modestie qu'elle affectât , n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion , qui sans perdre de temps , alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obseques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la Ville & les Fauxbourgs : tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation. Ce Ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir : il auroit mieux valu, disoit, l'autre, qu'il eût fait plaisir à son pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés ; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent Scipion, Bertrand & moi, quand nous sortîmes de l'Eglise ; ils nous chargerent d'injures, nous accablerent de huées, & conduisirent Bertrand à l'Hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mere se montrât, & protestât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser ; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'Hôte & l'Hôtesse n'eussent trouvé moyen d'appaïser ces esprits furieux ;

& de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit , & qui étoient autant d'effets des discours que le jeune Epicier avoit tenus de moi dans la Ville , m'inspirerent tant d'averfion pour mes compatriotes , que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo , où fans cela j'aurois fait peut-être un assez long féjour. Je le déclarai tout net à ma mere , qui se fentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régala , ne s'opposa point à un fi prompt départ. Il ne fut plus question que de favoir de quelle forte j'en userois avec elle : Ma mere , lui dis-je , puisque mon oncle a besoin de votre assistance , je ne vous presserai plus de m'accompagner ; mais comme il ne paroît pas éloigné de sa fin , promettez-moi de venir me rejoindre à ma Terre , aussi-tôt qu'il ne sera plus.

Je ne vous ferai point cette promesse , répondit ma mere , je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies & dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours , lui repliquai-je , maîtresse absolue dans mon Château ? Je n'en fais rien , repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille , vous l'épouserez ; elle sera ma bru ; je

ferai sa belle-mère ; nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez , lui dis-je , les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier : mais quand la fantaisie m'en prendroit , je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est répondre témérairement , reprit ma mère ; & je demanderois caution de la caution. Je ne voudrois pas même jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre épouse que le mien , quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille , Madame , s'écria mon Secrétaire , en se mêlant à la conversation ; je crois , comme vous , que les brus dociles sont bien rares. Cependant , pour vous accorder vous & mon Maître , puisque vous voulez absolument demeurer , vous dans les Asturies , & lui dans le Royaume de Valence , il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles , que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen , la mère & le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuverent la convention proposée , après quoi je payai la première année d'avance , & je sortis d'Oviédo le lendemain avant le

jour , de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma Patrie. Belle leçon pour les hommes du commun , lesquels , après s'être enrichis hors de leur pays , y veulent retourner pour y faire les gens d'importance.

CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du Royaume de Valence , & arrive enfin à Llirias ; description de son Château , comment il y fut reçu , & quels gens il y trouva.

NOus prîmes le chemin de Léon , ensuite celui de Palencia ; & continuant notre voyage à petites journées , nous arrivâmes au bout de la dixieme à la Ville de Segorbe , d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma Terre , qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions , je remarquois que mon Secrétaire observoit avec beaucoup d'attention tous les Châteaux qui s'offroient à sa vue , à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence , il ne manquoit pas de me dire , en me le

montrant du doigt : je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne fais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une Terre de grand Seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. D. Alphonse m'a fait à-peu-près le même présent. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière, s'écria Scipion. Souviens-toi, lui repliquai-je, que je t'en ai toujours fait une description très-moderne; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidelle peinture : Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde sur les bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons, c'est mon Château.

Comment diable, dit alors mon Secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette Maison ! outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, & entourée de pays plus charmants

que les environs même de Séville, appelés par excellence le Paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût ; une rivière l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah, mon cher Maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtemps ! je suis ravi, lui répondis-je, que tu sois content de notre asyle, dont tu ne connois pas encore tous les agréments.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la Maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit que c'étoit le Seigneur Gil Blas de Santillane qui venoit prendre possession de son Château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre ; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé, que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau Patron : que Don César & Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me

servir , l'un en qualité de Cuifinier , l'autre d'aide de Cuifine , un autre de Marmiton , celui-ci de Portier , & ceux-là de Laquais , avec défenfe de recevoir de moi aucun argent , ces deux Seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le Cuifinier , nommé Maître Joachim , étoit le principal de ces domestiques , & portoit la parole. Il m'apprit qu'il avoit fait une ample provifion des vins les plus eftimés en Espagne , & me dit que pour la bonne chere , il espéroit qu'un garçon comme lui , qui avoit été fix ans Cuifinier de Monfeigneur l'Archevêque de Valence , fauroit compofer des ragoûts qui piqueroient ma fenfualité : Je vais , ajouta-t-il , me préparer à vous donner un échantillon de mon favoir-faire. Promenez-vous , Seigneur , en attendant le dîner ; vifitez votre Château ; voyez fi vous le trouvez en état d'être habité par votre Seigneurie.

Je laiffe à penfer fi je négligeai cette vifite ; & Scipion encore plus curieux que moi de la faire , m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maifon , depuis le haut jufqu'en bas ; il n'échappa pas , du moins à ce que nous crûmes , le moindre endroit à notre curiofité

intéressée ; & j'eus par-tout occasion d'admirer la bonté que Don César & son fils avoient pour moi. Je fus frappé , entr'autres choses , de deux appartements qui étoient aussi-bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Il y avoit dans l'un une tapisserie des Pays-Bas , avec un lit & des chaises de velours , le tout propre encore , quoique fait du temps que les Maures occupoient le Royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût ; c'étoit une vieille tenture de Damas de Genes jaune , avec un lit & des fauteuils de la même étoffe , garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets , qui dans un inventaire auroient été peu prisés , paroissoient là très-confidérables.

Après avoir bien examiné toutes choses , nous revînmes mon Secrétaire & moi dans la salle , où étoit dressée une table sur laquelle il y avoit deux couverts ; nous nous y assîmes , & dans le moment on nous servit une *Olla prodrida* si délicieuse , que nous plaignîmes l'Archevêque de Valence de n'avoir plus le Cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit , ce qui ne nous la faisoit pas trouver plus mauvaise. A cha-

que morceau que nous mangions , mes Laquais de nouvelle date , nous présentoient de grands verres , qu'ils remplissoient jusqu'aux bords , d'un vin de la Manche exquis. Scipion n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit , me le témoignoit par des regards parlants , & je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti , composé de deux cailles graces , qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable , nous fit quitter le pot-pourri , & acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés , & bu à proportion , nous nous levâmes de table pour aller au jardin , faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon Secrétaire avoit paru jusques-là fort satisfait de ce qu'il avoit vu , il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escorial. Il est vrai que Don César , qui venoit de temps en temps à Lirias , prenoit plaisir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien sablées & bordées d'orangers , un grand bassin de marbre blanc , au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons , la beauté des

fleurs , la diverfité des fruits , tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduifoit en descendant toujours au logement du Fermier , & que des arbres touffus couvroient de leurs épais feuillages. En faifant l'éloge d'un lieu fi propre à fervir d'afyle contre la chaleur , nous nous y arrêtàmes & nous nous affîmes au pied d'un ormeau , où le fommeil eut peu de peine à furprendre deux gailards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en fursaut d'eux heures après , au bruit de plufieurs coups d'efcopettes , lesquels fe firent entendre fi près de nous , que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brufquement ; & pour nous informer de ce que c'étoit , nous nous rendîmes à la maifon du Fermier. Nous y rencontrâmes huit ou dix Villageois , tous habitants du Hameau , qui s'étant affemblés là , tiroient & dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivéc , dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoiffoient pour la plupart , m'ayant vu plus d'une fois dans le Château exercer l'emploi d'Intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt , qu'ils crièrent tous enfemble : vive notre nouveau Seigneur !

qu'il soit le bien venu à Lirias. Ensuite ils rechargeront leurs escopettes, & me régaleront d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon Secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le Cuisinier, l'aide de Cuisine & le Marmiton n'étoient pas oisifs pendant ce temps-là, ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait; & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civé de lapin d'un côté, & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets, des oreilles de cochon, des pou-

lets marinés, & du chocolat à la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucene, & de plusieurs autres sortes de vins excellents ; & quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes Laquais prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empresferent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de Maître : retirez-vous, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous ; & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, je lui demandai ce qu'il pensoit du traitement qu'on me faisoit par ordre des Seigneurs de Leyva. Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas moi, lui repliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes Bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de Valets aux gages d'autrui : je croirois n'é-

tre pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Avons-nous besoin d'un si grand nombre de Domestiques ? non ; il ne nous faut avec Bertrand qu'un Cuisinier, un Marmiton & un Laquais. Quoique mon Secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du Gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus, & se conformant à mes sentiments, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, & se retira dans le sien.



CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, & va voir les Seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'Achevai de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les Seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en

donnoient , je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain , pour satisfaire l'impatience que j'avois de les remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine , mais ce plaisir n'étoit pas pur ; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même-temps à soutenir les regards de la Dame Lorença Séphora , qui se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet , ne seroit pas fort réjouie de ma vue. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes , je m'assoupis enfin , & ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du Soleil.

Je fus bientôt sur pied ; & tout occupé du voyage que je méditois , je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster , mon Secrétaire entra dans ma chambre. Scipion , lui dis-je , tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne puis aller trop tôt saluer les Seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir , semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi , mon ami , je te dispense de m'accompagner , demeure ici pendant mon absence ; je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez ,

Monfieur , répondit-il , faites bien votre cour à Don Alphonfe & à fon pere ; ils me paroiffent fenfibles au zele qu'on a pour eux , & très-reconnoiffants des fervices qu'on leur a rendus ; les perfonnes de qualité de ce caractere-là font fi rares , qu'on ne peut affez les ménager. Je fis avertir Bertrand de fe tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules , je pris mon chocolat. Enfuite je montai dans ma chaise , après avoir recommandé à mes gens de regarder mon Secrétaire comme un autre moi-même , & de fuivre fes ordres ainfi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures ; j'allai descendre tout droit aux Ecuries du Gouverneur. J'y laiffai mon équipage , & je me fis conduire à l'appartement de ce Seigneur , qui y étoit alors avec Don César fon pere. J'ouvris la porte fans façon ; j'entrai ; & les abordant tous deux : les Valets , leur dis-je , ne fe font point annoncer à leurs Maîtres ; voici un de vos anciens ferviteurs qui vient vous rendre fes refpects. A ces mots , je voulus me profterner devant eux ; mais ils m'en empêcherent , & m'embrasserent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable

affection. Eh bien , mon cher Santillane ; me dit Don Alphonse , avez-vous été à Lirias prendre possession de votre Terre ? Oui , Seigneur , lui répondis-je ; & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela , repliqua-t-il ? a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte ? Non , par elle-même , lui repartis-je ; au contraire , j'en suis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît , c'est d'y voir des Cuifiniers d'Archevêque , avec trois fois plus de Domestiques qu'il ne m'en faut , & qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez , dit Don César , accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid , nous nous serions contentés de vous donner le Château meublé comme il est , mais vous savez que vous la refusâtes ; & nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop , lui répondis-je , votre bonté doit s'en tenir au don de cette Terre , qui a de quoi combler mes desirs. Indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde à grands frais , je vous proteste que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot ,

ajoutai-je, Messieurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma fantaisie. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père & le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon Château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque Don Alphonse m'interrompit, en me disant : Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une Dame qui sera charmée de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant : Madame, lui dit le Gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu; & j'ajoute à la reconnoissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à Madame la Gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle; & après force

compliments de part & d'autre , Don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes Don César , que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité , qui venoient dîner là.

Tous ces Messieurs me saluerent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités , que Don César leur dit que j'avois été un des principaux Secrétaires du Duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le Gouvernement de Valence , car tout se fait. Quoi qu'il en soit , quand nous fûmes à table , on ne parla que du nouveau Cardinal ; les uns en faisoient , ou affectoient d'en faire de grands éloges , & les autres ne lui donnoient que des louanges , pour ainsi dire , à mi-sucré. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre sur le compte de Son Eminence , & à les égayer à ses dépens. J'aurois dit volontiers ce que j'en pensois ; mais je retins ma langue , ce qui me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les conviés après le dîner se retirèrent chez eux pour faire la sieste ; Don

César & son fils, pressés de la même envie, s'enfermerent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une Ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du Palais du Gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint m'aborder en me disant : le Seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer. Je lui demandai qui il étoit ; je suis, me répondit-il, Valet de Chambre de Don César ; j'étois un de ses Laquais dans le temps que vous étiez son Intendant ; je vous faisois tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il qu'un jour je vous appris que le Chirurgien du Village de Leyva s'introduisoit secrètement dans la chambre de la Dame Lorença Séphora ? C'est ce que je n'ai point oublié, lui repliquai-je ; mais à propos de cette Duegne, qu'est-elle devenue ? Hélas, repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine que de Don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le Valet de Chambre de Don César,

m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora , me fit des excuses de m'avoir arrêté , & me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer , en me rappelant cette Duegne infortunée ; & m'attendrissant sur son sort , je m'imputai son malheur , sans songer que c'étoit plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'il falloit s'en prendre.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la Ville. Le Palais de marbre de l'Archevêché occupa mes yeux agréablement , aussi bien que les beaux portiques de la Bourse ; mais une grande maison que j'apperçus de loin , & dans laquelle il entroit beaucoup de monde , attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un si grand concours d'hommes & de femmes , & bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte : (a) *La Posada de los representantes*. Et les Comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là , pour la première fois , une Tragédie nouvelle de Don Gabriel Triaquéro.

(a) Les Comédiens.

C H A P I T R E V.

Gil Blas va à la Comédie, où il voit jouer une Tragédie nouvelle. Succès de la Piece. Génie du Public de Valence.

JE m'arrêtai quelques moments à la porte, pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des Cavaliers de bonne mine & richement habillés, & des figures aussi plates que mal vêtues. J'apperçus des Dames titrées qui descendoient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des aventurieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me dispoisois à prendre un billet, le Gouverneur & son épouse arriverent. Ils me démêlerent dans la foule, & m'ayant fait appeller, ils m'entraînerent dans leur loge, où je me plaçai derriere eux, de maniere que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-ferré, & un théâtre chargé de Che-

valiers de trois Ordres Militaires. Voilà, dis-je à Don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la Tragédie qu'on va représenter est de la composition de Don Gabriël Triaquéro, surnommé le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des Comédiens annonce une nouveauté de cet Auteur, toute la Ville de Valence est en l'air : les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette Piece : toutes les loges sont retenues, & le jour de la première représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage, dis-je au Gouverneur ! cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que Don Gabriël produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce Poëte.

Dans cet endroit de notre conversation les Acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudissements commencerent dès la Protase ; à chaque vers c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque Acte un battement de mains à faire croire que

la salle s'abymoît. Après la Piece, on me montra l'Auteur qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les Seigneurs & les Dames se préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au Palais du Gouverneur, où bientôt arriverent trois ou quatre Chevaliers. Il y vint aussi deux vieux Auteurs estimés dans leur genre, avec un Gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'esprit & du goût. Ils avoient tous été à la Comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la Piece nouvelle : Messieurs, dit un Chevalier de St. Jacques, que pensez-vous de cette Tragédie ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? pensées sublimes, tendres sentiments, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un Poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un Chevalier d'Alcantara. Cette Piece est pleine de tirades, qu'Apollon semble avoir dictées, & de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à Monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole au Gentilhomme Castillan ; il me paroît connoisseur, je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, Mon-

fieur le Chevalier, lui répondit le Gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une Piece que nous entendons pour la premiere fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des Acteurs ; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue ; & véritablement, elle ne nous fait pas toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scene.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un Poëme avant que de l'estimer ; la réputation de son Auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir ; quand Lope de Véga même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges séveres dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh, parbleu, interrompit le Chevalier de Saint Jacques, nous ne sommes pas si timides que vous. Nous n'attendons point pour décider qu'une Piece soit imprimée. Dès la premiere représentation nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas

pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de Don Gabriël, pour être persuadé qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce Poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope & les Calderon n'étoient que des apprentifs en comparaison de ce grand Maître du Théâtre. Le Gentilhomme , qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocles & les Euripides des Espagnols , fut choqué de ce discours téméraire. Quel sacrilege dramatique , s'écria-t-il ! Puisque vous m'obligez , Messieurs , à juger comme vous sur une première représentation , je vous dirai que je ne suis pas content de la Tragédie nouvelle de votre Don Gabriël. C'est un Poëme farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés , les caractères mal formés ou mal soutenus , & les pensées souvent très-obscures.

Les deux Auteurs qui étoient à table , & qui par une retenue aussi louable que rare , n'avoient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du Gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silen-

ce étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour Messieurs les Chevaliers , ils recommencerent à louer Don Gabriël. Ils le placèrent même parmi les Dieux. Cette apothéose extravagante , & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan , qui levant les mains au Ciel , s'écria tout-à-coup par enthousiasme : ô divin Lope de Véga , rare & sublime génie , qui avez laissé un espace immense entre vous & tous les Gabriëls qui voudront vous atteindre ! & vous , moëlleux Calderon , dont la douceur élégante & purgée d'épique est inimitable , ne craignez point tous deux que vos Autels soient abattus par ce nouveau Nourrison des Muses. Il sera bienheureux, si la postérité dont vous serez les délices comme vous faites les nôtres , entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe , à laquelle personne ne s'étoit attendu , fit rire toute la compagnie , qui se leva de table & s'en alla. On me conduisit par ordre de Don Alphonse , à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit , où ma Seigneurie s'étant couchée , s'endormit , en déplorant , aussi-bien que le Gentilhomme Castillan , l'injustice que les ignorants faisoient à Lope & à Calderon.

C H A P I T R E VI.

Gil Blas en se promenant dans les rues de Valence , rencontre un Religieux qu'il croit reconnoître ; quel homme c'étoit que ce Religieux.

Comme je n'avois pu voir toute la Ville le jour précédent , je me levai & sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la rue un Chartreux , qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa Communauté. Il marchoit les yeux baissés , & avoit l'air si dévot qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi. Je le regardai attentivement , & je crus voir en lui Don Raphaël , cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné , si ému de cette rencontre , qu'au lieu d'aborder le Moine , je demurai immobile pendant quelques moments , ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste Ciel , dis-je , y-eut-il jamais deux visages plus ressemblants ! Que faut-il que je pense ? dois-je

croire que c'est Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité, pour en rester là. Je me fis enseigner le chemin du Monastere des Chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, & bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du Couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude ; je reconnus dans le Frere Portier, Ambroise de Lamela, mon ancien Valet.

Notre surprise fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion, lui dis-je, en le saluant ? Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien, il feignit de ne me pas remettre ; mais considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme, qui tout-à-coup se ressouvient d'une chose oubliée : ah, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ! pardon, si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, & que je m'attache à remplir tous les devoirs prescrits par nos regles, je perds insensiblement la mé-

moire de ce que j'ai vu dans le monde.

J'ai , lui dis-je , une véritable joie de vous revoir après dix ans , sous un habit si respectable. Et moi , répondit-il , j'ai honte d'en paroître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse ; hélas ! ajouta-t-il , en poussant un soupir , pour être digne de le porter , il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme , lui repliquai-je , mon cher Frere , on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète , j'en suis ravi , & je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie ; vous & Don Raphaël , car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la Ville , habillé en Chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler , & je l'attends ici pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé , me dit Lamela ; c'est Don Raphaël lui-même que vous avez vu ; & quant au détail que vous demandez , le voici : après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe , nous prîmes le fils de Lucinde.

& moi la route de Valence , dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'Eglise des Chartreux , dans le temps que les Religieux psalmodioient dans le Chœur. Nous nous attachâmes à les considérer , & nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu , leur air mortifié & détaché des plaisirs du siècle , de même que la sérénité qui régnoit sur leurs visages , & qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations , nous tombâmes dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes nos mœurs avec celles de ces bons Religieux ; & la différence que nous y trouvâmes , nous remplit de trouble & d'inquiétude. Lamela , me dit Don Raphaël , lorsque nous fûmes hors de l'Eglise , comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi , je ne puis te le celer : je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvements qui me sont inconnus m'agitent ; & pour la première fois de ma vie , je me reproche mes iniquités. Je suis dans la

même disposition , lui répondis-je ; les mauvaises actions que j'ai faites , se soulevèrent dans cet instant contre moi ; & mon cœur , qui n'avoit jamais senti de remords , en est présentement déchiré. Ah , cher Ambroise , reprit mon camarade , nous sommes deux Brebis égarées , que le Pere céleste par pitié veut ramener au bercail ! C'est lui , mon enfant , c'est lui qui nous appelle. Ne soyons pas sourds à sa voix ; renonçons aux fourberies , quittons le libertinage où nous vivons , & commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut ; il faut passer le reste de nos jours dans ce Couvent , & les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël , continua le Frere Ambroise ; & nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter , nous nous adressâmes au Pere Prieur , qui ne fut pas si-tôt notre dessein , que pour éprouver notre vocation , il nous fit donner des Cellules & traiter comme les Religieux pendant une année entiere. Nous suivîmes les regles avec tant d'exactitude & de constance , qu'on nous reçut parmi les Novices. Nous étions si contents de notre état & si pleins d'ardeur ,

que nous soutînmes courageusement les travaux du Noviciat. Nous fîmes ensuite Profession ; après quoi , Don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux Pere qui étoit alors Procureur. Le fils de Lucinde auroit mieux aimé employer tout son temps à la priere ; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'Oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la Maison , qu'on le jugea capable de remplacer le vieux Procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce donc actuellement cet emploi ; & l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos Peres , qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus , il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos , il se plonge dans de profondes méditations. En un mot , c'est un des meilleurs sujets de ce Monastere.

J'interrompis dans cet endroit Lamela ; par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva, Le

voici , m'écriai-je , le voici ce saint Procureur que j'attendois avec impatience. En même-temps , je courus au-devant de lui , & je l'embrassai. Il se prêta de bonne grace à l'accollade ; & sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer , il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué , Seigneur de Santillane , Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir. En vérité , repris-je , mon cher Raphaël , je prends toute la part possible à votre bonheur ; le Frere Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion , & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux , mes amis , de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'Elus , qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux misérables tels que nous , repartit le fils de Lucinde , d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité , ne devoient pas concevoir une pareille espérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Pere des miséricordes. Et vous , Seigneur Gil Blas , ajouta-t-il , ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites ? quelles affaires vous amènent à Valence ? n'y rempliriez-vous

point, par malheur, quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la Cour, je mène une vie d'honnête homme : tantôt dans une Terre que j'ai à quelques lieues de cette Ville, je prends tous les plaisirs de la campagne, & tantôt je viens me réjouir avec le Gouverneur de Valence, qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'Histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention : & quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce Seigneur à Samuël Simon, les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit : & adressant la parole à Raphaël : Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon Marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, & nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le Procureur, le Frere Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce Couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuël Simon, par un honnête Ecclésiastique, qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution ;

Tant pis pour Samuël , s'il a été capable de toucher cette somme , après avoir été remboursé du tout par le Seigneur de Santillane. Mais , leur dis-je , vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidelement remis ? Sans doute , s'écria Don Raphaël , je répondrois de l'intégrité de l'Ecclésiastique , comme de la mienne. J'en ferois aussi la caution , dit Lamela ; c'est un saint Prêtre accoutumé à ces sortes de commissions , & qui a eu , pour des dépôts à lui confiés , deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre conversation dura quelque-temps encore ; ensuite nous nous séparâmes , eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur , & moi en me recommandant à leurs bonnes prieres. J'allai sur le champ trouver Don Alphonse : vous ne devineriez jamais , lui dis-je , avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoissance ; l'un se nomme le Pere Hilaire , & l'autre le Frere Ambroise. Vous vous trompez , me répondit Don Alphonse , je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi , lui répliquai-je ; vous avez vu à Xelva le Frere Ambroise Commissaire de l'In-

quisition, & le Pere Hilaire Greffier. O Ciel, s'écria le Gouverneur avec surprise ! seroit-il possible que Raphaël & Lamela fussent devenus Chartreux ! Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est Procureur de la Maison, & l'autre est Portier.

Le fils de Don César rêva quelques moments, puis branlant la tête : Monsieur le Commissaire de l'Inquisition & son Greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle Comédie. Vous jugez d'eux par prévention, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, j'en pense plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais selon toutes les apparences, ce sont deux frippons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse ; il y a bien des libertins, qui après avoir scandalisé le monde par leurs dérèglements, s'enferment dans des Cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux Moines soient de ces libertins-là.

Eh pourquoi, lui dis-je, n'en feroient-ils pas ? Ils ont volontairement embrassé l'Etat Monastique, & il y a déjà longtemps qu'ils vivent en bons Religieux,

Vous me direz tout ce qu'il vous plaira , me repartit le Gouverneur , je n'aime pas que la caisse du Couvent soit entre les mains de ce Pere Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures , je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très-bonne foi , mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après ; le Pere Procureur & le Frere Portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle , qui se répandit aussi-tôt dans la Ville , ne manqua pas d'égayer les railleurs , qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux Moines rentés. Pour le Gouverneur & moi , nous plaignîmes les Chartreux , sans nous vanter de connoître les deux Apostats.



CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son Château de Llirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leur Domestique.

JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les Comtes & les Marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les Dames ; tous ces amusements me furent procurés par Monsieur & par Madame la Gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Llirias. Ils m'obligèrent même auparavant à leur promettre de me partager entr'eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hiver à Valence, & pendant l'été dans mon Château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laisserent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; & je redoublai sa joie par la fidelle relation que

je lui fis de mon voyage. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es-tu bien divertie? Autant, répondit-il, que le peut faire un Serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son Maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits Etats: tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans notre bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux; qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée, dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les Fauvettes & les Rossignols. Enfin, j'ai chassé, j'ai pêché; & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusements, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon Secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle Bibliothèque qu'il y a dans ce Château, & que Maître Joachim m'a fait voir. Hé! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être cette prétendue Bibliothèque? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée? Vous vous l'imaginez, me répartit-il; mais

apprenez que nous ne parcourûmes que trois Pavillons, & que nous oubliâmes le quatrieme. C'est là que Don César, lorsqu'il venoit à Lirias, employoit une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette Bibliotheque de très-bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins, dépouillés de fleurs & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les Seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrieme Pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre, dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme Don César en avoit fait le sien. Le lit de ce Seigneur y étoit encore avec tous les ameublements, c'est-à-dire, une tapisserie à personnages, qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je passai dans un cabinet, où régnoient tout autour des armoires basses remplies de livres, sur lesquelles étoient les portraits de tous nos Rois. Il y avoit auprès d'une fenêtré d'où l'on découvroit

une campagne toute riante , un bureau d'ébène devant un grand sofa de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la Bibliothèque. Elle étoit composée de Philosophes , de Poètes , d'Historiens , & d'un grand nombre de Romans de Chevalerie. Je jugeai que Don César aimoit cette dernière sorte d'ouvrages , puisqu'il en avoit fait une si bonne provision. J'avouerai à ma honte que je ne haïssois pas non plus ces productions , malgré toutes les extravagances dont elles sont tissées , soit que je ne fusse pas alors un Lecteur à y regarder de si près , soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents ; je dirai néanmoins pour ma justification , que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée , & que Lucien , Horace , Erasme , devinrent mes Auteurs favoris.

Mon ami , dis-je à Scipion , lorsque j'eus parcouru des yeux ma Bibliothèque , voilà de quoi nous amuser ; mais il s'agit à présent de réformer notre Domestique. C'est un soin , me dit-il , que je veux vous épargner. Pendant votre absence , j'ai bien étudié vos gens , & j'ose me vanter de les connoître. Commençons par Maître Joachim ; je le crois

un parfait frippon, & je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'Archevêché, pour des fautes d'Arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant il faut le conserver pour deux raisons ; la première, c'est qu'il est bon Cuifinier ; & la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui ; j'épierai ses actions, & il faudra qu'il soit bien fin, si j'en suis la dupe. Je lui ai déjà dit que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques. Cette nouvelle lui a fait de la peine, & il m'a témoigné que se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter, ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce Hameau quelque petite fille, dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de Cuifine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, & le Portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des Laquais, il y en a un qui est Aragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-

là ; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de Valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au Cuifinier, au Marmiton, à l'Aragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reste : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le Château ; nous réglâmes les fonctions de chaque Domestique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon Secrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas homme à laisser inutile le savoir-faire de Maître Joachim. Il les mit si bien en œuvre, que nos dînés & nos soupés devinrent des repas de Bernardins.



CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.

DEux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le Laboureur, mon Fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, d'avoir l'honneur de saluer son nouveau Maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir; il sortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithete à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux, & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure; ses cheveux étoient seulement noués par derrière, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma

chambre , je fus aussi frappé de sa beauté , que les Paladins de la Cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé & de lui dire des choses flatteuses : au lieu de féliciter son pere sur le bonheur d'avoir une si charmante fille , je demurai étonné , troublé , interdit ; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion , qui s'apperçut de mon désordre , prit pour moi la parole ; & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne. Pour elle , qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit , elle me salua sans être embarrassée de sa contenance , & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter , quoiqu'il fut des plus communs. Cependant , tandis que mon Secrétaire , Basile & sa fille , se faisoient réciproquement des civilités , je revins à moi ; & comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avois gardé jusques-là , je passai d'une extrémité à l'autre ; je me répandis en discours galants , & parlai avec tant de vivacité que j'alarmai Basile , qui me considérant déjà comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia , se hâta de sortir avec elle de mon appartement ,

dans la résolution peut être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion se voyant seul avec moi , me dit en souriant : autre ressource pour vous contre l'ennui. Je ne savois pas que votre Fermier eût une fille si jolie ; je ne l'avois point encore vue , j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée , & je lui pardonne. Malpeste , voilà un morceau bien friand ! Mais , ajouta-t-il , je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise ; elle vous a d'abord ébloui. Je ne m'en défends pas , lui répondis je ; ha ! mon enfant , j'ai cru voir une substance céleste ! elle m'a tout-à-coup embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez , reprit mon Secrétaire , en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Graces au Ciel , vous y avez présentement toutes vos commodités. Je sais bien , continua-t-il , que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile , mais c'est mon affaire ; & je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec

Antonia. Monsieur Scipion , lui dis-je , peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole , c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille , qui me paroît mériter que j'aie d'autres sentiments pour elle. Ainsi , loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la déshonorer , j'ai dessein de l'épouser par votre entremise , pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas , dit-il , à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier. Tous les Seigneurs de Village à votre place n'en useroient pas si honnêtement ; ils n'auroient sur Antonia des vucs légitimes , qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste , ajouta-t-il , ne vous imaginez point que je condamne votre amour , & que je cherche à vous détourner de votre dessein ; la fille de votre Fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire , si elle peut vous donner un cœur tout neuf & sensible à vos bontés. C'est ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son pere , & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secretement Basile , & le soir il vint me trouver

dans mon cabinet , où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois , lui dis-je , ton visage riant , tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes desirs. Oui , mon cher Maître , me répondit-il , tout vous rit. J'ai entretenu Basile & sa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le pere est ravi que vous ayez envie d'être son gendre ; & je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O Ciel , interrompis-je , tout transporté de joie ! Quoi , j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne ? N'en doutez pas , reprit-il , elle vous aime déjà. Je n'ai pas , à la vérité , tiré cet aveu de sa bouche ; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a su votre dessein. Cependant , poursuivit-il , vous avez un rival. Un rival , m'écriai-je en pâlisant ! Que cela ne vous alarme point , me dit-il , ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre maîtresse ; c'est Maître Joachim votre Cuisinier. Ah , le pendard , dis-je en faisant un éclat de rire ! voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement , répondit Scipion ; il a , ces jours passés , demandé en mariage Antonia , qui
lui

lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis , lui repliquai-je , il est à propos , ce me semble , de nous défaire de ce drôle-là , avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile : un Cuisinier , comme tu fais , est un rival dangereux. Vous avez raison , repartit mon confident , il faut en purger notre domestique ; je lui donnerai son congé dès demain matin , avant qu'il se mette à l'ouvrage , & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses fausses ni de son amour. Je suis pourtant , continua-t-il , un peu fâché de perdre un si bon Cuisinier , mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas , lui dis-je , tant le regretter ; la perte n'est point irréparable , je vais faire venir de Valence un Cuisinier qui le vaudra bien. En effet , j'écrivis aussi-tôt à Don Alphonse ; je lui mandai que j'avois besoin d'un Cuisinier , & dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé Secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son ame d'avoir fait la conquête de son Seigneur , je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses

apparences. Pour en être plus sûr , je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Je me rendis chez Basile , à qui je confirmai ce que mon Ambassadeur lui avoit dit. Ce bon Laboureur , homme simple & plein de franchise , après m'avoir écouté , me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accorderoit sa fille ; mais , ajouta-t-il , ne croyez pas du moins que ce soit à cause de votre titre de Seigneur de Village. Quand vous ne seriez encore qu'Intendant de Don César & de Don Alphonse , je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient : j'ai toujours eu de l'inclination pour vous ; & tout ce qui me fâche , c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune , lui dis-je ; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble , s'écria-t-il , ce n'est point là mon compte ; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile de Buénotrigo est en état , Dieu merci , de la doter ; & je veux qu'elle vous donne à souper , si vous lui donnez à dîner. En un mot , le revenu de ce Château n'est que de cinq cents ducats , je le ferai monter à mille , en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui repliqu'ai-je, nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord, il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, cela suffit. Pas tout-à-fait, lui répondis-je, si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il; je voudrois bien qu'elle ôsât souffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément, mais je ne fais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance; & pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur; enfin, ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut que son cœur n'en gémissé point. Oh, dame, dit Basile! je n'entends pas toutes ces philosophies; parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appella sa fille, & me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière: belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort.

Quoique j'aie l'aveu de votre pere , ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentiments. Quelque charmante que soit votre possession , j'y renonce , si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire , me répondit-elle , votre recherche m'est trop agréable , pour qu'elle me puisse faire de la peine , & j'applaudis au choix de mon pere , au lieu d'en murmurer. Je ne fais , continua-t-elle , si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaissez , je serois assez franche pour vous l'avouer : pourquoi ne pourrois - je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots , que je ne pus entendre sans en être charmé , je mis un genou à terre devant Antonia ; & dans l'excès de mon ravissement , lui prenant une de ses belles mains , je la baisai d'un air tendre & passionné : ma chere Antonia , lui dis-je , votre franchise m'enchanté ; continuez , que rien ne vous contraigne , vous parlez à votre époux ; que votre ame se découvre toute entiere à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. Basile qui arriva dans cet instant,

m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder, si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre : Eh bien , me dit-il , êtes-vous content d'Antonia ? J'en suis si satisfait , lui répondis-je , que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela , je quittai le pere & la fille , pour aller tenir conseil là-dessus avec mon Secrétaire.

C H A P I T R E I X.

Noces de Gil Blas & de la belle Antonia ; de quelle façon elles se firent ; quelles personnes y assisterent , & de quelles réjouissances elles furent suivies.

QUoique je n'eusse pas besoin de la permission des Seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes Scipion & moi que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile , & de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussi tôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César & Don Alphonse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me féliciterent de l'avoir choisie pour femme. Don César sur-tout, m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un Seigneur revenu de certains amusements, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Lli-rias, moins pour y voir son Château, que sa petite Fermière. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement; mais, ajouta-t-elle, par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse.

Don César & son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarerent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lli-rias, & demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez par-

ler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces , c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés , je retournai à mon Château. J'avertis Basile & sa fille des intentions de nos Protéc-teurs , & nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense , le neuvieme nous vîmes arriver un Carrosse à quatre mulets , dans lequel il y avoit des Couturieres qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la Mariée , & qu'escortoient plusieurs gens de livrée , montés sur des mules. L'un d'entr'eux me remit une Lettre de la part de Don Alphonse. Ce Seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Lirias , avec son pere & son épouse , & que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le Grand-Vicaire de Valence. Véritablement , Don César , son fils & Séraphine ne manquerent pas de se rendre à mon Château avec cet Ecclésiastique , tous quatre dans un Carrosse à six chevaux , précédé d'un autre à quatre , où étoient les Femmes de Séraphine , & suivi des Gardes du Gouverneur.

Madame la Gouvernante fut à peine dans le Château , qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia , qui de son côté ne fut pas plutôt que Séraphine étoit arrivée , qu'elle accourut pour la saluer & lui baiser la main ; ce qu'elle fit de si bonne grace que toute la compagnie l'admira : Eh bien , Madame , dit Don César à sa belle-fille , que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix ? Non , répondit Séraphine ; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre ; je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin, chacun donna des louanges à ma future ; & si on la loua fort sous un habit de serge , on en fut encore plus charmé , lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres , tant son air étoit noble & son action aisée.

Le moment où je devois , par un doux Hymen , voir attacher mon sort au sien , étant arrivé , Don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'Autel , & Séraphine fit le même honneur à la Mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la Chapelle du Hameau , où le Grand-Vicaire nous attendoit pour

nous marier ; & cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Llirias & de tous les riches Laboureurs des environs , que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles , qui s'étoient parées de rubans & de fleurs , & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au Château , où , par les soins de Scipion , l'ordonnateur du festin , il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les Seigneurs ; l'autre pour les personnes de leur suite ; & la troisième , qui étoit la plus grande , pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première , Madame la Gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde , & Basile se mit à celle des Villageois. Pour Scipion , il ne s'affit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre , donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les Cuisiniers du Gouverneur que le repas avoit été préparé , ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins , dont Maître Joachim avoit fait provision pour moi , furent prodigués ; les Convives commençoient à s'échauffer ,

l'Alégresse régnoit par-tout , quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m' alarma. Mon Secrétaire étant dans la salle , où je mangeois avec les Principaux Officiers de Don Aiphonse & les Femmes de Séraphine , tomba subitement en foiblesse , & perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours ; & tandis que je m' occupois à lui faire reprendre les esprits , une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystère ; comme en effet , il en cachoit un qui ne tarda guere à s'éclaircir ; car bientôt après , Scipion étant revenu à lui , me dit tout bas Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur , ajouta-t il ; je viens de retrouver ma femme dans une Suivante de Séraphine.

Qu'entends-je , m'écriai-je ! cela n'est pas possible ! Quoi ! tu serois l'époux de cette Dame qui vient de se trouver mal en même-temps que toi ? Oui , Monsieur , me répondit-il , je suis son mari ; & la fortune , je vous jure , ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne fais , repris-je ,

mon ami , quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse , mais quelque sujet qu'elle t'en ait donné , de grace , contrains-toi ; si je te suis cher , ne trouble point cette Fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous ferez content de moi , repartit Scipion , vous allez voir si je fais bien dissimuler.

En parlant de cette sorte , il s'avança vers sa femme , à qui ses Compagnes avoient aussi rendu l'usage de ses sens , & l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir. Ah , ma chere Béatrix , lui dit-il , le Ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore , lui répondit son épouse , si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins , suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le Seigneur Don Fernand de Leyva , qui étoit amoureux de Julie ma Maîtresse , & dont je servois la passion ; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien ? Là-dessus la jalousie vous renverse la cervelle , vous quittez Toledé , & me fuyez comme un

monstre sans daigner me demander un éclaircissement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous sans contredit, lui repliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi : Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu ; & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de Madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi-bien que toutes ses Femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon Secrétaire, à ce discours, dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnois ma faute & je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre ; on leur porta *des brindes* ; chacun leur fit fête : on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de

leur accommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes Villageois la quitterent pour former des danses avec les jeunes Paysannes, qui par le bruit de leurs tambours de basque attirerent bientôt les personnes des autres tables, & leur inspirerent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les Officiers du Gouverneur se mirent à danser avec les Soubrettes de la Gouvernante, les Seigneurs même se mêlerent parmi les danseurs ; Don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, & Don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse qu'elle avoit reçus à Albarazin, chez une Bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la Marquise de Chaves, je parus à l'Assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix & de Scipion, ils préférerent à la danse, un entretien particulier pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés ; mais leur conversation fut

interrompue par Séraphine , qui venant d'être informée de leur reconnoissance , les fit appeller pour leur en témoigner sa joie : mes enfans , leur dit-elle , dans ce jour de réjouissance , c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion , ajouta-t elle , je vous remets votre épouse , en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous , Béatrix , attachez-vous à Antonia , & ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au Seigneur de Santillane. Scipion , ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme un autre Pénélope , promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les Villageois & les Villageoises , après avoir dansé toute la journée , se retirèrent dans leurs maisons ; mais on continua la Fête dans le Château. Il y eut un magnifique souper ; & lorsqu'il fut question de s'aller coucher , le Grand-Vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée , & les Seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que les Officiers de Don Alphonse , & les Femmes de la

Gouvernante, s'aviserent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie ; ils déshabillerent Béatrix & Scipion, qui pour rendre la scène plus comique, se laisserent gravement dépouiller & mettre au lit.

C H A P I T R E X.

Suites du Mariage de Gil Blas, & de la belle Antonia. Commencement de l'Histoire de Scipion.

DÈS le lendemain de mes noces, les Seigneurs de Leyva retournerent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que mon Secrétaire & moi nous demeurâmes seuls au Château avec nos femmes & nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces Dames ne fut pas inutile ; j'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix qui avoit l'esprit souple & liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de la nouvelle Maîtresse, & gagna

sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous commençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusements. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fut avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie après le dîner d'aller faire la fiête dans l'endroit le plus agréable du bois, mon Secrétaire se trouva de si belle humeur qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissants, Tais-toi, lui dis-je, mon ami; & puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, Monsieur, me répondit-il, voulez-vous que je vous raconte l'Histoire du Roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui repliquai-je, mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, & que je n'aurai

jamais. D'où vient, me dit-il ? Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre desir de la savoir ; ce n'est donc pas ma faute, si vous ignorez mes aventures ; & pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix & moi nous le prîmes au mot, & nous nous disposâmes à écouter son récit, qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je serois, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque Chevalier de St. Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi ; mais comme on ne se choisit point un pere, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête Archer de la Sainte-Hermandad. En allant & venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuença & Toledé, une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule à pied, & portoit avec elle toute sa fortune dans une espèce d'havresac qu'elle avoit sur le dos : où allez-vous

ainsi, ma mignonne, lui dit-il, en adoucissant sa voix qu'il avoit naturellement très-rude ? Seigneur Cavalier, lui répondit-elle, je vais à Toledé, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talents ; je fais composer des pommades & des essences fort utiles aux Dames ; je dis la bonne aventure, je fais tourner le fas pour retrouver les choses perdues, & montre tout ce qu'on veut voir dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel qu'à lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il fut fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser : elle accepta la proposition ; ils se rendirent tous deux en diligence à Toledé où ils se marièrent, & vous voyez en moi le digne fruit de ce noble Hyménée. Ils s'établirent dans un Fauxbourg, où mame commença par débiter des pommades & des essences ; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devinereffe. C'est alors qu'on vit pleu-

voir chez elle les écus & les pistoles : mille dupes , de l'un & de l'autre sexe , mirent bientôt en réputation la Coscolina , c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère : tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit savoir quand son oncle , dont il étoit unique héritier , partiroit pour l'autre monde ; & tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un Cavalier dont elle reconnoissoit les soins , & qui lui promettoit de l'épouser , lui tiendrait parole.

Vous observerez , s'il vous plaît , que les prédictions de ma mere étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si elles s'accomplissoient , à la bonne heure ; & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé , elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon , qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir , avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque , pour l'honneur du métier , ma mere croyoit devoir faire paroître le Diable dans ses opérations , c'étoit Tor-

ribio Scipion qui faisoit ce personnage , & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix & la laideur de son visage , lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule , on étoit épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour par malheur , il vint un brutal de Capitaine qui voulut voir le Diable , & qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint - Office , informé de la mort du Diable , envoya ses Officiers chez la Coscolina , dont ils se saisirent aussi bien que de tous ses effets ; & moi , qui n'avois alors que sept ans , je fus mis à l'Hôpital de *Los Ninos* (a). Il y avoit dans cette maison de charitables Ecclésiastiques , qui bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres Orphelins , prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup , ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres , & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux , & c'étoit moi qui répondois leurs Messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue Latine ;

(a) Des Orphelins.

mais ils s'y prirent trop rudement , & me traitèrent avec tant de rigueur , malgré les petits services que je leur rendois , que ne pouvant y résister , je m'échappai un beau jour en faisant une commission ; & bien loin de retourner à l'Hôpital , je sortis même de Tolède par le Faubourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis , je sentojs déjà le plaisir d'être libre & maître de mes actions. J'étois sans argent & sans pain , n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier , ni de thèmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures , mes petites jambes commencèrent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin ; là , pour m'amuser , je tirai mon rudiment que j'avois dans ma poche , & le parcourus en badinant ; puis venant à me souvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir , j'en déchirai les feuillets en disant avec colere : Ah , chien de livre , tu ne me feras plus répandre de pleurs ! tandis que j'affouffois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons & de conju-

gaisons , il passa par-là un Hermite à barbe blanche , qui portoit de larges lunettes , & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi ; & s'il me considéra fort attentivement , je l'examinai bien aussi. Mon petit-homme , me dit-il avec un souris , il me semblent que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement , & que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon Hermitage , qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. Je suis votre serviteur , lui répondis-je assez brusquement , je n'ai aucune envie d'être Hermite. A cette réponse le bon vieillard fit un éclat de rire , & me dit en m'embrassant : il ne faut pas , mon fils , que mon habit vous fasse peur ; s'il n'est pas agréable , il est utile ; il me rend Seigneur d'une retraite charmante & des Villages voisins , dont les Habitants m'aiment ou plutôt m'idolâtrant. Venez avec moi , ajouta-t-il , je vous revêtirai d'une jacquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien , vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene ; & si vous ne vous en accommodez point , non-seulement il vous sera permis de me quitter , mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant , je ne

manquerais pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader , & je suivis le vieil Hermite , qui me fit plusieurs questions , auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'Hermitage , il me présenta quelques fruits que je dévorai , n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec , dont j'avois déjeûné le matin à l'Hôpital. Le Solitaire me voyant si bien jouer des mâchoires , me dit : courage , mon enfant , ne ménage point mes fruits , j'en ai , graces au Ciel , une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable , car une heure après notre arrivée , il alluma du feu , embrocha un gigot de mouton ; & tandis que je tournois la broche , il dressa une petite table qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre , & sur laquelle il mit deux couverts , l'un pour lui & l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite , il la tira de la broche , & en coupa quelques piéces pour notre souper , qui ne fut pas un repas de brebis , puisque nous bûmes d'un excellent vin , dont il avoit aussi bonne provision : Eh bien , mon poulet,

me dit-il , lorsque nous fûmes hors de table , es-tu content de mon ordinaire ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours , si tu demeures avec moi. Au reste , tu ne feras dans cet Hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagne toutes les fois que j'irai quêter dans les Villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers , que les Payfans charitables remplissent ordinairement d'œufs , de pain , de viande & de poisson. Je ne te demande que cela. Je ferai , lui dis-je , tout ce que vous voudrez , pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le Latin. Le Frere Chrysofôme , c'étoit le nom du vieil Hermite , ne put s'empêcher de rire de ma naïveté , & m'assura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte , chaque Payfan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier , l'autre une grosse piece de lard , celui-ci une oie farcie , celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis
des

des vivres pour plus de huit jours , ce qui marquoit bien l'estime & l'amitié que les Villageois avoient pour le Frere. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conseils , quand ils venoient le consulter : il remettoit la paix dans les ménages où régnoit la discorde , & marioit les filles : il avoit des remedes pour mille sortes de maladies , & apprenoit des Oraisons aux femmes qui souhaitoient d'avoir des enfants.

Vous voyez , par ce que je viens de dire , que j'étois bien nourri dans mon Hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché : étendu sur de bonne paille fraîche , ayant sous ma tête un coussin de bure , & sur le corps une couverture de la même étoffe , je ne faisois qu'un somme qui duroit toute la nuit. Le Frere Chrysoftôme , qui m'avoit fait fête d'un habillement d'Hermite , m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes , & me nomma le petit Frere Scipion. Si-tôt que je parus dans les Villages sous cet habit d'ordonnance , on me trouva si gentil , que le Bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit Frere , tant on prenoit de plaisir à voir sa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil Hermite , ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi , j'y pris tant de goût , que je l'aurois toujours continuée , si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différents ; mais la destinée que j'avois à remplir , m'arracha bientôt à la mollesse , & me fit quitter le Frere Chrysofôme de la maniere que je vais le raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au couffin qui lui servoit d'oreiller , il ne faisoit que le découdre & le recoudre ; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux , que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Toledé , où il avoit coutume d'aller une fois la semaine. J'en attendis le jour impatientement , sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin , le bon homme partit , & je défis son oreiller , où je trouvai , parmi la laine qui le remplissoit , la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'especes.

Ce trésor apparemment étoit la reconnaissance des Payfans que l'Hermite avoit guéris par ses remedes , & des Payfannes

qui avoient eu des enfants par la vertu de ses Oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du sang qui couloit dans mes veines. Je cédaï sans résistance à la tentation; je ferrai l'argent dans un sac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit; ensuite après avoir quitté mon habit d'Hermitte & repris celui d'Orphelin, je m'éloignai de l'Hermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion; & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit, qu'un frippon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus point assez sot pour reprendre le chemin de Toledé. C'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le Frere Chrysofôme, qui

m'auroit fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route qui me conduisit au Village de Galves , où je m'arrêtai dans une Hôtellerie dont l'Hôtesse étoit une veuve de quarante ans , qui avoit toutes les qualités requises pour faire valoir le bouchon. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi , que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'Hôpital des Orphelins , elle demanda qui j'étois , & où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon pere & ma mere , je cherchois une condition. Mon enfant , me dit-elle , fais-tu lire ? Je l'assurai que je lisois , & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement , je formois mes lettres & les assem-blois , de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture ; & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de Village. Je te retiens donc à mon service , me repliqua l'Hôtesse. Tu ne me feras pas inutile , tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages , ajouta-t-elle , attendu qu'il vient dans cette Hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti , me réservant, com-

me vous pouvez croire , le droit de changer d'air , si-tôt que le séjour de Galves cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette Hôtellerie , je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude. Je ne voulois pas qu'on sût que j'avois de l'argent ; & j'étois bien en peine de savoir où je le cacherois , pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connoissois pas encore assez la maison , pour me fier aux endroits qui me sembloient les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embaras ! je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier , où il y avoit de la paille ; & le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs , je me tranquillifai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison : un gros garçon d'écurie , une jeune servante de Galice & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des Voyageurs , tant à pied qu'à cheval , qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces Messieurs quelques piéces de menue monnoie , quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au Valet

d'écurie pour avoir eu soin de leurs montures ; mais pour la Galicienne , qui étoit l'idole des Muletiers qui passoient par-là , elle gagnoit plus d'écus que nous de maravedis. Je n'avois pas si-tôt reçu un sou, que je le portois au grenier pour en grossir mon trésor ; & plus je voyois augmenter mon bien , plus je sentoís que mon petit cœur s'y attachoit. Je baisois quelquefois mes especes ; je les contemplois avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avarés.

L'amour que j'avois pour mon trésor , m'obligeoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrais souvent sur l'escalier l'Hôteesse , laquelle étant très-défiante de son naturel , fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta , & se mit à fureter par-tout , s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choses que je dérobois de sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac , & elle le trouva. Elle l'ouvrit ; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des pistoles , elle crut ou fit semblant de croire que je lui avois volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis m'appellant petit misérable , petit

coquin , elle ordonna au garçon d'écurie , tout dévoué à ses volontés , de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet ; & après m'avoir si bien fait étriller , elle me mit à la porte , en disant qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de frippon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'Hôteffe , elle soutint le contraire , & on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les especes du Frere Chrystôme passerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent , comme on pleure la mort d'un fils unique ; & si mes larmes ne m'eussent pas rendu ce que j'avois perdu , elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler , & entr'autres du Curé de Galves qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étois , & m'emmena au Presbytere avec lui. Là , pour gagner ma confiance , ou plutôt pour me tirer les vers du nez , il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant , dit-il , est digne de pitié ! Faut-il s'étonner , si livré à lui-même dans un âge si tendre , il a commis une mauvaise action ? Les hommes pendant le cours de

leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite , m'adressant la parole : mon fils , ajouta-t-il , de quel endroit d'Espagne êtes-vous , & qui sont vos parents ? Vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment , & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le Curé , par ce discours politique & charitable, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires , ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi il me dit : mon ami , quoiqu'il ne convienne guere aux Hermites de thésauriser , cela ne diminue pas votre faute : en volant le Frere Chrysofôme , vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue , qui défend de dérober ; mais je me charge d'obliger l'Hôteffe à rendre l'argent , & de le faire tenir au Frere dans son Hermitage : vous pouvez dès-à-présent avoir la conscience en repos là - dessus. C'étoit , je vous jure , de quoi je ne m'inquiétois guere. Le Curé qui avoit son dessein , n'en demeura pas là : mon enfant , poursuivit-il , je veux m'intéresser pour vous , & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un Muletier à

mon neveu le Chanoine de la Cathédrale de Toledé. Il ne refusera pas à ma prière de vous recevoir au nombre de ses Laquais , qui sont chez lui comme autant de Bénéficiers , qui vivent grassément du revenu de sa Prébende ; vous serez là parfaitement bien , c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi , que je ne songeai plus ni à mon sac ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en Bénéficiaire. Le jour suivant , tandis qu'on me faisoit déjeûner , il arriva , selon les ordres du Curé , un Muletier au Presbytere avec deux mules bâchées & bridées. On m'aida à monter sur l'une , le Muletier s'élança sur l'autre , & nous prîmes la route de Toledé. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur , & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain : mon petit cadet , me dit-il , vous avez un bon ami dans Monsieur le Curé de Galves. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection , que de vous placer auprès de son neveu le Chanoine , que j'ai l'honneur de connoître , & qui sans contredit est la perle de

son Chapitre. Ce n'est point un de ces dévots , dont le visage pâle & maigre prêche la mortification ; c'est une grosse face , un teint fleuri , une mine réjouie , un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente , & qui sur-tout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de Muletier , s'appercevant que je l'écoutois avec une grande satisfaction , continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je serois valet du Chanoine. Il ne cessa de m'en parler , jusqu'à ce qu'étant arrivés au Village d'Obisfa , nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Le Muletier allant & venant dans l'Hôtellerie , laissa tomber par hasard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde , & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une Lettre adressée aux Prêtres de l'Hôpital des Orphelins , & conçue dans ces termes : *Messieurs , j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit frippon qui s'est échappé de votre Hôpital ; il me paroît avoir de l'esprit & mériter que vous ayiez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point*

qu'à force de corrections, vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses & charitables Seigneuries.

LE CURÉ DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette Lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de Monsieur le Curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre: sortir de l'Hôtellerie & gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les Prêtres de l'Hôpital des Orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la maniere dont on y enseignoit le Latin. J'entrai dans Toledé aussi gaiement que si j'eusse su où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une Ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sauroit mourir de faim. A peine fus-je dans la grande Place, qu'un Cavalier bien vêtu auprès de qui je passai, me retint par le bras, & me dit: petit garçon, veux-tu me servir? je serois bien-aise d'avoir un Laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un Maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès

ce moment , & tu n'as qu'à me suivre ; ce que je fis sans repliquer.

Ce Cavalier , qui pouvoit avoir trente ans , & qui se nommoit Don Abel , logeoit dans un Hôtel garni , où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un joueur de profession : & voici de quelle sorte nous vivions ensemble. Le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes ; je lui nettoyois ses habits , & j'allois lui chercher un Barbier pour le raser & lui redresser sa moustache. Après quoi , il sortoit pour courir les Tripots , d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins , avant que de sortir , il tiroit de sa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenser par jour , me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir ; pourvu que je fusse à l'Hôtel quand il y rentroit , il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint & un haut-de-chausses de livrée , avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de Coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition , & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je

menois une vie si heureuse, lorsque mon Patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage: Eh bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette Capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville, dit le Proverbe, n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le Messager de Séville vint prendre à l'Hôtel garni un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon Maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le Seigneur Don Abel étoit si heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit, ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour éviter le ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un Hôtel garni auprès de la Porte de Cordoue; & nous recommençâmes à vivre comme à Toledé. Mais mon Patron trouva de la différence entre ces deux Villes. Il rencontra des joueurs qui jouoient aussi heureusement que lui dans les Tripots de Séville; de sorte qu'il en revenoit

quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une Dame qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer; je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colere, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le Temple de Salomon: tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes besoins? A ces mots, il sortit de son appartement, où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère.

Je ne fais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un Tripot, mais un soir il revint fort échauffé: Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après-

demain sur un Vaisseau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage ; je crois que tu voudras bien m'accompagner , & profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que j'y consentois , mais en même-temps je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là me venger de lui , je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois si content , que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession que je rencontraï dans la rue. Depuis que j'étois à Séville , j'avois fait quelques mauvaises connoissances , & principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere & pourquoi j'avois été souffleté ; ensuite , je lui dis le dessein que j'avois de quitter Don Abel , lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer , & je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant , & releva les crocs de sa moustache ; puis blâmant gravement mon Maître : petit bon-homme , me dit-il , vous êtes un garçon déshonoré pour jamais , si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit

pas de laisser Don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir ; il faut proportionner le châtement à l'outrage. Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en freres après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archifrippon qui me la faisoit, ne laissa pas de me persuader, & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'Hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon Maître avoit déjà ferré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant, me dit-il, apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'Arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, & descendit l'escalier d'un pied léger. Je le suivis du même pas ; & nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand Don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout-à-coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre, me dit-il ?

Je fus si troublé que je demeurai muet ; & le brave voyant le coup manqué , jetta le coffre à terre & prit la fuite ; pour éviter les éclaircissements. Où vas-tu donc avec ce coffre , me dit mon Maître pour la seconde fois ? Monsieur , lui répondis-je plus mort que vif , je vais le faire porter au Vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh ! fais-tu , me repliqua-t-il , sur quel Vaisseau je dois faire ce voyage ? Non , Monsieur , lui repartis-je ; mais qui a langue va à Rome ; je m'en ferois informé sur le port , & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponse qui lui fut suspecte , il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'alloit encore souffleter : qui vous a commandé , s'écria-t-il , de faire emporter mon coffre hors de cet Hôtel ? C'est vous-même , lui dis-je. Est-il possible que vous ne vous souveniez plus du reproche que vous me fites il y a quelques jours ? Ne me dites-vous pas , en me maltraitant , que vous vouliez que je prévinsse vos ordres , & fisse de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre service ? Or , pour me régler là-dessus , je faisois porter votre coffre au Vaisseau. Alors le joueur remarquant que j'avois

plus de malice qu'il n'avoit cru , me dit ; en me donnant mon congé d'un air froid : allez , Monsieur Scipion , que le Ciel vous conduise. Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus , & tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux , ajouta-t-il en changeant de ton , de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment , mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit , qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois , avec deux réaux que j'avois pour tout bien , aller gîter. J'arrivai à la porte de l'Archevêché ; & comme on travailloit alors au souper de Monseigneur , il sortoit des Cuisines une agréable odeur qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde : peste ! dis-je en moi-même , je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que sentir la fumée ? Pourquoi non ? Cela ne

paroit pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus ; & à force de rêver , il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur le champ & qui réussit. J'entrai dans la Cour du Palais Archiépiscopal en courant vers les Cuifinés , & en criant de toute ma force : *au secours , au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés , Maître Diégo , le Cuifinier de l'Archevêque , accourut avec trois ou quatre Marmitons pour en savoir la cause ; & ne voyant personne que moi , il demanda pour quel sujet je criois si fort : ah ! Seigneur , lui répondis-je , en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvante , par saint Policarpe , sauvez-moi , je vous prie , de la fureur d'un Spadassin qui veut me tuer. Où est il donc ce Spadassin , s'écria Diégo ? Vous êtes tout seul de votre compagnie , & je ne vois pas un chat à vos trouffes. Allez , mon enfant , rassurez-vous : c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir , & qui a bien fait de ne vous pas suivre dans ce Palais , car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non , non , dis-je au Cuifinier , ce n'est pas pour

rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pandard qui vouloit me dépouiller, & je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-temps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez & coucherez.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles; & ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant été conduit par Maître Diégo dans les Cuisines, j'y vis les préparatifs du souper de Monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avoit soin d'en pourvoir l'Archevêché. Ce fut alors, que respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois sentis que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper & de coucher avec les Marmitons, dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier Maître Diégo de m'avoir donné si généreusement un asyle, il me dit: nos garçons de Cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre

humeur. De votre côté, seriez-vous bien-aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là je me croirois au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-présent comme un Officier de l'Archevêché. A ces mots, il me conduisit & me présenta au Majordome, qui sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que Maître Diégo, suivant l'usage des Cuisiniers des grandes Maisons, qui envoient secretement des viandes à leurs Mignonnes, me choisit pour porter chez une Dame du voisinage, tantôt des longes de veaux, & tant de la volaille ou du gibier. Cette bonne Dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, & qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidelle à son Cuisinier. Il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre & de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin; & tout cela aux dépens de Monseigneur l'Archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le Palais de Sa Grandeur, où je fis un tour

assez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les Pages & quelques autres Domestiques, pour célébrer l'Anniversaire de Monseigneur, s'aviserent de vouloir représenter une Comédie. Ils choisirent celle des *Bénarides*; & comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune Roi de Léon, ils jetterent les yeux sur moi. Le Majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer, & après m'avoir donné quelques leçons, assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le Patron qui faisoit la dépense de la Fête, on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande Salle du Palais un Théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les Acteurs furent en état de jouer la piece, l'Archevêque fixa le jour de la représentation, & ne manqua pas de prier les Seigneurs & les Dames les plus considérables de la Ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque Acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le

mien, il me fut apporté par un Tailleur, accompagné de notre Majordome, qui s'étant donné la peine de me répéter mon rôle, se faisoit un plaisir de me voir habiller. Le Tailleur me revêtit d'une riche robe de Velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes, ornées de franges du même métal; & le Majordome lui-même me posa sur la tête une Couronne de carton, parsemé de quantité de perles fines, mêlées parmi de faux diamants. De plus, ils me mirent une ceinture de soie, couleur de rose à fleurs d'argent; & à chaque choses dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils m'attachoient des ailes pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la Comédie commença sur la fin du jour. J'ouvris la scene par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même-temps je me retirai dans les coulisses, & me jettai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue & me sauver avec mes habits Royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le Théâtre & dans la

Salle , me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement , & voyant que personne ne prenoit garde à moi , j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la Salle , dont je gagnai la porte , en criant , *place , place , je vais changer d'habit*. Chacun se rangea pour me laisser passer ; de sorte qu'en moins de deux minutes , je sortis impunément du Palais à la faveur de la nuit , & me rendis à la maison du vaillant , mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait , & il en rit de tout son cœur. Puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit d'avoir part aux dépouilles du Roi de Léon , il me félicita d'avoir fait un si beau coup , & me dit , que si je ne me démentoïis pas dans la suite , je ferois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux & bien épanoui la ratte , je dis au brave : qu'en ferons-nous de ce riche habillement ? Que cela ne vous embarrasse point , me répondit-il. Je connois un honnête Frippier , qui , sans témoigner la moindre curiosité , achete tout ce qu'on veut lui vendre , pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin , j'irai le chercher

chercher & je vous l'amenerai ici. En effet, le jour suivant, le brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, & revint deux heures après avec le Frippier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le Seigneur Ybagnez de Ségovie, qui, malgré le mauvais exemple que ses Confreres lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh, pour cela, oui, dit le Frippier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on n'a point encore reproché, Dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant; convenez que rien n'est plus magnifique; remarquez bien la beauté de ce velours de Gênes, & la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le Frippier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et

que pensez-vous des perles qui sont à cette couronne , reprit mon ami ? Si elles étoient plus rondes , repartit Ybagnez , elles seroient inestimables ; cependant , telles qu'elles sont , je les trouve fort belles , & j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord de bonne foi , continua-t-il. Un fourbe de Frippier à ma place , affecteroit de mépriser la marchandise , pour l'avoir à vil prix , & n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi qui ai de la morale , j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent , il n'eût pas encore été un juste estimateur , puisque les perles seules en valoient bien deux cents. Le brave qui s'entendoit avec lui , me dit : voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le Seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai , dit le Frippier ; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien , ajouta-t-il , est-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espece ? Attendez , lui répondit le brave , il faut auparavant que mon petit ami essaie l'habit que je vous ai fait apporter

ici pour lui, je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le Frippier ayant défait son paquet, me montra un pourpoint & un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi-usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces Messieurs fait exprès pour moi. Ybagnéz le pris dix pistoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il en fallut passer par-là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles qu'il étala sur une table; après quoi, il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne, qu'il emporta.

- Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit: je suis très-satisfait de ce Frippier. Il avoit bien raison de l'être, car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela; il prit sans façon la moitié de l'argent qui étoit sur la table, & me laissa l'autre, en me disant: mon cher Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette Ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monsei-

gneur l'Archevêque, je serois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fiffiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville ; comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemises, je gagnai la vaste & délicieuse campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne Cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une Hôtellerie à l'entrée de la grande Place, où demeurent les Marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Toledé, qui voyageoit pour son plaisir : j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'Hôte, acheverent de le lui persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin, qui couroit le pays après avoir volé ses parents. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disois, de peur, apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on

étoit bien dans cette Hôtellerie , où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui parlant sans cesse à tort & à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel-esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots de réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatoit de rire, moins, à la vérité, pour applaudir à ses faillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet original, que je me ferois levé de table, sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours : Messieurs, s'écria-t-il, sur la fin du repas, je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'Archevêché de Séville. Je la tiens d'un Bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causerent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fut la mienne, & je n'y fus pas trompé.

Ce personnage en fit un récit fidele , & m'apprit même ce que j'ignorois , c'est-à-dire , ce qui s'étoit passé dans la Salle après mon départ : ce que je vais vous raconter.

A peine eus-je pris la fuite , que les Maures , qui , suivant l'ordre de la piece qu'on représentoit , devoient m'enlever , parurent sur la Scene , dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jeter sur le Roi de Léon , ils furent bien étonnés de ne trouver ni Roi ni Roque. Aussi-tôt la Comédie fut interrompue. Voilà tous les Acteurs en peine : les uns m'appellent , les autres me font chercher : celui-ci crie , & celui-là me donne à tous les diables. L'Archevêque s'appercevant que le trouble & la confusion régnoient derrière le Théâtre , en demanda la cause. A la voix du Prélat , un Page qui faisoit le *Gracioso* dans la piece , accourut , & dit à S. G. Monseigneur , ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le Roi de Léon ; il vient de se sauver avec son habillement royal. Le Ciel en soit loué , s'écria l'Archevêque ! il a parfaitement bien fait de fuir les enne-

mis de notre Religion , & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son Royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre. Au reste je défends qu'on suive ses pas ; je serois fâché que Sa Majesté reçût quelque mortification de ma part. Le Prélat ayant parlé de cette sorte , ordonna qu'on lût mon Rôle , & qu'on achevât la Comédie.

CHAPITRE XI.

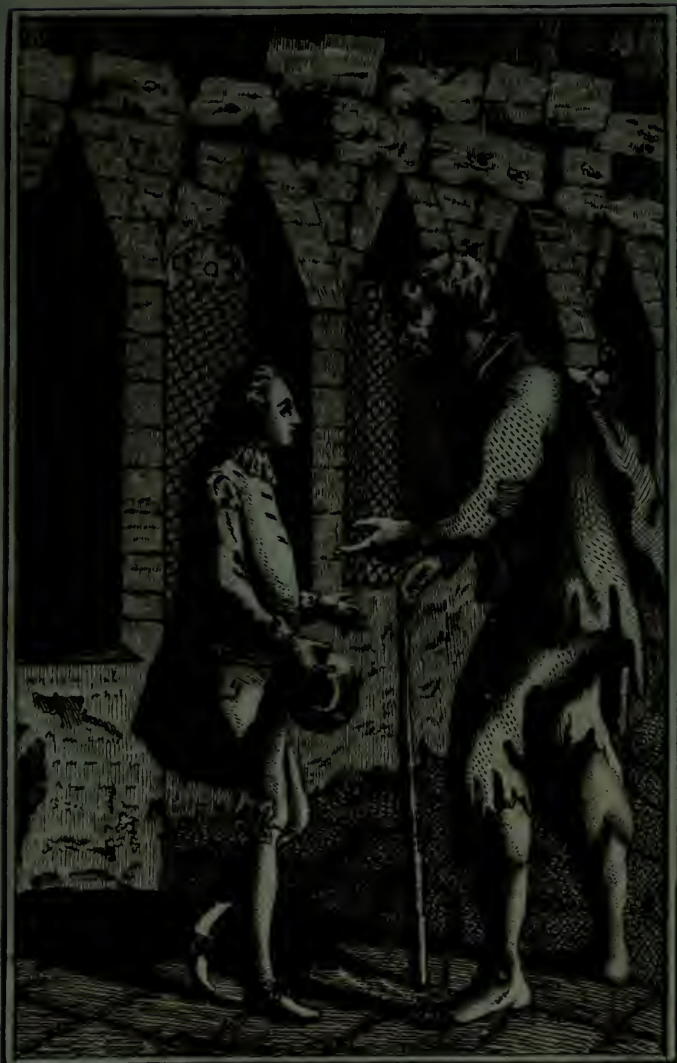
Suite de l'Histoire de Scipion.

TAnt que j'eus de l'argent , mon Hôte eut de grands égards pour moi ; mais du moment qu'il s'apperçut que je n'en avois plus guere , il me battit froid , me fit une querelle d'Allemand , & me pria un beau matin de sortir de sa maison. Je le quittai fierement & j'entrai dans l'Eglise des Peres de Saint Dominique , où pendant que j'entendois la Messe , un vieux Mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis que je lui donnai , en lui disant : mon ami , priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne

place ; si votre priere est exaucée , vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite ; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots , le gueux me considéra fort attentivement , & me répondit d'un air sérieux : quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois , lui repliquai-je , être Laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage , lui dis-je ; car si je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé , il n'y a point de milieu : il faudra que je meure de faim , ou que je devienne un de vos Confreres. Si vous étiez réduit à cette nécessité , reprit-il , cela seroit fâcheux pour vous , qui n'êtes pas fait à nos manieres ; mais pour peu que vous y fussiez accoutumé , vous préféreriez notre état à la servitude , qui , sans contredit est inférieure à la gueuserie. Cependant , puisque vous aimez mieux servir que de mener , comme moi , une vie libre & indépendante , vous aurez un Maître incessamment. Tel que vous me voyez , je puis vous être utile. Soyez ici demain à la même heure.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit , où je ne fus pas long-temps sans appercevoir le





Mendiant, qui vint me joindre, & qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'Eglise, & où il faisoit résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : une bonne action, comme dit le Proverbe, trouve toujours sa récompense ; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une condition : ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux Dominicain, nommé le Pere Alexis, qui est un saint Religieux, un grand Directeur. J'ai l'honneur d'être son Commissionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion & de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à sa Révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux Mendiant, allons voir tout-à-l'heure ce bon Religieux. Le Pauvre y consentit, & me mena sur le champ au Pere Alexis, que nous trouvâmes oc-

cupé dans la chambre à écrire des Lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere du Mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le Seigneur Baltazar Vélasquez avoit besoin d'un Laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le Moine m'exhorta pendant trois quarts-d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Vélasquez avec zele; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon Maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le Religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du Monastere avec le Mendiant, qui me dit, que le Seigneur Baltazar Vélasquez, étoit un vieux Marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison. Je m'informai de la demeure du Bour-

geois, & je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ses bons offices si-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une grande boutique, où deux jeunes garçons Marchands, proprement vêtus, se promenoient en long & en large, & faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le Maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du Pere Alexis. A ce nom vénérable, on me fit passer dans une arriere-boutique, où le Marchand feuilletoit un gros Registre qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement; & m'étant approché de lui: Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le Révérend Pere Alexis vous a proposé pour Laquais. Ah! mon enfant, me répondit il, sois le bien venu. Il suffit que tu m'e sois envoyé par ce saint homme. Je te reçois à mon service préféramment à trois ou quatre Laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être long-temps chez ce Bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simpli-

cité , que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années , & il avoit deux enfans , un garçon qui achevoit son cinquieme lustre , & une fille qui commençoit son troisieme. La fille élevée par une Duegne sévère , & dirigée par le Pere Alexis , marchoit dans le sentier de la vertu ; mais Gaspard Vélasquez son frere , quoiqu'on n'eut rien épargné pour en faire un honnête homme , avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis ; & si à son retour son pere s'avisoit de lui en faire des reproches , Gaspard lui imposoit silence , en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion , me dit un jour le Vieillard ; j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes sortes de débauches : cela m'étonne , car son éducation n'a point été négligée. Je lui ai donné de bons Maîtres ; & le Pere Alexis , mon ami , a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Il n'a pu en venir à bout ; Gaspard s'est jetté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa pu-

berté , & que c'est cela qui l'a perdu. Mais non , il a été châtié , quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur ; car , tout débonnaire que je suis , j'ai de la fermeté dans les occasions qui'en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force , & il n'en est devenu que plus méchant. En un mot , c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple , les remontrances & les châtimens même ne fauroient corriger. Il n'y a que le Ciel qui puisse faire ce miracle :

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere , du moins , je fis semblant de l'être. Que je vous plains , Monsieur , lui dis-je ! un homme de bien comme vous , méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu , mon enfant , me répondit-il ? Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui ; poursuit-il , je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude ; c'est l'envie qu'il a de me voler , & qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire malgré ma vigilance. Le Laquais à qui tu succede s'entendoit avec lui , & c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi , je compte que

tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts ; je ne doute pas que le Pere Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds , lui dis-je : sa Révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien ; mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidelement , & je vous promets enfin un zele à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie , n'entend rien : Le jeune Vélasquez , petit-Maître en diable , jugeant à ma physionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur , m'attira dans un endroit écarté , & me parla dans ces termes : écoute , mon cher , je suis persuadé que mon pere t'a chargé de m'espionner ; prends-y garde , je t'en avertis , cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m' observes , je te ferai mourir sous le bâton : au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon pere , tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part des coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans ce moment pour le pere ou pour le fils ; point de neutralité.

Monſieur , lui répondis-je , vous me ferrez furieufement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti , quoique dans le fond , je me ſente de la répugnance à trahir le Seigneur Vélaſquez. Tu ne dois t'en faire aucun ſcrupule , reprit Gaſpard ; c'eſt un vieil avare qui voudroit encore me mener par la liſiere ; un vilain qui me refuſe mon néceſſaire , en refusant de fournir à mes plaiſirs , car les plaiſirs ſont des beſoins à vingt-cinq ans. C'eſt dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui eſt fini , Monſieur , lui diſ-je , il n'y a pas moyen de tenir contre un ſi juſte ſujet de plainte. Je m'offre à vous ſeconder dans vos louables entrepriſes ; mais cachons bien tous deux notre intelligence , de peur qu'on ne mette à la porte votre fidele Adjoint. Vous ne ferez point mal , ce me ſemble , d'affecter de me haïr ; parlez-moi brutalement devant le monde ; ne meſurez pas les termes. Quelques ſoufflets même , & quelques coups de pieds au cul ne gêteront rien ; au contraire , plus vous me donnerez de marques d'averſion , plus le Seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté , je ferai ſemblant d'éviter

vosre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret, & quand je m'entretiendrai de vosre Seigneurie avec les garçons de boutique, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous.

Vive Dieu, s'écria le jeune Vélasquez; à ces dernières paroles ! je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous avez de moi ; & si je ne puis y réussir, du moins ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guere à faire connoître à Gaspard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit ; & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme, à la ruelle de son lit, & lui servoit de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, & je lui disois souvent en moi-même : coffre fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je

jamais le plaisir de contempler le trésor que tu receles ? Comme j'allois , quand il me plaisoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard , il arriva un jour que j'apperçus son pere , qui croyant n'être vu de personne , après avoir ouvert & refermé son coffre fort , en cacha la clef derriere une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit , & fis part de cette découverte à mon jeune Maître , qui me dit en m'embrassant de joie : ah ! mon cher Scipion , que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite , mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire , tu prendras l'empreinte de la clef , & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un Serrurier obligant dans Cordoue , qui n'est pas la Ville d'Espagne où il y a le moins de frippons.

Eh , pourquoi , dis-je à Gaspard , voulez-vous faire faire une fausse-clef ? nous pouvons nous servir de la véritable. Oui , me répondit il , mais je crains que mon pere , par défiance ou autrement , ne s'avise de la cacher ailleurs , & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte ; & me rendant à son sentiment , je me préparai à prendre l'empreinte de la clef , ce qui fut exécuté un beau matin ,

tandis que mon vieux Patron faisoit une visite au Pere Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre fort, qui se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jetta dans un embarras charmant. Je ne savois lequel choisir, tant je me sentoïis d'affection pour les uns & pour les autres; néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre, & remis la clef derriere la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher sous mon lit, dans une petite garde-robe où je couchois.

Ayant fait si heureusement cette opération, je rejoignis promptement le jeune Vélasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & je le ravis, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des especes qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, Monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment.

l'amment au coffre fort, où, graces au Ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un second sac, où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fit Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Si-tôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, & par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut même le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses Coquettes, qui dévorent & engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines: Il se jetta pour elle dans une effroyable dépense, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre fort, que le vieux Vélasquez s'apperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te fasse une confidence: quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre fort; on en a tiré plusieurs sacs; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit;

car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le Pere Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que graces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, & j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le Vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance; & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen tout commerce étant rompu entre nous & les sacs, nous demeurâmes fort fots, particulièrement Gaspard, qui ne pouvant plus faire la même dépense pour sa Nymphé, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler encore quelques jours, & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt, tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière piece; ce qui pouvoit, ce me

semble , passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux Marchand , dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme , lorsqu'il eut épuisé cette ressource , considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre , tomba dans une profonde & noire mélancolie , qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda plus son pere que comme un homme qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir , & sans être retenu par la voix du sang , le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner : il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécration projet , il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition , je me sentis saisi d'effroi : Monsieur , lui dis-je , est-il possible que vous soyez assez abandonné du Ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verroit en Espagne , dans le sein du Christianisme , commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux Nations les plus barbares. Non , mon cher Maître , ajoutai-je en me mettant à ses genoux , non , vous ne ferez point une action qui souleveroit contre vous toute la terre , &

qui seroit suivie d'un infame châtement.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard , pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne fais où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir ; mais il est certain que je lui parlai comme un Docteur de Salamanque , tout jeune & tout fils que j'étois de la Coscolina. Cependant , j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même , & rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit affailli , toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac ; & gardant un morne silence ; quelque chose que je pusse lui dire , il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus , prenant mon parti , je demandai un secret entretien à mon vieux Maître , avec lequel m'étant enfermé : Monsieur , lui dis-je , souffrez que je me jette à vos pieds , & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles , je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion , & le visage baigné de larmes. Le Marchand , surpris de mon action & de mon air troublé , me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me

repens , lui répondis-je , & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils , & de l'aider à vous voler. En même - temps , je lui fis un aveu sincere de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet ; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard , dont je lui révélai le dessein , sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Vélasquez eut de son fils , à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins , ne doutant point que mon rapport ne fut véritable : Scipion , me dit-il , en me relevant , car j'étois toujours à ses pieds , je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard , poursuivit-il en élevant la voix , Gaspard en veut à mes jours ? Ah ! fils ingrat , montre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant , que laisser vivre pour devenir un parricide , quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie ? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs , & tu n'es pas content ! faut-il donc pour te satisfaire , que je te permette de dissiper tous mes biens ? Ayant fait cette apostrophe amere , il me recommanda le secret , & me dit de le laisser seul son-

ger à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture si délicate.

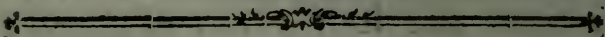
J'étois fort en peine de savoir quelle résolution prendroit ce pere infortuné, lorsque le même jour il fit appeller Gaspard, & lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la personne qu'on vous propose, & si elle est de votre goût, vous l'épouserez. Gaspard entendant parler d'une riche dot, & croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls & montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de l'ésira, & dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passants, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le

le faisoit descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre , lui répondit le Vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur & sa colere étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida ; & l'hymen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas , fils ingrat & dénaturé , je n'ignore pas le forfait que tu médites. Je fais qu'un poison préparé par tes soins , me doit être présenté ; mais insensé que tu es , as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! ton crime seroit bientôt découvert , & tu périrois par la main d'un Bourreau. Il est , continua-t-il , un moyen plus sûr de contenir ta rage , sans t'exposer à une mort ignominieuse : nous sommes ici sans témoins , & dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats ; puisque tu es si altéré de mon sang , enfonce ton poignard dans mon sein : on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots , Baltazar découvrant sa poitrine , & marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Vélasquez frappé de ces paro-

les comme d'un coup de tonnerre , bien loin de chercher à se justifier , tomba tout-à-coup sans sentiment aux pieds de son pere. Ce bon vieillard le voyant dans cet état , qui lui parut un commencement de repentir , ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité ; il s'empressa de le secourir , mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens , que ne pouvant plus soutenir la présence d'un pere si justement irrité , il fit un effort pour se relever ; il remonta sur sa mule , & s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparoître , & l'abandonnant à ses remords , revint à Cordoue , où six mois après , il apprit qu'il s'étoit jetté dans la Chartreuse de Séville , pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.



CHAPITRE XII.

Fin de l'Histoire de Scipion.

LE mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélasquez avoit tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre

mes inclinations furtives , & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre , étoit formée par tant d'actes réitérés , qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant , j'espérois en venir à bout , m'imaginant que pour devenir vertueux , il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage , & le Ciel sembla bénir mes efforts ; je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre fort du vieux Marchand ; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs , que je n'en aurois rien fait ; j'avoueraï pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante : aussi Vélafquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano , jeune Gentilhomme , & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara , venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique qui étoit une de nos plus nobles , si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce Cavalier , qui toutes les fois qu'il me rencontroit , m'agaçoit toujours pour me faire parler , & paroïssoit m'écouter avec plaisir. Scipion , me dit il un jour , si j'avois un Laquais de ton humeur , je croi-

rois posséder un trésor ; & si tu n'appartenois pas à un homme que je confidère , je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur , lui répondis-je , vous auriez peu de peine à y réussir , car j'aime d'inclination les personnes de qualité , c'est ma folie ; leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant , reprit Don Manrique , je veux prier le Seigneur Baltazar de consentir que tu passe de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grace. Véritablement , Vélasquez la lui accorda d'autant plus facilement , qu'il ne croyoit pas la perte d'un Laquais frippon irréparable. De mon côté , je fus bien-aise de ce changement , le Valet d'un Bourgeois ne me paroissant qu'un gredin en comparaison du Valet d'un Chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidele de mon nouveau Patron , je vous dirai que c'étoit un Cavalier doué de la plus aimable figure , & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs , & par son bon esprit. D'ailleurs , il avoit beaucoup de valeur & de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une maison plus illustre que riche , il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille

tante qui demouroit à Toledé , & qui l'aimant comme un fils , avoit soin de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales Dames de la Ville , & entr'autres la Marquise d'Alménara. C'étoit une veuve de soixantedouze ans , qui par les manieres engageantes & les agréments de son esprit , attiroit chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes ainsi que les femmes se plaisoient à son entretien , & l'on appelloit sa Maison *la bonne compagnie*.

Mon Maître étoit un des plus assidus Courtisans de cette Dame. Un soir qu'il venoit de la quitter , il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas naturel.

Seigneur , lui dis-je , vous voilà bien agité ; votre fidele Serviteur peut-il vous en demander la cause ? Ne vous seroit-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire ? Le Chevalier sourit à cette question , & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse qu'il venoit d'avoir avec la Marquise d'Alménara. Je voudrois bien , lui dis-je en riant , que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour.

Ne pense pas te moquer, me répondit-il, apprends, mon ami, que la Marquise m'aime : Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre noblesse ; j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je fais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule ; qu'on tiendra sur mon compte des discours médisants, & qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable : Tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayiez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le Chevalier, ce que m'a dit la Marquise ; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage & la plus raisonnable ; aussi lui ai-je fait réponse, que j'étois surpris qu'elle me fît l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage : A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien-aise de son vivant d'en faire part

à un honnête homme qu'elle chériffoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé. En peux-tu douter, me répondit-il ? La Marquise a des biens immenses avec les qualités du cœur & de l'esprit. Il faudroit que j'eusse perdu le jugement, pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein où mon Maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, & même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement la Dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; elle donna de si bons ordres que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on fut dans Cordoue, que la vieille Marquise d'Alménara se dispoisoit à épouser le jeune Don Manrique de Médrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve ; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise ; elle laissa parler toute la Ville, & suivit son Chevalier à l'Autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disoit-on, auroit du moins

dû par pudeur supprimer la pompe & le fracas , qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La Marquise , au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du Chevalier , se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie , & la fête finit par un bal , où se trouva toute la noblesse de Cordoue , de l'un & de l'autre sexe. Sur la fin du bal , nos nouveaux mariés s'échapperent pour gagner un appartement , où s'étant enfermés avec une femme de chambre & moi , la Marquise adressa ces paroles à mon Maître : Don Manrique , voici votre appartement , le mien est dans un autre endroit de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées , & le jour nous vivrons ensemble comme une mere & son fils. Le Chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la Dame ne parloit ainsi , que pour l'engager à lui faire une douce violence ; & s'imaginant devoir par politesse paroître passionné , il s'approcha d'elle & s'offrit avec empressement à lui servir de Valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la dés-

habiller, elle le repoussa d'un air sérieux, & lui dit : Arrêtez, Don Manrique ; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre Contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnaissance que des sentiments d'amitié. A ces mots, elle nous laissa son Maître & moi dans notre appartement, & se retira dans le sien avec sa Suivante, en défendant absolument au Chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes assez long-temps fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon Maître, te serois-tu jamais attendu au discours que la Marquise m'a tenu ? Que penses-tu d'une pareille Dame ? Je pense, Monsieur, lui répondis-je, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit Don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, & je prétends compenser par toutes les attentions ima-

ginables , le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la Dame , & nous allâmes ensuite nous reposer , moi sur un grabat dans une garde-robe , & mon Maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé , & où je crois qu'au fond de son ame il ne fut pas fâché de coucher seul , & d'en être quitte pour la peur.

Les réjouissances recommencerent le jour suivant , & la nouvelle mariée parut de si belle humeur , qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisants. Elle rioit toute la premiere de ce qu'ils disoient ; elle excitoit même les rieurs à s'égayer , en se prêtant de bonne grace à leurs saillies. Le Chevalier de son côté ne se monroit pas moins content que son épouse ; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit , qu'il étoit dans le goût de la vieilleffe. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation , où il fut décidé , que sans se gêner l'un l'autre , ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant , il faut donner cette louange à Don Manrique : il fit par considération pour sa femme ce que peu de maris eussent fait à sa place ; il abandonna une

petite Bourgeoise qu'il aimoit, & dont il étoit aimé; ne voulant pas, dit-il, entretenir un commerce qui sembleroit insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille Dame, elle les payoit avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit Maître de son coffre fort, qui valoit mieux que celui de Vélasquez. Comme elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux & de mules; en un mot par les généreuses bontés, le Chevalier le plus gueux de l'Ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante pistoles de ma Maîtresse, & cent de mon Maître, qui de plus me fit son Secrétaire avec quatre cents écus d'appointements; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son Trésorier.

Son Trésorier, m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faisant un éclat de rire ! Oui, Monsieur,

repliqua-t-il d'un air froid & sérieux, oui son Trésorier ; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse ; car, comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brusquement le service du Chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste ; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce temps-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, Secrétaire & Trésorier de Don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Toledé, par laquelle on lui mandoit que Dona Théodora Moscoso sa tante étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur le champ pour se rendre auprès de cette Dame, qui lui servoit de mere depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un Valet de chambre & un Laquais seulement ; & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Toledé, où nous trouvâmes Dona Théodora dans un état à nous faire

espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie ; & véritablement nos pronostics , quoique contraires à celui d'un vieux Médecin qui la gouvernoit , ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissoit à vue d'œil , moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisoit prendre , que par la présence de son cher neveu , Monsieur le Trésorier passoit son temps le plus agréablement qu'il lui étoit possible avec de jeunes gens , dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots où ils m'engageoient à jouer avec eux ; & n'étant pas aussi habile joueur que mon Maître Don Abel , je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnois. Je prenois goût insensiblement au jeu , & si je me fusse entièrement livré à cette passion , elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance : mais heureusement l'amour sauva la caisse , & ma vertu. Un jour comme je passois auprès de l'Église *de los Royés* , j'apperçus au travers d'une jaloufie , dont les rideaux étoient ouverts , une jeune fille qui me parut moins une

mortelle qu'une Divinité. Je me servirois d'un terme encore plus fort , s'il y en avoit , pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle , & à force de perquisitions , j'appris qu'elle se nommoit Béatrix , & qu'elle étoit Suivante de Dona Julia , fille cadette du Comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée ; puis adressant la parole à ma femme : charmante Antonia , lui dit-elle , regardez-moi bien , je vous prie ; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une Divinité ? Vous l'aviez alors à mes yeux , lui dit Scipion , & depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte , vous me paroissez plus belle que jamais. Mon Secrétaire , après une repartie si galante , poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer , non à la vérité d'une ardeur légitime. Je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu , si je la tentois par des présents capables de l'ébranler ; mais je jugeois mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer , par des Femmes mercenaires , ma bourse & mes soins , elle rejetta fierement mes propositions. Sa résistance irrita mes desirs.

J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main , qu'elle accepta lorsqu'elle fut que j'étois Secrétaire & Trésorier de Don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secretement en présence de la Dame Lorença Séphora , Gouvernante de Séraphine , & devant quelques autres Domestiques du Comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix , qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour , & de l'entretenir la nuit dans le jardin , où je m'introduisois par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contents que nous l'étions l'un de l'autre , Béatrix & moi : nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous ; nous y courions avec le même empressement ; & le temps que nous passions ensemble , quoiqu'il fut quelquefois assez long , nous sembloit toujours trop court.

Une nuit , qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces , je fus surpris , en voulant entrer dans le jardin , de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma ; j'en tirai un mauvais augure ; je devins pâle & trem-

blant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver ; & m'avancant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux ouïr, mon oreille fut aussi-tôt frappée de ces paroles : *ne me faites donc point languir, ma chere Béatrix, achevez mon bonheur, songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore ; je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon ame, & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée & j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah ! lâche superbe, m'écriai-je, qui que tu sois ; il faut que tu m'arrache la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le Cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui savoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, je portai un coup qu'il ne put parer, ou plutôt il fit un faux pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis

à toutes jambes , fans vouloir répondre à Béatrix qui m'appelloit.

Oui , vraiment , interrompit la femme de Scipion en nous adreſſant la parole , je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le Cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet , étoit Don Fernand de Leyva. Ce Seigneur, qui aimoit Julie ma Maîtrefſe , avoit formé la réſolution de l'enlever , croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlèvement , dont il m'affuroit que dépendoit ma fortune : mais j'eus beau appeller mon époux , il s'éloigna de moi comme d'une femme infidelle.

Dans l'état où je me trouvois , reprit Scipion , j'étois capable de tout. Ceux qui ſavent par expérience ce que c'eſt que la jaloſie , & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs eſprits , ne feront point étonnés du déſordre qu'elle produiſit dans mon foible cerveau. Je paſſai dans le moment d'une extrémité à l'autre : je ſentis ſuccéder des mouvemens de haine aux ſentimens de tendreſſe que j'avois un inſtant auparavant pour mon épouſe. Je fis ſerment de l'abandonner &

de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un Cavalier ; & dans cette opinion , craignant de tomber entre les mains de la Justice , j'éprouvois ce trouble funeste qui suit partout , comme une furie , un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation , ne songeant qu'à me sauver , je ne retournai point au logis , & je sortis à l'heure même de Toledé , n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il est vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de pistoles , ce qui ne laissoit pas d'être un assez bonne ressource pour un jeune homme qui se proposoit de vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit , ou pour mieux dire , je courus ; car l'image des Alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnoit sans cesse une nouvelle vigueur. L'Aurore me découvrit entre Rodillas & Maquéda. Lorsque je fus à ce dernier Bourg , me trouvant un peu fatigué , j'entrai dans l'Eglise qu'on venoit d'ouvrir , & après y avoir fait une courte priere , je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires , qui n'avoient que trop de quoi

m'occuper ; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'Eglise de trois ou quatre coups de fouet , qui me firent juger qu'il passoit par-là quelque Muletier. Je me levai aussi-tôt pour aller voir si je ne me trompois pas ; & quand je fus à la porte , j'en apperçus un , qui monté sur une mule , en menoit deux autres en lesse : Arrêtez , mon ami , lui dis-je , où vont ces mules ? A Madrid , me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons Religieux de St. Dominique , & je m'en retourne.

L'occasion qui se présentoit de faire le voyage de Madrid , m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le Muletier ; je montai sur une de ses mules , & nous pousâmes vers Illescas , où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Maquéda , que le Muletier , homme de trente-cinq à quarante ans , commença d'entonner des chants d'Eglise à pleine tête ; il débuta par les prières que les Chanoines disent à Matines , ensuite il chanta le *Credo* , comme on le chante aux Grandes Messes ; puis passant aux Vêpres , il les dit sans me faire grace du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdit les oreilles , je ne pouvois m'empêcher de rire , je l'excitois même

à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : courage , l'ami , lui disois-je , poursuivez ; si le Ciel vous a donné de bons poumons , vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh ! pour cela non , s'écria-t-il ; je ne ressemble pas , Dieu merci , à la plupart des Voituriers qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies , je ne chante même jamais de Romances sur nos guerres contre les Maures , car ce sont des choses du moins frivoles , si elles ne sont pas déshonnêtes. Vous avez , lui repliquai-je , une pureté de cœur que les Muletiers ont rarement ; avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants , avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les Hôteleries où il y a de jeunes Servantes ? Assurément , me repartit-il , la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux , je ne m'y occupe que du soin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce phénix des Muletiers , & le tenant pour un homme de bien & d'esprit , je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son soul. Nous arrivâmes à Illescas , sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'Hôtelle-

rie , je laissai à mon compagnon le soin des mules & j'entrai dans la cuisine , où j'ordonnai à l'Hôte de nous préparer un bon souper , ce qu'il promit de faire si bien , que je me souviendrois , dit-il , toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez , ajouta-t-il , demandez à votre Muletier quel homme je suis. Vive Dieu , je défierois tous les Cuifiniers de Madrid & de Toledé , de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civé de lapereau de ma façon ; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus me montrant une casserolle où il y avoit , à ce qu'il disoit , un lapin déjà tout haché : voilà , continua-t-il , ce que je prétends vous donner. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre , du sel , du vin , un paquet de fines herbes , & quelques autres ingrédiens que j'emploie dans mes sausses , j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un Contador Mayor.

L'Hôte , après avoir ainsi fait son éloge , commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit , j'entrai dans une salle , où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai , je m'endormis de fatigue , n'ayant pris aucun repos la nuit précé-

dente. Au bout de deux heures, le Muletier vint me réveiller : mon Gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le Muletier & moi, & l'on nous apporta le civé : je me jettai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis; soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût un effet des ingrédients du Cuifiner. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti; & remarquant que le Muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civé; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir dans une Hôtellerie pour un lapin de garenne un

matou en hachis , cela m'a dégoûté des fricassées.

Le Muletier ne m'eut pas si-tôt dit ces paroles , que malgré la faim qui me dévorait , l'appétit me manqua tout-à-coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin supposé , & je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus , en me disant que les Maîtres d'Hôtelleries en Espagne faisoient assez souvent ce *qui pro quo* , de même que les Pâtissiers. Ce discours , comme vous voyez , étoit fort consolant ; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé , pas même de toucher au plat de rôti , de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût , l'Hôte & l'Hôtellerie ; & m'étant recouché sur le grabat ; j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant de grand matin , après avoir payé mon Hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité , je m'éloignai d'Illescas , l'imagination encore si remplie du civé , que je prenois pour des chats tous les animaux que j'appercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid , où

si-tôt que j'eus satisfait mon Muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux, quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laisserent pas d'être éblouis du concours de Seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la Cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses, & le nombre infini de Gentilshommes, de Pages & de Laquais qui étoient à la suite des Grands. Mon admiration redoubla, lorsqu'étant allé au lever du Roi, j'apperçus ce Monarque environné de ses Courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, & je dis en moi-même : je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la Cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence ; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, & je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un Pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, & que le hasard me fit connoître. Je devins son *factotum*, & je le suivis à son Université lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau Patron se nommoit Don
Ignacio

Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été Précepteur d'un Duc, qui lui faisoit par reconnoissance une pension à vie; il en avoit une autre comme Professeur émérite du College, & de plus, il tiroit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents pistoles par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il composoit ses ouvrages mérite bien que j'en fasse une glorieuse mention. Il passoit presque toute la journée à lire les Auteurs Hébreux, Grecs & Latins, & à mettre sur un petit carré de papier, chaque Apophtegme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisons de mauvais livres! Il ne se passoit guere de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, & aussi-tôt la presse en gémissoit: ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés; & si les Critiques s'avisent de reprocher à l'Auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie: *furto lætamur in ipso.*

Il étoit auffi grand Commentateur , & il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires , qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme sur ses carrés de papier , il écrivoit quelquefois très-mal-à-propos des passages d'Hésiode & d'autres Auteurs. Je ne laissai pas de profiter chez ce Savant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses Ouvrages ; & si me traitant en Eleve plutôt qu'en Valet , il eut soin de me former l'esprit ; il ne négligea point mes mœurs. Scipion , me disoit-il , quand par hasard il entendoit dire que quelque Domestique avoit fait une fripponnerie , prends bien garde , mon enfant , de suivre le mauvais exemple de ce frippon. Il faut qu'un Valet serve son Maître avec autant de fidélité que de zele. En un mot , Don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu ; & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet , que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le Docteur de Iphigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit

une parente , appelée Catalina , qui étoit femme de chambre de Madame la nourrice. Cette Soubrette , qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la Tour de Ségovie le Seigneur de Santillane , ayant envie de rendre service à Don Ignacio , engagea sa Maîtresse à demander pour lui un bénéfice au Duc de Lerme. Ce Ministre le fit nommer à l'Archidiaconat de Grenade , lequel étant en pays conquis , est à la nomination du Roi. Nous partîmes pour Madrid si-tôt que nous eûmes appris cette nouvelle , le Docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina , & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aisé lui plurent ; de mon côté , je la trouvai si fort à mon gré , que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin , nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu , ma chere Béatrix ; comme je vous croyois infidelle , cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le Docteur Don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi effrayés de la prochaine

séparation qui nous menaçoit , nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade , je me plaignis de la tête , je me plaignis de la poitrine , & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon Maître appella un Médecin qui me dit bonnement , après m'avoir bien observé , que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit , & que selon toutes les apparences je garderois long-temps la chambre. Le Docteur impatient de se rendre à sa Cathédrale , ne jugea point à propos de retarder son départ , il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde , à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois , ou pour récompenser mes services si je revenois de ma maladie.

Si-tôt que je sus Don Ignacio parti pour Grenade , je fus guéri de tous mes maux. Je me levai , je congédiai mon Médecin qui avoit tant de pénétration , & je me défis de ma garde , qui me vola plus de la moitié des especes qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage , Catalina jouoit un autre

rôle auprès de Dona Anna de Guévara sa Maîtresse , à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue , elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses Agents. Madame la nourrice , à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises , ayant besoin de pareils sujets , me reçut parmi ses Domestiques , & ne tarda guere à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse , & sans vanité je ne m'en acquittai point mal ; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La Dame étoit si avare , qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon industrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages , elle en usoit avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice m'auroit bientôt fait sortir de chez elle , si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina , qui s'enflammant de plus en plus tous les jours , me proposa formellement de l'épouser.

Doucement , lui dis-je , mon aimable , cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement , il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune per-

sonne qui vous a prévenue , & dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres , me répondit Catalina , vous vous dites marié , pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité , mon aveu sincere lui parut une défaite ; & s'en trouvant offensée , elle changea de manieres à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil , & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture , j'appris qu'il falloit un Laquais au Seigneur Gil Blas de Santillane , Secrétaire du premier Ministre de la Couronne d'Espagne , & ce poste me flatta d'autant plus , qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le Seigneur de Santillane , me dit-on , est un Cavalier plein de mérite , un garçon chéri du Duc de Lerme , & qui par conséquent ne sauroit manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs , il a le cœur généreux ; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion ; j'allai me présenter au Seigneur

Gil Blas , pour qui d'abord je me sentis naitre de l'inclination , & qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui Madame la nourrice ; & il fera , s'il plaît au Ciel , le dernier de mes Maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole : Seigneur de Santillane , ajouta-t-il , faites-moi la grace de témoigner à ces Dames , que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidele que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs , & fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations.

Oui, Mesdames , dis-je alors , c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion étoit un vrai *Picaro* , il s'est depuis si bien corrigé , qu'il est devenu le modele d'un parfait Domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi , je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva , pour me conduire à la Tour de Ségovie , il sauva du pillage & mit en sûreté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier ;

il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien , il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison , préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.

Fin du dixieme Livre.



HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla ; des changements qui arriverent à la Cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déjà dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien ; l'une étant accoutumée à vivre en Soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la Maîtresse.

Nous étions , Scipion & moi , des maris trop galants & trop chéris de nos femmes , pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être peres ; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première , mit au monde une fille , & peu de jours après , Antonia nous combla tous de joie , en me donnant un fils. J'envoyai mon Secrétaire à Valence porter cette nouvelle au Gouverneur , qui vint à Lirias avec Séraphine & la Marquise de Pliego tenir les enfants sur les Fonts , se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils , qui eut pour parrain ce Seigneur , & pour marraine la Marquise , fut nommé Alphonse , & Madame la Gouvernante voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compere , tint avec moi la fille de Scipion , à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du Château ; les Habitants de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le Hameau prenoit part au plaisir de son Seigneur. Mais , hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée ; ou pour

mieux dire , elles se convertirent tout-à-coup en gémissements , en plaintes , en lamentations par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier , & qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut ; & sa mere , quoiqu'elle fut heureusement accouchée de lui , le suivit de près ; une fièvre violente emporta ma chere épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive , s'il est possible , la douleur dont je fus saisi ; je tombai dans un accablement stupide ; à force de sentir la perte que je faisois , j'y paroissais comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état ; je ne voulois prendre aucune nourriture , & je crois que sans Scipion , je me serois laissé mourir de faim , ou que la tête m'auroit tourné : mais cet adroit Secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons , en me les présentant d'un air si mortifié qu'il sembloit me les donner , moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné Serviteur écrivit à Don Alphonse , pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé & de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce Seigneur

tendre & compatissant , cet ami généreux se rendit bientôt à Llirias. Je ne puis sans m'attendrir , rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux : mon cher Santillane , me dit-il en m'embrassant , je ne viens point ici pour vous consoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia , comme vous pleureriez avec moi Séraphine , si la Parque me l'eût ravie. Effectivement , il répandit des larmes , & confondit ses soupirs avec les miens : tout accablé que j'étois de ma tristesse , je ressentis vivement les bontés de Don Alphonse.

Ce Gouverneur eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque-temps m'éloigner de Llirias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don César me proposa de m'emmener à Valence ; & mon Secrétaire appuya si bien la proposition , que je l'acceptai. Je laissai Scipion & sa femme au Château , dont le séjour véritablement ne servoit qu'à irriter mes ennuis , & je partis avec le Gouverneur. Lorsque je fus à Valence , Don César & sa belle-fille n'épargnerent rien pour faire diversion à mon chagrin ; ils mirent tour-à-tour en usage les amuse-

ments les plus propres à me dissiper ; mais malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venoit souvent de Elirias à Valence pour savoir de mes nouvelles, il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler.

Il entra un matin dans ma chambre : Monsieur, me dit-il, d'un air fort agité, il se répand dans la Ville un bruit qui intéresse toute la Monarchie : on dit que Philippe III. ne vit plus, & que le Prince son fils est sur le Trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le Cardinal Duc de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paroître à la Cour, & que Don Gaspard de Guzman, Comte d'Olivarès, est présentement premier Ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle, sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, & me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la Cour ; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

Pour un homme de votre âge , reprit le fils de la Coscolina , vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un desir curieux : j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune Monarque , pour voir s'il me remettroit ; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends , lui dis-je , tu voudrois que je retournasse à la Cour pour y tenter de nouveau la fortune , ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore , me repartit Scipion ? ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la Cour , ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une Mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais-toi , flatteur , interrompis-je en fouriant , es-tu las de me voir mener une vie tranquille ? je croyois que mon repos t'étoit plus cher,

Dans cet endroit de notre conversation , Don César & son fils arriverent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du Roi , ainsi que le malheur du Duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus , que ce Ministre ayant fait demander la permission

de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son Marquisat de Denia. Ensuite, comme s'ils eussent été d'accord avec mon Secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau Roi, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les Grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse; Philippe IV. doit payer les dettes du Prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, & je regarde le voyage de Santillane à la Cour, comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité; mes Seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un & l'autre, que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la Clef d'or, ou quelque Gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le Roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les Seigneurs de Leyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment

pour Madrid. Si-tôt que mon Secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée; il s'imaginait que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau Monarque, que ce Prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières Charges de l'Etat, & se pouffoit à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la Cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César & son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du Souverain. Il est vrai que je me sentoîs au fond de l'ame quelque envie d'éprouver si ce jeune Prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance & sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau regne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon Château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagere.



CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid ; il paroît à la Cour ; le Roi le reconnoît & le recommande à son premier Ministre. Suite de cette recommandation.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un Hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Forero mon ancien Hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de savoir tout ce qui se passoit, tant à la Cour que dans la Ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partisans du Cardinal Duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Eminence dans le Ministère, mais leurs efforts ont été vains: le Comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier Ministre a le génie d'une si vaste

étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité; nous verrons dans la suite si le Duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changements qui s'étoient faits à la Cour depuis que le Comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la Monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le Roi l'après-dînée, & je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jetta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti; tu vois, dis-je à Scipion, qui m'accompagnoit, que le Roi ne me reconnoît point, ou que s'il me remet, il ne se soucie guere de renouveler connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons point si vite, Monsieur, me répondit mon Secrétaire; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la Cour

que par la patience. Ne vous laissez pas de vous montrer au Prince ; à force de vous offrir à ses regards , vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement , & à se rappeler les traits de son Agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher , j'eus la complaisance de continuer le même manège pendant trois semaines ; & un jour enfin , il arriva que le Monarque , frappé de ma vue , me fit appeler. J'entrai dans son cabinet , non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon Roi : Qui êtes-vous , me dit-il ? vos traits ne me sont pas inconnus , où vous ai-je vu ? Sire , lui répondis-je en tremblant , j'ai eu l'honneur de conduire une nuit Votre Majesté avec le Comte de Lemos , chez..... Ah ! je m'en souviens , interrompit le Prince , vous étiez Secrétaire du Duc de Lerme , & si je ne me trompe , Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle , & que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure , Oui , Sire , lui reparti-je , j'ai été six mois à la Tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de

m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane, il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le Prince achevoit ces paroles, le Comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris: il fut étonné de voir là un inconnu; & le Roi redoubla sa surprise en lui disant: Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le Ministre affecta de recevoir cet ordre d'une air gracieux en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, & fort en peine de savoir qui j'étois: Allez, mon ami, ajouta le Monarque en m'adressant la parole, & en me faisant signe de me retirer, le Comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos intérêts.

Je sortis aussi-tôt du cabinet & rejoignis le fils de la Coscolina, qui très-impatient d'apprendre ce que le Roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable. Il me demanda d'abord s'il falloit retourner à Valence ou demeurer à la Cour: Tu en vas juger, lui répondis-je, & en même-temps je le ravis en lui racon-

tant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le Monarque. Mon cher Maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autrefois de mes Almanachs ? Avouez, que nous n'avions pas tort les Seigneurs de Leyva & moi de vous exhorter à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent ; vous deviendrez le Calderone du Comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du Prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, Monsieur, reprit mon Secrétaire, le Ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le Comte d'Olivarès avant le lever de l'Aurore, ayant appris que tous les matins, soit en Eté, soit en Hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient

à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, & de là j'observai bien le Comte quand il parut; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du Roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, & qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fut pas; sa tête, qui étoit d'une grosseur excessive, lui tomboit sur la poitrine; ses cheveux étoient noirs & plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, & son menton pointu & fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau Seigneur, néanmoins comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le regardois avec indulgence, je le trouvois agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieusement les placets qu'on lui présentoit; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai

alors ce Seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement ; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche , & ne sachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sais-tu bien , lui dis-je , la réception qu'on m'a faite ? Non , me répondit-il , mais elle n'est pas difficile à deviner ; le Ministre prompt à se conformer aux volontés du Prince , vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe , lui repliquai-je : en même-temps je lui appris de quelle façon j'avois été reçu ; il m'écouta fort attentivement , & me dit : il faut que le Comte ne vous ait pas remis , ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir , je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon Secrétaire : je me montrai pour la seconde fois devant le Ministre , qui me traitant encore plus mal que la première , fronça le sourcil en m'envifageant , comme si ma vue lui eût fait de la peine ; puis il détourna de moi ses regards , & se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif , & tenté de partir sur le champ pour retourner à Valence ; mais c'est à quoi

Scipion ne manqua pas de s'opposer , ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas , lui dis-je , que le Comte veut m'écarter de la Cour ? Le Monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi , cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'averfion de son favori ? Cédons , mon enfant , cédon's de bonne grace au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur , répondit-il en colere contre le Comte d'Olivarès ; je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. J'irois me plaindre au Roi du peu de cas que le Ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil , lui dis-je , mon ami : si je faisois cette démarche imprudente , je ne tarderois guere à m'en repentir. Je ne fais même si je ne cours pas quelque péril-à m'arrêter dans cette Ville.

Mon Secrétaire à ce discours rentra en lui-même ; & considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la Tour de Ségovie , il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid , dont je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la Cour ; & du service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon Hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef-d'office de Don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je le saluai & l'abordai, en lui demandant s'il me reconnoissoit, & s'il seroit encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avoit payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc, me dit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui répondis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentiments.

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai ; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le Roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le Ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il, puisque le Monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le Comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier, c'est un Seigneur plein de caprices ; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte, & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du Prince ; c'est de quoi je puis vous assurer ; j'en dirai deux mots ce soir au Seigneur Don Baltazar de Zuniga mon Maître, qui est oncle du Comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les soins du Gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, & là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-temps sans le revoir ; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane , me dit-il , vous avez un protecteur ; mon Maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre Seigneurie , il m'a promis de parler pour vous au Comte d'Olivarès son neveu , & je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro ne voulant pas me servir à demi , me présenta deux jours après à Don Baltazar , qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane , votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au Seigneur de Zuniga , & lui répondis que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un Ministre qu'on appelloit , à juste titre , *le Flambeau du Conseil*. Don Baltazar , à cette réponse flatteuse , me frappa sur l'épaule en riant , & reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le Comte d'Olivarès , vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier Ministre , qui m'ayant démêlé dans la foule , jetta sur moi un

regard accompagné d'un souris dont je tirai un bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le Comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient. Quand le Roi, mon Maître, ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du Ministre, qui m'ayant dit de me relever, poursuivit de

cette maniere : Reviens ici cette après-dînée , & demande mon Intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots , Son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la Messe ; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience , ensuite elle se rendoit au lever du Roi.

CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarès.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier Ministre & de demander son Intendant , qui s'appelloit Don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas si-tôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de respect , Seigneur , me dit-il , suivez-moi , s'il vous plaît , je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet Hôtel. Après avoir dit ces paroles , il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pieces de plein-pied , qui composoient le second étage d'un aile du logis , & qui étoient assez modestement

meublées. Vous voyez , reprit-il , le logement que Monseigneur vous donne , & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout , ajouta-t-il , Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci , dis-je en moi-même ? Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y auroit-il point de la malice là-dedans , & ne seroit-ce pas encore pour se divertir que le Ministre me feroit un traitement si honorable ? Pendant que j'étois dans cette incertitude , flottant entre la crainte & l'espérance , un Page vint m'avertir que le Comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur , qui étoit tout seul dans son cabinet. Hé bien , Santillane , me dit-il , es-tu satisfait de ton appartement , & des ordres que j'ai donnés à Don Raimond ? Les bontés de Votre Excellence , lui répondis-je , me paroissent excessives , & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc , repliqua-t-il ? Puis-je faire trop d'honneur à

un homme que le Roi m'a confié, & dont il veut que je prenne soin ? Non, sans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & solide ne sauroit t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au Duc de Lerme.

Mais à propos de ce Seigneur, poursuivait-il, on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connoissance, & quel emploi ce Ministre te fît exercer. Ne me déguise rien, j'exige de toi un récit sincere. Je me souviens alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le Duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureusement, c'est-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le Duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point de tout j'eusse fait plus de plaisir à mon auditeur. Pour D. Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savois qu'il avoit fait dans le trafic des Commanderies, des Bénéfices & des Gouvernements.

Ce que tu m'apprends de Calderone ; interrompit le Ministre , est conforme à certains Mémoires qui m'ont été présentés contre lui , & qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importants. On va bientôt lui faire son procès ; & si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire , je croie que tes vœux seront satisfaits. Je ne desire point sa mort , lui dis-je , quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la Tour de Ségovie , où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment , reprit Son Excellence , c'est Don Rodrigue qui a causé ta prison ? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar , à qui Navarro a raconté ton histoire , m'a bien dit que le feu Roi te fit emprisonner , pour te punir d'avoir mené la nuit le Prince d'Espagne dans un lieu suspect ; mais je n'en fais pas davantage , & je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette piece. Le rôle d'un Amant qui se venge d'un outrage reçu , lui répondis-je. En même-temps je lui fis un détail de l'aventure , qu'il trouva si divertissante , que tout grave qu'il étoit , il ne put s'empêcher d'en rire , ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina , tantôt niece & tantôt petit-fille , le ré-

jouit infiniment , aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le Duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit , le Comte me renvoya en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussi-tôt à l'Hôtel de Zuniga pour remercier Don Baltazar de ses bons offices , & pour rendre compte à mon ami Joseph de la disposition favorable où le premier Ministre étoit pour moi.

C H A P I T R E V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro , & de la premiere occupation que le Comte d'Olivarès lui donna.

D'Abord que je vis Joseph , je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier , où l'ayant mis au fait , je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense , me répondit-il , que vous êtes en train de faire une grosse fortune ; tout vous rit : vous plaisez au premier Ministre ; & ce qui ne

doit pas être compté pour rien , c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda , quand vous entrâtes à l'Archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le Prélat & ses principaux Officiers , en vous découvrant leurs différents caractères ; je veux , à son exemple , vous faire connoître le Comte , la Comtesse son épouse , & Dona Maria de Guzman , leur fille unique.

Le Ministre a l'esprit vif , pénétrant & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel , parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences ; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond Jurisconsulte , un grand Capitaine & un Politique des plus raffinés. Ajoutez à cela qu'il est si entêté de ses opinions , qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres , de peur de paroître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous , ce défaut peut avoir d'étranges suites , dont le Ciel veuille préserver la Monarchie. Il brille dans le Conseil par une éloquence naturelle , & il écriroit aussi-bien qu'il parle , s'il n'affectoit pas , pour donner plus de dignité à son style , de le

rendre obscur & trop recherché. Il pense singulièrement, il est capricieux & chimérique. Tel est le portrait de son esprit, & voici celui de son cœur. Il est généreux & bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas ? De plus, on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le Duc d'Uzede & le Frere Louis Alia-ga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier Ministre dispense d'être reconnoissant.

Dona Agnès de Zuniga è Vélasco, Comtesse d'Olivarès, poursuit Joseph, est une Dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour Dona Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie & l'idole de son pere. Réglez vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux Dames, & paroissez encore plus dévoué au Comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au Duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie: vous deviendrez un haut & puissant Seigneur.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps Don Baltazar mon Maître; quoique vous n'ayez plus.

besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit; conservez son estime & son amitié, il peut dans l'occasion vous servir. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernement ensemble l'Etat, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux Collegues? Au contraire, me répondit-il, ils sont dans la plus parfaite union. Sans Don Baltazar, le Comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier Ministre; car enfin, après la mort de Philippe III. tous les amis & les partisans de la Maison de Sandoval se donnerent de grands mouvemens, les uns en faveur du Cardinal, & les autres pour son fils; mais mon Maître, le plus délié des Courtisans, & le Comte qui n'est guere moins fin que lui, rompirent leurs mesures & en prirent de si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrens. Le Comte d'Olivarès étant devenu premier Ministre, a fait part de son administration à Don Baltazar son oncle, il lui a laissé le soin des affaires du dehors, & s'est réservé celles du dedans. De sorte que, resserrant par-là les nœuds de l'amitié, qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux Seigneurs indépen-

dants l'un de l'autre , vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph , & dont je me promis bien de profiter ; après quoi j'allai remercier le Seigneur de Zuniga ; de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir , & qu'il étoit bien-aïse que je fusse satisfait de son neveu , auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : voulant du moins , disoit-il , me faire voir par-là que mes intérêts lui étoient chers , & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que Don Baltazar , par amitié pour Navarro , prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon Hôtel garni pour aller loger chez le premier Ministre , où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fûmes servis tous deux par des Domestiques du logis , qui pendant le repas , tandis que nous affections une gravité imposante , rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'après avoir desservi , ils se furent retirés , mon Secrétaire cessant de

se contraindre me dit mille folies , que son humeur gaie & ses espérances lui inspirerent. Pour moi , quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir , je ne me sentoís encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché , je m'endormis tranquillement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper , au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin , qu'on me vint chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence , qui me dit : Oh ça , Santillane , voyons un peu ce que tu fais faire. Tu m'as dit que le Duc de Lerme te donnoit des Mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matiere : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministere. J'ai déjà fait courir le bruit secretement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées , il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la Cour & de la Ville le misérable état où la Monarchie est réduite. Il faut faire

là-dessus un tableau qui frappe le peuple & l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le regne du Roi glorieux, les Etats florissans, & les Sujets parfaitement heureux.

Après que Monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente; & je me souviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon Mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le Royaume: les Finances dissipées: les revenus Royaux engagés à des Partisans, & la Marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'Etat sous le dernier regne, & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin, je peignis la Monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du Duc de Lerme étoit, suivant mon Mémoire, un grand bonheur

pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce Seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office : Voilà l'homme.

Enfin après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Je faisois parler le Comte d'Olivarès, comme un Restaurateur envoyé du Ciel pour le salut de la Nation ; je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau Ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, fais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un Secrétaire d'Etat ? Je ne m'étonne plus si le Duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant ; mais je le trouye un peu trop naturel. En même-temps m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea, & je jugeai par les corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées & l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulut de la noblesse, ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux

tiers de mon Mémoire ; & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait , il m'envoya , par Don Raimond , trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

C H A P I T R E V I.

De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles , & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

C E bienfait du Ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la Cour : Vous voyez , me dit-il , que la fortune a de grands desseins sur votre Seigneurie. Etes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le Comte d'Oliverès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le Duc de Lerme , quoique vous lui fussiez fort attaché , vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole ; & le Comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les Seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le fussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je, & c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, & que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la Cour. A présent que je suis sûr de mon fait, tu n'as qu'à partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces Seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Mon cher Maître, s'écria le fils de la Coscolina, que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y ferai bientôt. Les deux chevaux de Don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un Laquais de Monsieur. Outre que je serai bien-aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un premier

Ministre , jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sottise vanité de mon Secrétaire ; & cependant , plus vain peut-être encore que lui , je le laissai faire ce qu'il voulut : pars , lui dis-je , & reviens promptement ; car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mere. J'ai par négligence laissé passer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles , que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils , que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monsieur , me répondit Scipion , dans six semaines je vous rendrai compte de ces deux commissions ; j'aurai parlé aux Seigneurs de Leyva , fait un tour à votre Château & revu la Ville d'Oviédo , dont je ne puis me rappeler le souvenir , sans donner au diable les trois quarts & demi de ses Habitants. Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mere , avec cent autres pour lui , voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, Monseigneur fit imprimer notre Mémoire , qui

ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances qui étoit peint avec de vives couleurs, les révolta contre le Duc de Lermes; & si les coups de griffe qu'y recevoit le Ministre, ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouverent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le Comte d'Olivarès y faisoit, & entr'autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'État sans incommoder les Sujets, elles éblouirent les Citoyens en général, & les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumieres: si bien que toute la Ville rétentit de ses louanges.

Ce Ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fût utile au Roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'Empereur Galba, c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu sait comment, dans les Régies Royales. Quand il eut tiré de ses sang-sues le sang qu'elles avoient sucé, & qu'il en

eut rempli les coffres du Roi , il entreprit de l'y conserver , en faisant supprimer toutes les pensions , sans en excepter la sienne , aussi-bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du Prince. Pour réussir dans ce dessein , qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du Gouvernement , il me chargea de composer un nouveau Mémoire , dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style , pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit , Monseigneur , lui dis-je , Votre Excellence veut du sublime & du lumineux , elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé ; & là je me mis à l'ouvrage , après avoir invoqué le génie éloquent de l'Archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le Trésor royal , & qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la Monarchie , comme étant un fonds sacré qu'il étoit à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au Monarque , car c'étoit à lui que s'adressoit le Mémoire ,

qu'en ôtant toutes les pensions & les gratifications qui se prenoient sur ses revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses Sujets qui se rendroient dignes de ses graces, puisque sans toucher à son Trésor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avoit pour les uns des Vice-Royautés, des Gouvernements, des Ordres de Chevaleries, des Emplois militaires : pour les autres, des Commanderies ou des Pensions dessus, des Titres avec des Magistratures ; & enfin toutes sortes de Bénéfices pour les personnes consacrées au culte des Autels.

Ce Mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours ; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon Maître, qui, le trouvant écrit avec emphase & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés, voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissements qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le Mémoire. Il y mit beaucoup du sien, & fit

une piece d'éloquence qui charma le Roi & toute la Cour. La Ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, & se flatta que la Monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministere d'un si grand personnage. Son Excellence voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit: elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la Commanderie de Castille: ce qui me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAPITRE VII.

Par quel hasard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Rien ne faisoit plus de plaisir à Monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son ministere. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des es-

pions, qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la Ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus; & comme il leur ordonnoit d'être sinceres, son amour-propre en souffroit quelquefois; car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'apperçus que le Comte aimoit qu'on lui fit des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du Gouvernement, je les écoutois avec attention, & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fut à son avantage.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un Hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de Malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa, je crus reconnoître en lui Fabrice mon ancien camarade

camarade & mon compatriote. Pour le voir de plus près , je m'approchai de son lit , & ne pouvant douter que ce ne fût le Poëte Nunez , je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté , il me remit aussi , & m'envisagea de la même façon. Enfin , rompant le silence : mes yeux , lui dis-je , ne me trompent-ils point ? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'est lui-même , répondit-il froidement ; & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté , j'ai toujours fait le métier d'Auteur ; j'ai composé des Romans , des Comédies , toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin , je suis à l'Hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles , & encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Eh quoi ! m'écriai-je , ta muse t'a conduit dans ce lieu ! elle t'a joué ce vilain tour-là ! Tu le vois , répondit-il , cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait , mon enfant , de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus , ce me semble , à la Cour , & tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du Roi. On t'a dit la vérité , lui

repliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes , fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant , mon ami , tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible , dit Nunez , ton maintien est sage & modeste ; tu n'as pas l'air vain & insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces , repris-je , ont purifié ma vertu ; & j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis-moi donc , interrompit Fabrice , en se mettant avec transport à son séant , quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement ? Ne serois-tu pas Intendant d'un grand Seigneur ruiné , ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste , lui repartis-je ; mais dispense-moi , je te prie , de t'en dire davantage à présent , je satisferai une autrefois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir , ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours , pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit , soit en vers , soit en prose. Te sens-tu

capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait au Ciel , me dit-il , dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Pere de St. Dominique m'a fait abjurer la Poésie , comme un amusement , qui , s'il n'est pas criminel , détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite , lui repartis je , mon cher Nunez , mais gare la rechûte. C'est ce que je n'appréhende point du tout , repartit-il ; j'ai pris une ferme résolution d'abandonner les Muses : quand tu es entré dans cette salle , je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice , lui dis-je alors , en branlant la tête , je ne sais si nous devons , le Pere de St. Dominique & moi , nous fier à votre abjuration : vous me paroissez furieusement épris de ces doctes Pucelles. Non , non , me répondit-il , j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le Public en aversion. Il ne mérite pas qu'il y ait des Auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux ; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas , continua-t-il , que le chagrin me dicte ce langage ; je te parle de sang froid. Je méprise autant les applaudissemens du Public

que les sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, & qui demain pensera d'une autre. Que les Poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs Pièces quand elles réussissent ! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté, si on les remet au Théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée ; & ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. D'où je conclus que les Auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des Romans & des autres Livres amusants qu'on met au jour ; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimere, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille, dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le Poète des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Je suis ravi, lui dis-je,

que tu sois dégoûté du bel esprit & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi , où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux , s'écria-t-il , l'esprit me put , & je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le Ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite , repris-je , mon cher Fabrice , que tu conserves toujours les sentiments où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la Poésie , je te le répète , je te ferai obtenir bientôt un poste honnête & lucratif ; mais en attendant que je te rende ce service , ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles , je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami , s'écria le fils du Barbier Nunez , transporté de joie & de reconnoissance , quelles graces n'ai-je pas à rendre au Ciel de t'avoir fait entrer dans cet Hôpital , d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance ! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer , je lui enseignai ma demeure , & l'invitai à me venir voir aussi-tôt que sa

santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise , lorsque je lui dis que j'étois logé chez le Comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas , me dit-il , dont le sort est de plaire aux Ministres , je me réjouis de ton bonheur , puisque tu en fais un si bon usage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son Maître. Du retour de Scipion à Madrid , & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

LE Comte d'Olivarès , que j'appellerai désormais *le Comte-Duc* , parce qu'il plut au Roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre , avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement ; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination , il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit , j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zele qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes

choses, pour m'y conformer, & prévenois les desirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mene presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon Maître, qui de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le Seigneur Carnéro, son premier Secrétaire.

Carnéro s'étoit servi du même moyen que moi, pour plaire à Son Excellence; & il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mysteres du cabinet. Nous étions donc ce Secrétaire & moi les deux confidens du premier Ministre & les dépositaires de ses secrets: avec cette différence qu'il ne parloit à Carnéro que d'affaires d'Etat, & qu'il ne m'entretenoit, moi, que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le Comte-Duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame, que tout diffi-

mulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le Duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un Ministre favori, qu'à la puissance d'un Monarque absolu : cependant, je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le Duc d'Uzede, son propre fils, & dans le Confesseur de Philippes III. au lieu que je ne vois personne auprès du Roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avènement au ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du Prince que des Sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des Vice-Royautés, ou par des Ambassades, de tous les Seigneurs qui par leur mérite personnel auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du Souverain, que je veux posséder entièrement : de sorte que je puis dire à l'heure qu'il est, qu'aucun Grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai

lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit ; je te crois sage, prudent, discret : en un mot, tu me paroïs propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence, & qui soit dans mes intérêts.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me monterent subitement à la tête, & réveillèrent en moi des sentiments dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au Ministre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, & je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire : J'ai charmé les Seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le Roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, & la maniere dont le Comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de Monseigneur.

C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. Dieu en soit loué, mon cher Maître, me répondit-il : je pressents que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ? Ah ! Monsieur, me repartit-il, en prenant tout-à-coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O Ciel, m'écriai-je, ma mère est morte assurément ! Il y a six mois, dit mon Secrétaire, que la bonne Dame a payé le tribut à la nature, aussi-bien que le Seigneur Gil-Pérez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfants ont grand besoin pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon Chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue, & dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parents.

CHAPITRE IX.

Comment & à qui le Comte-Duc maria sa Fille unique ; & des fruits amers que ce mariage produisit.

PEu de temps après le retour du fils de la Coscolina , le Comte-Duc tomba dans une revêrie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'Etat ; mais ce qui le faisoit rêver , ne regardoit que sa famille. Gil Blas , me dit-il une après-dînée , tu dois t'être apperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui , mon enfant , je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille , continua-t-il , est nubile , & il se présente un grand nombre de Seigneurs qui se la disputent. Le Comte de Niéblès , fils aîné du Duc de Medina-Sidonia , chef de la maison de Guzman , & Don Louis de Haro , fils aîné du Marquis de Carpio & de ma sœur aînée , sont les deux concurrents qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le der-

nier sur-tout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux , que toute la Cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins , sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion , de même qu'au Comte de Niéblès , je te dirai que j'ai jetté les yeux sur Don Ramire Nugnès de Guzman , Marquis de Toral , chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune Seigneur & aux enfants qu'il aura de ma fille , que je prétends laisser tous mes biens , & les annexer au titre de Comte d'Olivarès , auquel je joindrai la Grandesse ; de manière que mes petits-fils , & leurs descendants , sortis de la branche d'Abrados & de celle d'Olivarès , passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Eh bien , Santillane , ajouta-t-il , n'approuves-tu pas mon dessein ? Pardonnez-moi , Monseigneur , lui répondis-je , ce projet est digne du génie qui l'a formé ; tout ce que je crains , c'est que le Duc de Medina-Sidonia pourra bien en murmurer. Qu'il en murmure s'il veut , reprit le Ministre , je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche , qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse & les titres qui y sont attachés. Je serai moins

fenfible à fes plaintes qu'au chagrin qu'aura la Marquife de Carpio ma fœur, de voir échapper ma fille à fon fils. Mais après tout, je veux me fatisfaire : & Don Ramire l'emportera fur fes Rivaux, c'eft une chofe décidée.

Le Comte-Duc ayant pris cette réfolution, ne l'exécuta pas fans donner une nouvelle marque de fa politique finguliere. Il préfenta un Mémoire au Roi, pour le prier, auffi-bien que la Reine, de vouloir bien marier eux-mêmes fa fille, en leur expofant les qualités des Seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entièrement au choix que feroient Leurs Majeftés : mais il ne laiffoit pas, en parlant du Marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Auffi le Roi, qui avoit une complaifance aveugle pour fon Miniftre, lui fit cette réponfe : *Je crois D. Ramire Nungnès digne de Dona Maria ; cependant choififfez vous même. Le parti qui vous conviendra le mieux, fera celui qui me plaira davantage.* LE ROI.

Le Miniftre affecta de montrer cette réponfe ; & feignant de la regarder comme un ordre du Prince, il fe hâta de marier fa fille au Marquis de Toral ; ce qui piqua

vivement la Marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser D. Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher ce mariage, affecterent de le célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le Comte-Duc. D. Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, & fut elle-même peu de jours après la victime de sa couche.

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par-là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina-Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir personne que moi, qui me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la Marquise de Toral, rouvrit une plaie mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le Ministre, tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne.

Il étoit étonné de me voir entrer si chaudement dans ses chagrins. Gil Blas , me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle , c'est une assez douce consolation pour moi , d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah ! Monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction , il faudroit que je fusse bien ingrat & d'un naturel bien dur, si je ne les sentoiss pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli , & que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés , pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.

C H A P I T R E X.

Gil Blas rencontre par hasard le Poëte Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette Piece, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.

LE Ministre commençoit à se consoler, & moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis

tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le Poëte des Asturies, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'Hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appellai ; je le fis monter dans mon carrosse, & nous nous promenâmes ensemble dans le Pré S. Jérôme.

Monfieur Nunez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard ; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de ... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation ; je t'avouerais de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un poste, pourvu que j'abjure la poésie, & j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez del Ribéro, Trésorier des Galeres du Roi. Ce Don Bertrand, qui vouloit avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six Auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de Secrétaire de ses commandements.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je ; car ce Don Bertrand est apparem-

ment fort riche. Comment riche ! me répondit-il , on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit , voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être très-galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs Dames fort spirituelles , & je lui prête ma plume pour composer des Billets remplis de sel & d'agrément. J'écris pour lui à l'une en vers , à l'autre en prose , & je porte quelquefois les lettres moi-même pour faire voir la multiplicité de mes talents.

Mais tu ne m'apprends pas , lui dis-je , ce que je souhaite le plus de savoir : Es-tu bien payé de tes Epigrammes épistolaires ? Très-grassement , répondit-il ; les gens riches ne sont pas tous généreux , & j'en connois qui sont de francs vilains : mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications , ce qui me met en état de faire le Seigneur , & de bien passer mon temps avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton Trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit & pour en

appercevoir les défauts ? Oh que non , me répondit Nunez ; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment , & soutient son opinion d'un ton si haut & avec tant d'opiniâtreté , que le plus souvent , lorsqu'il dispute , on est obligé de lui céder , pour éviter une grêle de traits désobligeants dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire , poursuivit-il , que j'ai grand soin de ne le contredire jamais , quelque sujet qu'il m'en donne ; car outre les épithetes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer , je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue , & je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais ; par cette complaisance qui ne me coûte guere , possédant , comme je fais , l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles , j'ai gagné l'estime & l'amitié de mon Patron. Il m'a engagé à composer une Tragédie , dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux ; & si elle réussit , je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre Poëte le titre de sa Tragédie : c'est , répondit-il , *le Comte de*

Saldagne. Cette Piece sera représentée dans trois jours sur le Théâtre du Prince. Je souhaite , lui repliquai-je , qu'elle ait une grande réussite , & j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espere bien aussi , me dit-il , mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là , tant les Auteurs sont incertains de l'événement d'un Ouvrage dramatique.

Enfin , le jour de la premiere représentation arriva. Je ne pus aller à la Comédie, Monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire , fut d'y envoyer Scipion , pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une Piece à laquelle je m'intéressois. Après l'avoir impatientement attendu , je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Hé bien , lui dis-je , comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du Public ? Fort brutalement , répondit-il ; jamais Piece n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence du Parterre. Et moi , je le suis , lui repliquai-je , de la fureur que Nunez a de composer des Poëmes dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement pour préférer les huées ignominieuses des Spectateurs , à l'heureux sort que je puis lui

faire. C'est ainsi que par amitié je pestois contre le Poëte des Asturies, & que je m'affligeois du malheur de sa Piece, pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie : Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise Piece. Tu fais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*. Tous les Spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui; & c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette maniere le Poëte Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, seroit-il possible que la chute de ta Tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée? Oui sans doute, répondit-il : Je t'ai déjà dit que Don Bertrand avoit mis du sien dans ma Piece; par conséquent il la trouvoit excellente. Il a été piqué vivement de voir les Spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni* : Si ta Piece a déplu au Public, en récompense elle me plaît à moi, & cela doit te suffire. Pour te consoler

du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon Notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur le champ ; le Trésorier a signé l'acte de la donation, & m'a payé la première année d'avance

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'Auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le Public plus bénévole m'eût honoré de ses applaudissements, à quoi cela m'auroit-il mené ? à rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

C H A P I T R E X I.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la nouvelle Espagne.

MOn Secrétaire ne regarda pas sans envie le honneur inopiné du Poète Nunez : il ne cessa pas de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le

caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable Auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère : je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, & plutôt que tu ne pense. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeller le temple de la Fortune la maison d'un premier Ministre, où l'on accorde souvent des graces qui engraisent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, Monsieur, me répondoit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui repliquois-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne Commission Effectivement, il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du Comte-Duc, & je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec Don Raimond Caporis, Intendant de ce premier Ministre, & notre conversation rouloit sur les revenus de Son Excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des Commanderies de tous les Ordres Militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus ; & il n'est obligé que de porter la Croix d'Al-

tantara. De plus, ses trois Charges de Grand-Chambellan, de Grand-Ecuyer & de Grand-Chancelier des Indes lui rapportent deux cents mille écus ; & tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes : Savez-vous bien de quelle maniere ? Lorsque les Vaisseaux du Roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile & des grains que lui fournit sa Comté d'Oliverès, il ne paie point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne ; ensuite, il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau Monde, & qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au Roi.

Ce qui ne vous paroîtra pas étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce, reviennent toutes chargées de richesses ; Monseigneur trouvant bon qu'elles fissent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi Don Raimond sans l'interrompre :

Parbleu, Seigneur Caporis, s'écria-t il, je serois ravi d'être une de ces personnes-là ; aussi-bien il y a long-temps que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'Intendant, si le Seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis,) je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre Maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à Don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela étant, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les Vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus
que

que je lui comptai , pour acheter dans l'Andaloufie du vin & de l'huile , & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant , tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit , il ne put me quitter fans répandre des pleurs , & je ne vis pas de sang froid son départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas , & de la joie qui la suivit.

A Peine eus - je perdu Scipion , qu'un Page du Ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles: *Si le Seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image S. Gabriël dans la rue de Toledé, il verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point , dis-je en moi même ? Pourquoi me cache-t-il son nom ? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ , je pris le chemin de la rue de Toledé ; & en arrivant au lieu marqué , je ne fus pas peu étonné d'y

trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je , m'écriai-je ! Vous ici , Seigneur ! Oui , mon cher Gil Blas , répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras , c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh ! qui vous amène à Madrid , lui dis-je ? Je vais vous surprendre , me repartit-il , & vous affliger , en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le Gouvernement de Valence , & le premier Ministre me mande à la Cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence ; puis reprenant la parole : de quoi , lui dis-je , vous accuse-t-on ? Je n'en fais rien , répondit-il , mais j'impute ma disgrâce à la visite que j'ai faite , il y a trois semaines , au Cardinal Duc de Lerme , qui depuis un mois est relégué dans son Château de Dénia.

O vraiment , interrompis-je , vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrete : n'en cherchez point la cause ailleurs ; & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire , lorsque vous avez été voir ce Ministre disgracié. La faute en est faite , me dit-il , & j'ai pris de bonne grace mon parti : je vais me

retirer avec ma famille au Château de Leyva , où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il , c'est d'être obligé de paroître devant un superbe Ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant , c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre , j'ai voulu vous parler. Seigneur , lui dis-je , ne vous présentez pas devant le Ministre , que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit , vous trouverez bon , s'il vous plaît , que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots , je le laissai dans son Hôtellerie , en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'Etat depuis les deux Mémoires dont il a été fait une si éloquente mention , j'allai trouver Carnéro , pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Alphonse de Leyva le Gouvernement de la Ville de Valence. Il me répondit qu'oui , mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus , je pris , sans balancer , la

réfolution de m'adresser à Monseigneur même , pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de Don César.

J'étois si pénétré de ce fâcheux événement , que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du Comte-Duc. Qu'as-tu donc, Santillane , me dit-il , aussi-tôt qu'il me vit ? J'apperçois sur ton visage une impression de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Quelqu'un t'auroit-il fait quelque offense ? Parle , tu seras bientôt vengé. Monseigneur , lui répondis - je en pleurant , quand je voudrois vous cacher ma douleur , je ne le pourrois pas ; je suis au désespoir : On vient de me dire que Don Alphonse de Leyva n'est plus Gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu , Gil Blas , reprit le Ministre étonné ? quel intérêt peux-tu prendre à ce Don Alphonse & à son Gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux Seigneurs de Leyva : ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du Duc de Lerme , pour le fils de Don Cé-

far , le Gouvernement dont il s'agissoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi , il me dit : effuye tes pleurs , mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre , je t'avouerais que je regardois Don Alphonse comme une créature du Cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette Eminence, ne te l'auroit-elle pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son Emploi par ce Ministre , il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste ; mais si j'ai détruit ton ouvrage , je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le Duc de Lerme : Don Alphonse ton ami n'étoit que Gouverneur de la Ville de Valence , je le fais Vice-Roi du Royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire savoir , & tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles , je passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point , qu'il y parut au remerciement que je fis à Monseigneur : mais le désordre de mon

discours ne lui déplut point ; & comme je lui appris que Don Alphonse étoit à Madrid , il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussi-tôt à l'image saint Gabriël , où je ravis le fils de Don César en lui annonçant son nouvel Emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois , tant il avoit de peine à se persuader que le premier Ministre , quelque amitié qu'il eut pour moi , fût capable de donner des Vice-Royautés à ma considération. Je le menai au Comte-Duc , qui le reçut très-poliment , & lui dit qu'il s'étoit si bien conduit dans son Gouvernement de la Ville de Valence , que le Roi le jugeant propre à remplir une plus grande place , l'avoit nommé à la Vice - Royauté d'Aragon. D'ailleurs , ajouta-t-il , cette dignité n'est point au-dessus de votre puissance , & la Noblesse Aragonoise ne sauroit murmurer contre le choix de la Cour.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi , & le Public ignora la part que j'avois à cet affaire ; ce qui sauva Don Alphonse & le Ministre , des mauvais discours qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un Vice-Roi de ma façon.

Si-tôt que le fils de Don César fut sûr

de son fait , il dépêcha un exprès à Valence , pour en informer son pere & Séraphine , qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remerciements. Quel spectacle touchant & glorieux pour moi de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus cheres m'embrasser à l'envi ! Aussi sensibles à mon zele & à mon affection , qu'à l'honneur que le poste de Vice-Roi alloit faire à leur Maison , ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissants. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes Maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles , Don Alphonse , après avoir reçu ses Patentes , remercié le Roi & son Ministre , & prêté le serment ordinaire , partit de Madrid avec sa famille , pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable ; & les Aragonois firent connoître par leurs acclamations , que je leur avois donné un Vice-Roi qui leur étoit fort agréable.

 CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le Roi D. Gaston de Cogollos & D. André de Tordefillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'Histoire de D. Gaston & de Donna Hélène de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordefillas.

JE nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en Vice - Roi un Gouverneur déplacé. Les Seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami : ce que je crois devoir rapporter , pour faire connoître à mes Lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas , qui sous le Ministère précédent vendoit les graces de la Cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du Roi , où je m'entretenois avec des Seigneurs , qui me connoissant pour un homme chéri du premier Ministre , ne dédaignoient pas ma conversation. J'apperçus dans la foule Don Gaston de Cogollos , ce prisonnier d'Etat que j'avois laissé dans la Tour de Ségovie. Il étoit avec le Châ-

telain Don André de Tordefillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accollades de part. & d'autre, Don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmene dans un endroit où le Seigneur de Tordefillas & moi nous ferons bien-aïses d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis ; nous fendîmes la presse, & nous sortîmes du Palais. Nous trouvâmes le carrosse de Don Gaston qui l'attendoit dans la rue ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché où se font les courses de Taureaux. Là demouroit Cogollos, dans un fort bel Hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit Don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la Cour, & que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je, & tant qu'avéc u le feu Roi, je n'ai pas chan-

gé de sentiment : mais quand j'ai su que le Prince son fils étoit sur le Trône, j'ai voulu voir si le nouveau Monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier Ministre, qui m'a pris en amitié, & avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le Duc de Lerme. Voilà, Seigneur D. André, ce que j'avois à vous apprendre ; & vous, dites-moi si vous êtes toujours Châtelain de la Tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il ; le Comte-Duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors Don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : Le premier Ministre n'a pas sitôt su que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du Duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, Seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié Don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le Comte d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas

que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation; vous êtes pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le Marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, & parent même du Duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du Roi mon Maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce Marquis : & pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le Roi vous donne une Lieutenance dans la Garde Espagnole. J'acceptai cet emploi en suppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir Dona Eléonor de Laxarilla, ma tante. Le Ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un seul Laquais.

Nous avions déjà passé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un Cavalier qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir; je me hâtai de le joindre, & je me mis à son côté. Je remarquai,

en me battant , que nos ennemis étoient masqués , & que nous avions affaire à de vigoureux Spadassins. Cependant, malgré leur force & leur adresse , nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois ; il tomba de cheval , & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guere moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué , puisqu'après l'action nous nous trouvâmes , mon compagnon & moi , dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise , lorsque je reconnus dans ce Cavalier Combados , le mari de Dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur : Ah , Don Gaston , s'écria-t-il , quoi c'est vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti , vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre Maîtresse. Je l'ignorois en effet , lui répondis-je ; mais quand je l'aurois su , pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous assez mal de moi , pour me croire une ame si basse ? Non , non ; reprit-il , j'ai meilleure opinion de vous ; & si je meurs des blessures que je viens de recevoir , je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point

de profiter de ma mort. Combados , lui dis-je , quoique je n'aie pas encore oublié Dona Hélena , sachez que je ne desire point sa possession aux dépens de votre vie , je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins , puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte , mon Laquais descendit de cheval , & s'étant approché du Cavalier qui étoit étendu sur la poussière , il lui ôta son masque & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara , s'écria-t-il , ce perfide cousin , qui de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée , nourrissoit depuis long-temps le desir de m'assassiner , & avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire : mais le Ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte , & nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins tout blessés que nous étions , nous eûmes la force de gagner le Bourg de Villaréjo , qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première Hôtellerie , nous demandâmes des Chirurgiens. Il en vint

un , qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies , qu'il trouva très-dangereuses : il nous pansa ; & le lendemain il nous dit , après avoir levé l'appareil que les bleffures de Don Blas étoient mortelles ; il jugea des miennes plus favorablement , & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort , ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme , pour l'informer de ce qui s'étoit passé , & du triste état où il se trouvoit. Dona Hélena fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva , l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes : le péril que couroit la vie de son époux , & la crainte de sentir , en me revoyant , rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame , lui dit D. Blas , lorsqu'elle fut en sa présence , vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir , & je regarde ma mort comme une punition du Ciel , de vous avoir , par une tromperie , arraché à D. Gaston : bien loin d'en murmurer , je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. D. Hélena ne lui répondit que par des pleurs ; & véritablement

c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire , n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva , comme le Chirurgien l'avoit pronostiqué , qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures , au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune Veuve , uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux , pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre , partit de Villaréjo pour s'en retourner , après s'être informée , comme par pure politesse , de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre , je pris le chemin de Coria , où j'achevai de me rétablir. Alors , D. Eléonor ma tante & Don Georges de Galisteo résolurent de nous marier promptement Hélena & moi , de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Ce mariage se fit sans éclat , à cause de la mort trop récente de Don Blas ; & peu de jours après je revins à Madrid avec D. Hélena. Comme j'avois passé le temps prescrit par le Comte-Duc pour mon voyage , je craignois que ce Ministre n'eût

donné à un autre la Lieutenance qu'il m'avoit promise : mais il n'en avoit point disposé , & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc , poursuivit Cogollos , Lieutenant de la Garde Espagnole , & j'ai de l'agrément dans mon emploi. J'ai fait des amis d'un commerce agréable , & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant , s'écria Don André , mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon Emploi , qui ne laissoit pas de m'être fort utile , & je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi , Seigneur Don André , interrompis-je en souriant , vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du Comte-Duc que je ne l'étois du Duc de Lerme , & vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide Emploi. Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service ? Souvenez-vous que par le crédit de l'Archevêque de Grenade , je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste , où vous auriez fait votre fortune , si l'amour ne vous eut point arrêté dans

la Ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement que j'ai l'oreille du premier Ministre. Je m'abandonne donc à vous, repliqua Tordefillas; mais, ajouta-t-il, en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grace, à la nouvelle Espagne; je n'y voudrois point aller quand on m'y voudroit faire Président de l'Audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par Dona Hélena qui arriva dans la salle, & dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le Seigneur de Santillane dont je vous ai parlé quelquefois, & dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, Madame, dis-je à Dona Hélena, ma conversation lui plaisoit, car vous en faisiez toujours la matiere. La fille de Don Georges répondit modestement à ma politesse; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eut enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite, m'adressant à Tordefillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; & lorsqu'il me l'eut enseignée, sans adieu, lui

dis-je , Don André , j'espere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même , le Comte-Duc me fournit une occasion d'obliger ce Châtelain. Santillane , me dit Son Excellence , la place de Gouverneur de la Prison Royale de Valladolid est vacante , elle rapporte plus de trois cents pistoles par an ; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point , Monseigneur , lui répondis-je , valût-elle dix mille ducats de rente , je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais , reprit le Ministre , tu peux fort bien remplir celui-là , sans être obligé de quitter Madrid , que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison. Vous direz , lui repartis-je , tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave Gentilhomme , appelé Don André de Tordefillas , ci-devant Châtelain de la Tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent , pour reconnoître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le Ministre , qui me dit : à ce que je vois , Gil Blas , tu veux

faire un Gouverneur de Prison Royale comme tu as fait un Vice-Roi. Eh bien soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordefillas; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir: car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille? Vous êtes devenu bien désintéressé, Monsieur de Santillane, me repliqua Son Excellence; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier Ministree. J'en conviens, lui repartis-je, le mauvais exemple corrompt mes mœurs: comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage; & comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir D. André de Tordefillas du Gouvernement de la Prison Royale de Valladolid, & je l'envoyai bientôt dans cette Ville, aussi satisfait de son nouvel établissement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

 C H A P I T R E X I V .

*Santillane va chez le Poëte Nunez.
Quelles personnes il y trouva , &
quels discours y furent tenus.*

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le Poëte des Asturies , me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'Hôtel du Seigneur Don Bertrand Gomez del Ribéro , & j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici , me dit un Laquais qui étoit à la porte ; c'est là qu'il loge à présent , ajouta-t-il , en me montrant une maison voisine , il occupe un corps de logis sur le derriere. J'y allai ; & après avoir traversé une petite cour , j'entrai dans une salle toute nue , où je trouvai mon ami Fabrice encore à table , avec cinq ou six de ses confreres qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas , & par conséquent en train de disputer ; mais aussitôt qu'ils m'apperçurent , ils firent succéder un profond silence à leurs bruyants discours. Nunez se leva d'un air empresé pour me recevoir , en s'écriant : Mes-

teurs , voilà le Seigneur de Santillane , qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez avec moi vos hommages au favori du premier Ministre. A ces paroles , tous les Convives se leverent aussi pour me saluer ; & en faveur du titre qui m'avoit été donné , ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger , je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux , & même de faire raison à une *brinde* qu'ils ne portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement : Messieurs , leur dis-je , il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le de grace , où je m'en vais. Ces Messieurs , dit alors Fabrice , parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le Bachelier Melchior de Villégas , qui est un savant du premier ordre , demandoit au Seigneur D. Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette Tragédie. Oui , dit Don Jacinte , & je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi , dit le Bachelier , je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la Piece. Qu'est-ce que

c'est donc , s'écria le vieux Licencié Gabriël de Léon ? C'est le vent , repartit le Bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce savant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira , Messieurs, reprit-il froidement ; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser , frapper , émouvoir le Spectateur. Représentez-vous , poursuivit-il, une nombreuse Armée qui s'est assemblée pour aller faire le siege de Troye : concevez toute l'impatience qu'ont les Chefs & les Soldats d'exécuter leur entreprise , pour s'en retourner promptement dans la Grece , où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher , leurs Dieux domestiques , leurs femmes & leurs enfants ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide , semble les clouer au port , & s'il ne change point , ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette Tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur

otte, & je vois d'un œil indifférent
phigénie dans le péril, puisque sa mort
est un moyen d'obtenir des Dieux un vent
favorable.

Si-tôt que Villégas eut achevé de
parler, les ris se renouvelèrent à ses dé-
pens. Nunez eut la malice d'appuyer son
sentiment pour donner encore plus beau-
coup aux railleurs, qui se mirent à faire à
l'envi de mauvaises plaisanteries sur les
vents. Mais le Bachelier les regardant
tous d'un air phlegmatique & orgueilleux,
les traita d'ignorants & d'esprits vulgaires.
Je m'attendois à tous moments à voir ces
Messieurs s'échauffer & se prendre au
brin, fin ordinaire de leurs dissertations:
pendant je fus trompé dans mon atten-
te; ils se contenterent de se dire des
injures réciproquement, & se retirèrent
quand ils eurent bu & mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fa-
brice pourquoi il ne demeurait plus chez
son Trésorier, & s'ils s'étoient brouillés
tous deux. Brouillés! me répondit-il, le
Ciel m'en préserve, je suis mieux que ja-
mais avec le Seigneur Don Bertrand, qui
m'a permis de loger en mon particulier;
ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y
recevoir mes amis, & me réjouir avec

eux en toute liberté , ce qui m'arrive fort souvent ; car tu fais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers ; & ce qu'il y a d'heureux pour moi , je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi , repris-je , mon cher Nunez ; & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière Tragédie : les huit cents Pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin de l'onzieme Livre.



HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas est envoyé par le Ministre à Toledé. Du motif & du succès de son voyage.



L y avoit déjà près d'un mois que Monseigneur me disoit tous les jours : Santillane , le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre ; & ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant , & Son Excellence enfin me parla dans ces termes : on dit qu'il y a dans la Troupe

des Comédiens de Toledé , une jeune Actrice qui fait du bruit par ses talents ; on prétend qu'elle danse & chante divinement , & qu'elle enleve le Spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la Cour. Le Roi aime la Comédie, la Musique & la Danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir & d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Toledé , pour juger par toi-même si c'est en effet une Actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à Monseigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire , & je me disposai à partir avec un seul Laquais , à qui je fis quitter la livrée du Ministre pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Toledé , où étant arrivé , j'allai descendre à une Hôtellerie près du Château. A peine eus-je mis pied à terre , que l'Hôte , me prenant sans doute pour quelque Gentilhomme du Pays , me dit : Seigneur Cavalier , vous venez appa-

remment dans cette Ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*Auto-da-Fé*(a), qui doit se faire demain. Je lui répondis qu'oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Toledé. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles Processions qui aient jamais été faites : il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement, le lendemain avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la Ville, & l'on faisoit ce carillon pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*Auto-da-Fé*. Curieux de voir cette fête, je m'habillai à la hâte & me rendis à l'Inquisition. Il y avoit tout-à-près, & le long des rues par où la Procession devoit passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'apperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la Bannière de l'Inquisition. Ces bons Peres étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le S. Office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un

(a) Acte de Foi.

après l'autre la tête & les pieds nus , ayant chacun un cierge à la main , & son Parrain (a) à son côté. Les uns avoient un grand Scapulaire de toile jaune , parsemé de croix de S. André peintes en rouge & appelé *Sambenito* ; les autres portoient des *Carochas* , qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre , & couverts de flammes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître , de peur qu'on ne m'en fit un crime , je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas* , le Révérend Pere Hilaire & son compagnon le Frere Ambroise. Ils passerent si près de moi , que ne pouvant m'y tromper : que vois-je , dis-je en moi-même ? Le Ciel , las des désordres de la vie de ces deux scélérats les a donc livrés à la Justice de l'Inquisition ! En parlant de cette sorte je me sentis saisir d'effroi ; il me prit un tremblement universel , & mes esprits se troublerent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces frip-

(a) On appelle *Parrains* toutes les personnes que l'Inquisiteur nomme pour accompagner les Prisonniers dans l'*Auto-da-Fé* , & qui sont obligés d'en répondre.

ons , l'aventure de Xelva , enfin tout ce que nous avions fait ensemble vint dans ce moment s'offrir à ma pensée , & je n'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du Scapulaire des *Carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée , je m'en retournai à mon Hôtellerie tout semblant du spectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli , se dissipèrent insensiblement , & je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon Maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la Comédie pour y aller , jugeant que c'étoit par-là que je devois commencer ; & si-tôt qu'elle fut venue , je me rendis au Théâtre , où je m'assis auprès d'un Chevalier d'Alcantara. Nous eus bientôt lié conversation avec lui : Seigneur , lui dis-je , est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur Cavalier , me répondit-il fort poliment , c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté , repris-je , les Comédiens de Toledé ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non , repartit le Chevalier , leur Troupe n'est pas mauvaise ; il y a même parmi eux de grands su-

jets : vous verrez entr'autres la belle Lucrece ; une Actrice de quatorze ans , qui vous étonnera. Vous n'avez pas besoin , lorsqu'elle se montrera sur la Scene, que je vous la fasse remarquer, vous la démêlerez aisément. Je demandai au Chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit qu'oui , & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la piece qu'on alloit représenter.

La Comédie commença. Il parut deux Actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamants , je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Enfin Lucrece sortit du fond du Théâtre , & son arrivée sur la Scene fut annoncée par un battement de mains long & général. Ah ! la voici , dis-je en moi-même : Quel air de noblesse ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! effectivement , j'en fus fort satisfait , ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la premiere tirade de vers qu'elle récita , je lui trouvai du naturel , du feu , une intelligence au-dessus de son âge , & je joignis volontiers mes applaudissements à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la Piece. Eh bien , me dit le Chevalier , vous voyez

comme Lucrece est avec le Public? Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me repliqua-t-il, si vous l'eussiez entendu chanter, c'est une Syrene : malheur à ceux qui l'écoutent sans se boucher les oreilles. Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, & forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut avouer que c'est un prodige : quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille ; elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médifance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroite de toutes les Comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le Chevalier pour lui demander si cette Estelle étoit une Actrice de la Troupe de Toledo. C'en est une des meilleures, me dit-il : elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la suivante, & c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! peut-être même en met-elle trop ;

mais c'est un beau défaut qui doit trouver grace. Le Chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; & sur le portrait qu'il me fit de sa personne , je ne doutai point que ce ne fut Laure , cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire , & que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr , je passai derrière le théâtre après la Comédie. Je demandai Estelle ; & la cherchant des yeux par-tout , je la trouvai dans les foyers , où elle s'entretenoit avec quelques Seigneurs , qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrece. Je m'avançai pour saluer Laure : mais soit par fantaisie , soit pour me punir de mon départ précipité de la Ville de Grenade , elle ne fit pas semblant de me connoître , & reçut mes civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé , je fus assez sot pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement , & je résolus dans ma colere de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure , disois-je , je ne veux pas que sa niece ait l'honneur de paroître devant le Roi : je n'ai pour cela qu'à faire au Ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrece : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grace ,

qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la Cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit Laquais entra dans ma chambre, & me dit : voici un billet que j'ai à remettre au Seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Oubliez la maniere dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, & laissez-vous conduire où le porteur vous menera.* Je suivis aussitôt le petit Laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la Comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je fais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers ; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux :

mais je vous dirai, pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médifants qu'un de nos Messieurs a tenus sur le compte de ma niece, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout-à-coup appercevoir de ma distraction, & dans le moment je chargeai mon petit Laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chere Laure; n'en parlons plus: apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtement me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras: comment vous en tirâtes-vous? N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour appaiser votre amant Portugais? Point du tout, répondit Laure; ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier.

Je soutins, continua-t-elle, au Marquis de Marialva, que tu étois mon frere. Par:

donnez-moi , Monsieur de Santillane , si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas , dis-je au Seigneur Portugais , que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie & de la fureur ? Narcissa , ma camarade & ma rivale , enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué , m'a joué ce tour-là ; elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles , qui pour servir son ressentiment , a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arfénie : rien n'est plus faux ; la veuve de Don Antonio Coello a toujours eu des sentiments trop relevés , pour vouloir se mettre au service d'une fille de Théâtre. D'ailleurs , ce qui prouve la fausseté de cette accusation , & le complot de mes accusateurs , c'est la retraite précipitée de mon frere : S'il étoit présent , il pourroit confondre la calomnie ; mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître.

Quoique ces raisons , poursuivit Laure ; ne fissent pas trop bien mon apologie , le Marquis eut la bonté de s'en contenter , & ce débonnaire Seigneur continua de

m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite la division s'étant mise dans notre Troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les Comédiens se séparèrent: les uns s'en allerent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Toledé, où je suis depuis dix ans avec ma niece Lucrece que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la Comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je? Vous n'avez ni frere, ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrece. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, & que je compare ce temps avec l'âge de votre niece, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, Monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de D. Antonio; comme vous saisissez les époques! il n'y a pas moyen de vous en faire

accroire. Hé bien ; oui , mon ami , Lucrece est fille du Marquis de Marialva & la mienne : elle est le fruit de notre union ; je ne saurois te le celer plus long-temps. Le grand effort que vous faites , lui dis-je , ma Princesse , en me révélant ce secret , après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'Econome de l'Hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus que Lucrece est un sujet d'un mérite singulier ; que le Public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque Lecteur malin , rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure , lorsque j'étois Secrétaire du Marquis de Marialva , me soupçonne de pouvoir disputer à ce Seigneur l'honneur d'être Pere de Lucrece , c'est un soupçon dont je veux bien à ma honte lui avouer l'injustice.

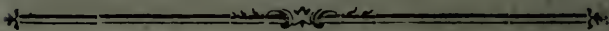
Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures , & de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane , me dit-elle quand je l'eus achevé , vous jouez à ce que je vois un assez beau

rôle sur le Théâtre du monde : vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je menerai Lucrece à Madrid pour la faire entrer dans la Troupe du Prince , j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le Seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement , lui répondis-je , vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la Troupe du Prince quand il vous plaira ; c'est que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot , reprit Laure , & je partirois dès demain pour Madrid , si je n'étois pas liée ici par des engagements avec ma Troupe. Un ordre de la Cour peut rompre vos liens , lui repartis-je , & c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrece aux Tolédans : une Actrice si jolie est faite pour les gens de Cour , elle nous appartient de droit.

Lucrece entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la Déesse Hébé, tant elle étoit mignonne & gracieuse. Elle venoit de se lever ; & sa beauté naturelle brillant sans le secours de l'art , présentoit à la vue un objet ravissant. Venez , ma niece , lui dit sa mere ;

venez remercier Monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis , qui a beaucoup de crédit à la Cour , & qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la Troupe du Prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille , qui me fit une profonde révérence , & me dit avec un souris enchanteur : je vous rends de très-humbles graces de votre obligeante intention ; mais en voulant m'ôter à un Public qui m'aime , êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir oui dire à ma tante qu'elle a vu des Acteurs briller dans une Ville , & révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la Cour , & vous à ses reproches. Belle Lucrece , lui répondis-je , c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt , qu'enflammant tous les cœurs , vous ne causiez de la division parmi nos Grands. La frayeur de ma niece , me dit Laure , est mieux fondée que la vôtre , mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux ; si Lucrece ne peut faire de bruit par ses charmes , en récompense elle n'est pas assez mauvaise Actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation , & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrece y mit du sien , que c'étoit une fille d'un esprit supérieur : ensuite je pris congé de ces deux Dames , en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la Cour pour se rendre à Madrid.



C H A P I T R E II.

Santillane rend compte de sa commission au Ministre , qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne , & son début à la Cour.

A Mon retour à Madrid je trouvai le Comte-Duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas , me dit-il , as-tu vu la Comédienne en question ? vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la Cour ? Monseigneur , lui répondis-je , la Renommée qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes , ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrece ; c'est un sujet admirable , tant pour sa beauté que pour ses talents.

Est-il possible ! s'écria le Ministre avec

une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux , & qui me fit penser que c'étoit pour son propre compte qu'il m'avoit envoyé à Toledé ; est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez , lui repartis-je , vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane , reprit Son Excellence , fais-moi une fidelle relation de ton voyage ; je serai bien-aïse de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon Maître , je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette Actrice avoit eu Lucrece du Marquis de Marialva , Seigneur Portugais , qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant , étoit devenu amoureux d'elle. Enfin , quand j'eus fait à Monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces Comédiennes & moi , il me dit : je suis ravi que Lucrece soit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéresse pour elle encore davantage , il faut l'attirer ici. Mais continue , ajouta-t-il , comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans : que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

- J'allai trouver Carnéro , à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre , par lequel le Roi recevoit dans sa

Troupe Estelle & Lucrece , Aétrices de la Comédie de Toledé. Oui-dà , Seigneur de Santillane , répondit Carnéro avec un souris malin , vous serez bientôt servi , puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez pour ces deux Dames. En même-temps il dressa l'ordre lui-même & m'en délivra l'expédition , que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même Laquais qui m'avoit accompagné à Toledé. Huit jours après , la mere & la fille arriverent à Madrid. Elles allerent loger dans un Hôtel garni , à deux pas de la Troupe du Prince , & leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet Hôtel , où après mille offres de service de ma part , & autant de remerciements de la leur , je les laissai se préparer à leur début , que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au Public comme deux Aétrices nouvelles , que la Troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la Cour. Elles débuterent par une Comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Toledé avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de Spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des Co

médiens un concours extraordinaire de Spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la Piece commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talents de la mere & de la fille , je tremblai pour elles , tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche , qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudissements qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une Actrice consommée dans le Comique , Lucrece comme un prodige pour les rôles d'Amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux , les autres furent touchés de la douceur de sa voix ; & tous , frappés de ses graces & du vif éclat de sa jeunesse , sortirent enchantés de sa personne.

Le Comte-Duc qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette Actrice , étoit à la Comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la Piece , fort satisfait , à ce qu'il me parut , de nos deux Comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit véritablement bien affecté , je le suivis chez lui ; & en m'introduisant dans son cabinet , où il venoit d'entrer : Hé bien , Monseigneur , lui dis-je , Votre

Excellence est-elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence , répondit-il en souriant , seroit bien difficile , si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du Public : oui , mon enfant , je suis charmé de ta Lucrece , & je ne doute pas que le Roi ne prenne plaisir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucrece fait grand bruit à la Cour , & joue devant le Roi qui en devient amoureux. Suite de cet amour.

LE début de deux Actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la Cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du Roi. Quelques Seigneurs vanterent sur-tout la jeune Lucrece : ils en firent un si beau portrait , que le Monarque en fut frappé ; mais dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui , il gardoit le silence , & sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant , d'abord qu'il se trouva seul avec le Comte-Duc , il lui demanda ce que c'étoit que certaine Actrice qu'on louoit tant. Le Ministre lui répondit que c'étoit une jeune Comédienne de Toledé , qui avoit débuté le soir précédent avec

beaucoup de succès. Cette Actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrece, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la Troupe de Votre Majesté. Le Roi sourit en entendant prononcer mon nom ; peut-être parce qu'il se ressouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, & qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au Ministre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrece ; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le Comte-Duc m'ayant rapporté cet entretien, & appris l'intention du Roi, m'envoya chez nos deux Comédiennes pour les en avertir. Je viens, dis-je à Laure que je rencontrais la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos Spectateurs le Souverain de la Monarchie ; c'est de quoi le Ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce Monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une Piece

où il y ait de la danse & de la musique ; pour lui faire admirer tous les talents que Lucrece possède. Nous suivrons votre conseil , me répondit Laure , & il ne tiendra pas à nous que le Prince ne soit satisfait. Il ne sauroit manquer de l'être , lui dis-je , en voyant arriver Lucrece dans un déshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ses habits de Théâtre les plus superbes : Il sera d'autant plus content de votre aimable niece , qu'il aime plus que toute autre chose la danse & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout , reprit Laure , qu'il ait cette tentation ; tout puissant Monarque qu'il est , il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses desirs. Lucrece , quoiqu'élevée dans les coulisses d'un Théâtre , a de la vertu , & quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la Scene , elle aime encore mieux passer pour honnête fille , que pour bonne Actrice.

Ma tante , dit alors la petite Marialva , en se mêlant à la conversation , pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne ferai jamais à la peine de repousser les soupirs du Roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mérite ;



voit, s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce Prince voulût s'attacher à vous, & vous choisir pour sa Maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire ? pourquoi non, répondit-elle ? Oui sans doute ; & vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une Eleve de Laure, & je quittai ces Dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le Roi impatient de voir Lucrece, se rendit à la Comédie. On joua une Piece entre-mêlée de chants & de danses, & dans laquelle notre jeune Actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le Monarque, & je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit ; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le Ministre, je viens de quitter le Roi, qui m'a parlé de Lucrece avec tant

de vivacité, que je ne doute pas qu'il n'ait été épris de cette jeune Comédienne ; & comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Toledé, il m'a témoigné qu'il seroit bien-aîsé de t'entretenir là-dessus en particulier : Va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de faire entrer est déjà donné. Cours & reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le Roi, que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, & paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'histoire : ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances, ce qui me parut faire au Prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon Agent auprès de Lucrece ; je veux que ce soit par ton entremise qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce présent en attendant de plus

plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le Comte-Duc, à qui je fis un fidele rapport de ce que le Roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce Ministre en seroit plus affligé que réjoui, car je croyois, comme je l'ai déjà dit, qu'il avoit des vues amoureuses sur Lucrece, & qu'il apprendroit avec chagrin que son Maître étoit devenu son rival: mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une si grande joie, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tomberent point à terre: *Oh! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur.* Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du Comte-Duc: je vis par-là que ce Seigneur craignant que le Prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on ta donné, & dont il y a bien des Seigneurs à la Cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe,

de Lémos qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier , & de plus tout le fruit.

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule , que j'avalai tout doucement , non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison , je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral , & je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef , aussi honorable qu'on me le disoit : cependant , si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords , je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au Roi , que je voyois en même-temps que mon obéissance seroit agréable au Ministre , à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure , & de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés , & lui présentai l'écrin à la fin de mon discours. A la vue des pierres , la Dame ne pouvant cacher sa joie , la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas , s'écria-t-elle , ce n'est pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs

& de faire des grimaces avec vous. Oui ,
s'en doutez pas , continua-t-elle , je suis
avie que ma fille ait fait une conquête si
précieuse ; j'en conçois tous les avanta-
ges ; mais entre nous , je crains que Lucrece
ne les regarde d'un autre œil que moi :
quoique fille de Théâtre , elle a la sagesse
si fort en recommandation , qu'elle a déjà
rejeté les vœux de deux jeunes Seigneurs
aimables & riches. Vous me direz, poursui-
vit-elle , que ces deux Seigneurs ne sont
pas des Rois : J'en conviens , & vraisem-
blablement l'amour d'un amant couronné
ne doit étourdir la vertu de Lucrece ; néan-
moins je ne puis m'empêcher de vous dire
que la chose est incertaine , & je vous dé-
clare que je ne contraindrai pas ma fille :
si bien loin de se croire honorée de la ten-
tative passagere du Roi , elle envisage cet
honneur comme une infamie, que ce grand
Prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y
dérober. Revenez demain , ajouta-t-elle ,
je vous dirai s'il faut lui rendre une ré-
ponse favorable , ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure
l'exhortât plutôt Lucrece à s'écarter de
son devoir qu'à s'y maintenir , & je comp-
tois fort sur cette exhortation. Néan-
moins j'appris avec surprise le jour sui-

vant , que Laure avoit autant de peine à porter sa fille au mal , que les autres meres en ont à porter les leurs au bien ; & ce qu'il y a de plus étonnant encore , c'est que Lucrece , après avoir eu quelques entretiens secrets avec le Monarque , eut tant de regret de s'être livrée à ses desirs , qu'elle quitta tout-à-coup le monde , & s'enferma dans le Monastere de l'Incarnation , ou bientôt elle tomba malade & mourut de chagrin. Laure de son côté ne pouvant se consoler de la perte de sa fille , & d'avoir sa mort à se reprocher , se retira dans le Couvent des *Filles Pénitentes* , pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le Roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece ; mais ce jeune Prince n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps , s'en consola peu à peu. Pour le Comte-Duc , quoiqu'il ne parut guere sensible à cet incident , il ne laissa pas d'en être très-mortifié ; ce que le Lecteur n'aura pas de peine à croire.

C H A P I T R E IV.

*Du nouvel Emploi que donna le Ministre
à Santillane.*

JE sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrece , & j'eus tant de remords

d'y avoir contribué , que me regardant comme un infame , malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours , je résolus d'abandonner pour jamais le Caducée ; je témoignai même au Ministre la répugnance que j'avois à le porter , & je le priai de m'employer à toute autre chose. Santillane , me dit-il , ta délicatesse me charme ; & puisque tu es un si honnête garçon , je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur , continua-t-il , le hasard offrit un jour à ma vue une Dame qui me parut si bien faite & si belle , que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise , nommée D. Margarita Spinola , qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que Don Francisco de Valéasar , Alcade de Cour, homme riche, vieux & marié , faisoit pour cette Coquette une dépense considérable. Ce rapport , qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle , me fit concevoir un desir violent de partager ses bonnes graces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; & pour la satisfaire , j'eus recours à une Médiatrice

d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise, & cette entrevue fut suivie de plusieurs autres; si bien, que mon rival & moi, nous étions également bien traités pour nos présents. Peut-être même avoit-elle encore quelque autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mere, & mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses Amants en particulier: mais aucun ne pouvant en conscience se vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries: ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, & qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit Monseigneur, la confiance que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé: je veux tirer du néant cet enfant malheureux, & le faisant passer d'une extrémité à l'autre, l'élever aux honneurs & le reconnoître pour mon fils.

A ce projet extravagant, il me fut impos-

fible de me taire. Comment , Seigneur , m'écriai-je , Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? pardonnez-moi ce terme , il échappe à mon zele. Tu la trouveras raisonnable , reprit-il avec précipitation , quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre : je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfants de Madame d'Olivarès ; mais chacun se connoît : qu'il te suffise d'apprendre que la Chymie n'a pas de secrets que je n'aie inutilement mis en usage pour redevenir pere. Ainsi , puisque la fortune suppléant au défaut de la nature me présente un enfant , dont peut-être dans le fond je suis le véritable pere , je l'adopte ; c'est une chose résolue.

Quand je vis que le Ministre avoit en tête cette adoption , je cessai de le combattre , le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus , ajouta-t-il , que de donner de l'éducation à Don Henri-Philippe de Guzman , (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde , jusqu'à

ce qu'il soit en état de posséder les Dignités qui l'attendent.) C'est toi , mon cher Santillane , que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit , & sur ton attachement pour moi , du soin de faire sa Maison , de lui donner toutes sortes de Maîtres , en un mot de le rendre un Cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi , en représentant au Comte-Duc qu'il ne me convenoit guere d'élever des jeunes Seigneurs , n'ayant jamais fait ce métier , qui demandoit plus de lumieres & de mérite que je n'en avois : mais il m'interrompit & me ferma la bouche , en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le Gouverneur de ce Fils adopté , qu'il destinoit aux premieres charges de la Monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter Monseigneur , qui pour prix de ma complaisance grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir , ou plutôt qu'il me donna sur la Commanderie de Mambra.



 CHAPITRE V.

Le Fils de la Génoise est reconnu par Acte authentique, & nommé D. Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la Maison de ce jeune Seigneur, & lui donne toutes sortes de Maîtres.

Effectivement le Comte-Duc ne tarda guere à reconnoître le fils de D. Margarita Spinola, & l'Acte de reconnaissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du Roi. D. Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la Comté d'Olivarès & du Duché de San-Lucar. Le Ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnéro cette déclaration aux Ambassadeurs & aux Grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-temps à s'égayer, & les Poëtes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au Comte-Duc où étoit le sujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette Ville, me répondit-il,

sous la conduite d'une tante , à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un Hôtel , que je fis meubler. magnifiquement. J'arrêtai des Pages, un Portier, des Estafiers ; & à l'aide de Caporis , je remplis des places d'Officiers. Quand j'eust tout mon monde , j'allai en avertir Son Excellence , qui sur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable. Don Henri , lui dit Monseigneur en me montrant au doigt , ce Cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde ; j'ai une entière confiance en lui , & je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui , Santillane , ajouta-t-il , en m'adressant la parole , je vous l'abandonne , & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours , le Ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai D. Henri avec moi à son Hôtel.

Aussi-tôt que nous y fûmes arrivés , je fis passer en revue devant lui tous les Domestiques , en lui disant l'emploi que cha-

cun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition ; & se prêtant volontiers aux respects & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hasard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine savoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un Précepteur pour lui enseigner les éléments de la langue latine, & j'arrêtai un maître de Géographie, un maître d'Histoire avec un maître d'Escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix ; il y en avoit dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne savois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre Hôtel, un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un Chevalier de St. Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit què c'est votre

Seigneurie qui choisit les maîtres du Seigneur D. Henri, je viens vous offrir mes services : Je m'appelle Martin Ligeró, & j'ai, graces au Ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des Ecoliers ; cela ne convient qu'à des petits Maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais montrant au Duc de Médina Sidonia, à Don Louis de Haros & à quelques autres Seigneurs de la Maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut : Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles pistoles, reprit-il, c'est le prix courant, & je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je, c'est beaucoup. Comment beaucoup ! repliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de Philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante replique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au Seigneur Ligeró s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de Philosophie. Je le crois sans doute, me

dit-il, nous sommes d'une plus grande utilité que ces Messieurs : que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? des corps tout d'une piece, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, & leur font prendre insensiblement une forme : en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grace : nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse & de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce Maître à danser, & je le retins pour montrer à Don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands Maîtres de l'Art.

CHAPITRE VI.

*Scipion revient de la nouvelle Espagne.
Gil Blas le place auprès de D. Henri.
Des études de ce jeune Seigneur, des honneurs qu'on lui fit, & à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait Noble malgré lui.*

JE n'avois point encore fait la moitié de la Maison de Don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois

l'être , me répondit-il , puisqu'avec trois mille ducats en especes , j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaites en ce pays-ci. Je t'en félicite , repris-je , mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever , en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien , si tu préfères , à la peine d'aller si loin amasser du bien , un poste agréable à Madrid , tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh parbleu , dit le fils de la Coscolina , il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre Seigneurie , que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation : expliquez-vous , mon Maître ; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur.

Pour mieux le mettre au fait , je lui contai l'histoire du petit Seigneur que le Comte-Duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux , & lui avoir appris que ce Ministre m'avoit nommé Gouverneur de D. Henri , je lui dis que je voulois le faire Valet de chambre de ce fils adopté. Scipion qui ne demandoit pas mieux , accepta volontiers ce poste , & le remplit si bien , qu'en moins de trois ou quatre jours , il s'attira la con-

fiance & l'amitié de son nouveau Maître.

Je m'étois imaginé que les Pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise, y perdroient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins il trompa mon attente. Il comprenoit & retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit; ses Maîtres en étoient très contents. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au Comte-Duc; qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que D. Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration: je reconnois en lui mon sang; & ce qui acheve de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de Madame d'Olivarès. Tu vois par-là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à Monseigneur ce que je pensois là-dessus; & respectant sa foiblesse, je le laissai jouir du plaisir faux ou véritable de se croire pere de D. Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune Seigneur de fraîche date, ils la dissimulerent par politique; il y en eut même qui affecterent de rechercher son amitié: les Ambassadeurs & les Grands qui étoient alors à Madrid,

le visiterent & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du Comte-Duc. Ce Ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guere à la parer de Dignités. Il commença par demander au Roi pour D. Henri, la Croix d'Alcantara, avec une Commanderie de dix mille écus. Peu de temps après il le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre; ensuite ayant pris la résolution de le marier, & voulant lui donner une Dame de la plus noble Maison d'Espagne, il jeta les yeux sur D. Juanna de Vélasco, fille du Duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce Duc & de ses parents.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains: Tiens, Gil Blas, voici des Lettres de Noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, Votre Excellence fait que je suis fils d'une Duegne, & d'un Ecuyer; ce feroit, ce me semble, profaner la Noblesse que de m'y agréger; & c'est de toutes les graces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite & que je desire le moins. Ta naissance, reprit le Ministre, est un obsta-

de facile à lever : tu as été occupé des affaires de l'Etat sous le Ministère du Duc de Lerme & sous le mien ; d'ailleurs , ajouta-t-il avec un souris , n'as-tu pas rendu au Monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot , Santillane , tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus , le rang que tu tiens auprès de mon fils , demande que tu sois noble ; c'est à cause de cela que je t'ai donné des Lettres de Noblesse. Je me rends , Monseigneur , lui repliquai-je , puisque Votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots , je sortis avec mes Patentes que je ferrai dans ma poche.

Je suis donc présentement Gentilhomme , dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue , me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parents : je pourrai , quand il me plaira , me faire appeler Don Gil Blas ; & si quelqu'un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi , je lui ferai signifier mes Lettres : mais lisons-les , continuai-je en les tirant de ma poche , voyons un peu de quelle façon on y dégrasse le vilain. Je lus donc mes Patentes , qui portoient en substance : Que le Roi , pour recon-

noître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion pour son service & pour le bien de l'Etat, avoit jugé à propos de me gratifier de Lettres de Noblesse. J'ose dire à ma louange qu'elles ne m'inspirerent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes Patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.



CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

LE Poëte des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guere de l'aller voir. Je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur l'Iphigénie d'Euripide, lorsque le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il

sortoit d'une Imprimerie. Je l'abordai en lui disant : ho , ho ! Monsieur Nunez , vous venez de chez un Imprimeur : cela semble menacer le Public d'un nouvel Ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre , me répondit-il , j'ai sous la presse actuellement une brochure qui doit faire du bruit dans la république des Lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production , lui repliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Je le fais bien , repartit Fabrice , & je n'ignore pas qu'il n'y a que les gens qui lisent tout , qui s'amuse à lire des brochures : cependant , en voilà une qui m'échappe , & je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim , comme tu fais , fait sortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je , est-ce l'Auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi ? Doucement , mon ami , interrompit Nunez ; je ne suis plus ce Poëte fortuné qui jouissoit d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires

du Trésorier D. Bertrand : il a manié ; dissipé les deniers du Roi , tous ses biens sont saisis , & ma pension est allée à tous les diables. Cela est triste , lui dis-je , mais ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là ? Pas la moindre , me répondit-il ; le Seigneur Gomez del Ribéro , aussi gueux que son bel-esprit , est abymé : il ne reviendra , dit-on , jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là , lui repliquai-je , mon enfant , il faut que je te cherche quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là , me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du Ministre un Emploi de trois mille écus d'appointements , je le refuserois : des occupations de Commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des Muses ; il me faut des amusements littéraires. Que te dirai-je enfin ? Je suis né pour vivre & mourir en Poëte , & je veux remplir mon sort.

Au reste , continua-t-il , ne t'imagines pas que nous soyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance , nous sommes des gaillards sans souci : on croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite , & l'on est

là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes Confreres , sans en excepter les faiseurs d'Almanachs , qui ne soit comensal dans quelque bonne maison ; pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés : l'un chez un gros Directeur des Fermes , à qui j'ai dédié un Roman ; & l'autre chez un riche Bourgeois de Madrid , qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits : heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix , & la Ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre , dis-je au Poëte des Asturies , puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit , je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; si tu as besoin de ma bourse , viens hardiment à moi : Qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infailible , & ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux , s'écria Nunez , je te reconnois , Santillane , & je te rends mille graces de la disposition favorable où je te vois pour moi ; il faut , par reconnoissance , que je te donne un avis salutaire : Pendant que le Comte-

Duc peut tout encore , & que tu possèdes ses bonnes graces , profite du temps : hâte-toi de t'enrichir ; car ce Ministre , à ce qu'on m'a dit , branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part , & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux Chevalier de Calatrave , qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secretes ; on écoute cet homme comme un oracle , & voici ce que je lui ai entendu dire hier : le Comte-Duc , disoit-il , a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du Roi : ce Monarque , à ce qu'on prétend , commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention , & je m'en retournai au logis , persuadé que l'autorité de mon Maître étoit inébranlable , le regardant comme un de ses vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt , & que les orages ne sauroient abattre.



CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragosse.

Cependant, ce que le Poëte des Asturies m'avoit dit, n'étoit pas sans fondement. Il y avoit au Palais une confédération furtive contre le Comte-Duc, de laquelle on prétendoit que la Reine étoit le Chef, & toutefois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les Confédérés prenoient pour déplacer ce Ministre. Il s'écoula même depuis ce temps-là plus d'une année, sans que je m'apperçusse que sa faveur eut reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, soutenus par la France, & les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, exciterent les murmures du Peuple, qui se plaignit du Gouvernement. Ces plaintes donnerent lieu à la tenue d'un Conseil en présence du Roi, qui voulut que le Marquis de Grana, Ambassadeur de l'Empereur à la Cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération, s'il étoit plus à propos que le

Roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses Troupes. Le Comte-Duc, qui avoit envie que ce Prince ne partît point pour l'Armée, parla le premier : il représenta qu'il étoit plus convenable à la Majesté Royale de ne pas sortir du centre de ses Etats, & il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du Conseil, à la réserve du Marquis de Grana, qui n'écoutant que son zele pour la Maison d'Autriche, & se laissant aller à la franchise de sa Nation, combattit le sentiment du premier Ministre & soutint l'avis contraire avec tant de force, que le Roi frappé de la solidité de ses raisonnements, embrassa son opinion, quoiqu'elle fut opposée à toutes les voies du Conseil, & marqua le jour de son départ pour l'Armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce Monarque avoit osé penser autrement que son Favori, qui, regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce Ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appella, & m'ayant fait entrer
avec

avec lui , il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au Conseil ; ensuite , comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : oui , Santillane , continuait-il , le Roi qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche , & ne voit que par mes yeux , a préféré l'avis de Grana au mien : & de quelle maniere encore ? en comblant d'éloges cet Ambassadeur , & sur-tout en louant son zele pour la Maison d'Autriche , comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par-là , poursuivit le Ministre , qu'il y a un parti formé contre moi , & que la Reine est à la tête. Eh , Monseigneur , lui dis-je , de quoi vous inquiétez-vous ? la Reine depuis plus de douze ans n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires , & n'avez-vous pas mis le Roi dans l'habitude de ne la pas consulter ? à l'égard du Marquis de Grana , le Monarque peut s'être rangé de son sentiment , par l'envie qu'il a de voir son Armée & de faire une campagne. Tu n'y es pas , interrompit le Comte-Duc ; dis plutôt que mes ennemis esperent que le Roi étant parmi ses Troupes , sera toujours environné des Grands qui l'auront suivi , & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de

moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon Ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il, je saurai bien pendant le voyage rendre ce Prince inaccessible à tous les Grands : ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du Roi étant venu, ce Monarque après avoir chargé la Reine du soin du Gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais avant qu'd'y arriver, il passa par Aranjués, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjués, le Ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-temps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce Prince à Molina d'Aragon ; après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'étoit pas loin de là, & il se préparoit à s'y rendre : mais le Comte-Duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon ; de sorte que le Roi épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le Ministre profitant de sa terreur, & sous prétexte de veiller à sa sûreté, le

garda , pour ainſi dire , à vue , ſi bien que les Grands qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur Souverain , n'eurent pas même la ſatisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe , enfin , ſ'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe , d'y paſſer encore plus mal ſon temps , ou ſi vous voulez , d'être priſonnier , ſ'en retourna bientôt à Madrid. Ce Monarque finit ainſi ſa campagne , laiſſant au Marquis de los Vélés , Général de ſes Troupes , le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne.

C H A P I T R E . I X .

De la révolution de Portugal , & de la diſgrace du Comte - Duc.

PEu de jours après le retour du Roi , il ſe répandit à Madrid une fâcheuſe nouvelle : on apprit que les Portugais regardant la révolte des Catalans comme une belle occaſion que la fortune leur offroit de ſecouer le joug Eſpagnol , avoient pris les armes & choiſi pour leur Roi le Duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la réſolution de le maintenir ſur le Trône , & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir

le démenti , l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne , en Italie , en Flandres & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que le Comte-Duc , dans le temps que la Cour & la Ville paroissoient conternées de cette nouvelle , en voulut plaisanter avec le Roi aux dépens du Duc de Bragance ; mais Philippe , bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries , prit un air sérieux qui le déconcerta & lui fit pressentir sa disgrâce. Ce Ministre ne douta plus de sa chute , quand il apprit que le Reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui , & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir , par sa mauvaise administration , causé la révolte du Portugal. La plupart des Grands , & sur tout ceux qui avoient été à Saragosse , ne s'apperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du Comte-Duc , qu'ils se joignirent à la Reine ; & ce qui porta le dernier coup à sa faveur , c'est que la Duchesse douairiere de Mantoue , ci - devant Gouvernante de Portugal , revint de Lisbonne à Madrid , & fit voir clairement au Roi que la révolution de

ce Royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier Ministre.

Les discours de cette Princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du Monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son Favori, se dépoüilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce Ministre fut informé que le Roi écoutoit ses ennemis, il lui écrivit un billet pour lui demander la permission de se démettre de son Emploi & de s'éloigner de la Cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la Monarchie pendant le cours de son Ministère. Il croyoit que cette lettre feroit un grand effet, & que le Prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement ; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du Roi, furent un coup de tonnerre pour Monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fut étourdi, il affecta un air de constance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti ;

j'abandonnerois la Cour, & j'irois à quelque une de mes Terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, repliqua mon Maître, & je prétends bien aller finir ma carrière à Loëches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le Monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, & qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile Pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son Vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce Ministre se flattoit encore qu'en parlant au Prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrain qu'il avoit perdu ; mais il ne put en avoir audience ; & de plus, on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment un grande quantité ; ensuite il nomma les Officiers de sa Maison & les Valets dont il vouloit être suivi,

donna des ordres pour son départ , & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du Palais, il s'échappa de grand matin par la porte des Cuilines, monta dans un méchant carrosse avec son Confesseur & moi, & prit impunément la route de Loëches, village dont il étoit Seigneur, & où la Comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique Couvent de Religieuses de l'Ordre de S. Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, & toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

CH A P I T R E X.

*De l'inquiétude & des soins qui trouble-
rent d'abord le repos du Comte-Duc,
& de l'heureuse tranquillité qui leur
succéda. Des occupations de ce Mi-
nistré dans sa retraite.*

M Adame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loëches, & demeura quelques jours après lui à la Cour, dans le dessein d'essayer si, par ses prières & par ses larmes, elle ne pourroit pas le faire rap-

pellier ; mais elle eut beau se prosterner devant leurs Majestés , le Roi n'eut aucun égard à ses remontrances , quoique préparées avec art ; & la Reine qui la haïssoit mortellement , vit avec plaisir couler ses pleurs. L'Épouse du Ministre ne se rebuta point ; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des Dames de la Reine : mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses , fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Défolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes , elle alla rejoindre son époux , pour s'affliger avec lui de la perte d'une place , qui , sous un regne tel que celui de Philippe IV , étoit peut-être la première de la Monarchie.

Le rapport que cette Dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid , redoubla le chagrin du Comte-Duc : vos ennemis , lui dit-elle en pleurant , le Duc de Médina-Céli , & les autres Grands qui vous haïssent , ne cessent de louer le Roi de vous avoir ôté du Ministère , & le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente , comme si la fin des malheurs de l'Etat étoit attachée à celle de votre administration. Madame , lui dit mon Maître , suivez mon exemple , dévorez vos chagrins ;

il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : illusion ordinaire des Ministres & des Favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur Souverain. Le Duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la Pourpre dont il étoit revêtu fut un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ?

C'est de cette façon que le Comte-Duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui se renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de Don Henri, lequel étant demeuré à la Cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune Seigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demurois plus depuis son mariage avec Dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté, étoient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, & malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt, il mandoit que les grands ne se contentoient pas de se réjouir publiquement de la retraite du Comte-Duc, qu'ils s'étoient

tous réunis pour faire chasser les créatures des Charges & des Emplois qu'elles possédoient, & les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois, il écrivoit que D. Louis de Haros commençoit d'entrer en faveur, & que suivant toutes les apparences il alloit devenir premier Ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon Maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui se fit dans la Vice-Royauté de Naples, que la Cour, pour le mortifier seulement, ôta au Duc de Médina de la Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que, pendant trois mois, Monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble & que chagrin; mais son Confesseur, qui étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grace, le bonheur de détacher son esprit de la Cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté,

faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le Couvent dont elle étoit Fondatrice, une consolation préparée par la Providence : il y eut parmi les Religieuses de saintes filles dont les discours pleins d'onction, tournerent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon Maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle maniere il régloit sa journée : il passoit presque toute la matinée à entendre des Messes dans l'Eglise des Religieuses, ensuite il revenoit dîner ; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi & quelques-uns de ses plus affectionnés Domestiques : puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeuroit jusqu'au coucher du soleil ; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son Château, accompagné tantôt de son Confesseur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, & que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie : à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre Excellence com-

mence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il ; & quoique je sois depuis long-temps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mene ici.

C H A P I T R E X I.

Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.

Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : tu vois, Santillane, un Ministre banni de la Cour, devenu jardinier à Loëches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Siracuse maître d'Ecole à Corinthe. Mon Maître sourit de ma réponse, & ne me fut pas mauvaisgré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au Château de voir le Patron, supérieur à sa disgrâce,

trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, orsque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet ; où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée ; & dans cette opinion nous lâchions après lui le Pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monseigneur, laquelle au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce Ministre pouvoit avoir une cause particuliere qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins ; & l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son Maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-

je, cet air content qui paroïssoit sur le visage de votre Excellence? N'aurez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré? Non, graces au Ciel, repartit le Ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la Cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh pourquoi donc, lui repliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous? Qu'avez-vous, mon cher Maître? poursuivis-je en me jettant à ses genoux; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore: pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connoissez la discrétion, le zele & la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance?

Tu la possèdes toujours, me dit Monseigneur, mais je t'avouerais que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli: cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce

n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours : je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un phantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue & m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juges à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, & qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au Ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il, & pour éprouver si c'étoit à la diète que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; & tout cela est inutile, le phantôme ne disparoit point. Il dis-

paroitra , repris-je pour le consoler ; & si Votre Excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fideles serviteurs , je crois qu'elle ne tarderoit guere à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien , Monseigneur tomba malade ; & sentant que l'affaire deviendroit sérieuse , il envoya chercher deux Notaires à Madrid pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux Médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussi-tôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le Château , on n'y entendit que des plaintes & des gémissements ; on y regarda la mort du Maître comme prochaine , tant on y étoit prévenu contre ces Messieurs. Ils avoient amené avec eux un Apothicaire & un Chirurgien , ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laisserent d'abord les Notaires faire leur métier , après quoi ils se disposerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du Docteur Sangrado , dès la premiere consultation ils ordonnerent saignées sur saignées ; en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le Comte-Duc à l'extrémité , & le septieme ils le délivrerent de sa vision.

Après la mort de ce Ministre , il régna

dans le Château de Loëches , une vive & sincere douleur. Tous ses Domestiques le pleurerent amerement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament , il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi , qu'il avoit le plus chéri , & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne , j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le Comte-Duc.

CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au Château de Loëches après la mort du Comte-Duc , & du parti que prit Santillane.

LE Ministre , ainsi qu'il l'avoit ordonné , fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le Monastere des Religieuses , au bruit de nos lamentations. Après les Funérailles , Madame d'Olivarès nous fit lire le testament , dont tous les Domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit , & le moindre legs étoit

de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous ; Monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les Hôpitaux , & fonda des Services annuels dans plusieurs Couvents.

Madame d'Olivarès envoya tous les Domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'Intendant D. Raimond Caporis , qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre , fruit de mon affliction , me retint au Château sept à huit jours. Pendant ce temps-là , le Pere de S. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon Religieux m'avoit pris en amitié ; & s'intéressant à mon salut , il me demanda , quand il me vit convalescent , ce que je voulois devenir. Je n'en fais rien , lui répondis-je , mon Révérend Pere ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des moments où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Moments précieux ! s'écria le Dominicain ; Seigneur de Santillane , vous feriez bien d'en profiter : Je vous conseille en ami , sans que vous cessiez pour cela d'être séculier , de vous retirer dans

notre Couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaicteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de S. Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du Religieux ne me révolta point, & je répondis à sa Révérence que je ferois sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le Moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, Seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter? Votre Château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs, présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la Nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le Pere de S. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon Château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussi-tôt que je serai en

état d'en reprendre le chemin : ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fièvre , je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid Scipion & moi. La vue de cette Ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous les habitants avoient en horreur la mémoire d'un Ministre dont je conservois le plus tendre souvenir , je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demurai que cinq ou six jours , que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage , j'allai trouver Caporis , qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les Receveurs des Commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangements avec eux pour le paiement : en un mot , je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ , je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de D. Henri. Oui , me répondit-il , nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi , je ne l'étois guere de lui. Ce n'est point assez que le

Valet plaife au Maître , il faut en même-temps que le Maître plaife au Valet , autrement ils font l'un & l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs , ajouta-t-il , Don Henri ne fait plus à la Cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues , & on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid , un beau jour , au lever de l'Aurore , & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage. Nous étions , mon confident & moi , dans une chaise tirée par deux mules , chargée de hardes & de notre argent , & menée par deux Palfreniers qui nous suivoient immédiatement ; & deux grands Laquais choisis par Scipion venoient ensuite montés sur deux mules & armés jusqu'aux dents : Les Palfreniers de leur côté , portoient des sabres , & le Postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes , dont il y en avoit six fort résolus , je me mis gaiement en chemin , sans appréhender pour mon legs. Dans les Villages par où nous pas-

sions , nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les Payfans accouroient à leurs portes pour voir défilér notre équipage , qui leur paroissoit tout au moins celui d'un Grand qui alloit prendre possession d'une Vice-Royauté.

C H A P I T R E X I I I .

Du retour de Gil Blas dans son Château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine sa filleule , nubile ; & de quelle Dame il devint amoureux.

J'Employai quinze jours à me rendre à Lirias , rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je souhaitois , c'étoit d'y arriver heureusement , & mon souhait fut exaucé. La vue de mon Château m'inspira d'abord quelques pensées tristes , en me rappelant le souvenir d'Antonia : mais je fus bientôt m'en distraire , ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir ; outre que vingt-deux ans , qui s'étoient écoulés depuis sa mort , en avoient fort affoibli le sentiment.

Si-tôt que je fus entré dans le Château ,

Béatrix & sa fille vinrent me saluer d'un air empressé ; ensuite le pere , la mere & la fille s'accablerent d'accollades avec des transports de joie qui me charmerent. Après tant d'embrassements , je dis en regardant avec attention ma filleule : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Llirias ? Je suis ravi de la revoir si grande & si jolie : il faut que nous songions à l'établir. Comment donc , mon cher Parrain , s'écria ma filleule , en rougissant un peu de mes dernieres paroles , il n'y a qu'un instant que vous me voyez , & vous songez déjà à vous défaire de moi ! Non , ma fille , lui repliquai-je , nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enleve à vos parents , & qui vive , pour ainsi dire , avec nous.

Il s'en présente un de cette espece , dit alors Béatrix. Un Gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la Messe , dans la Chapelle de ce Hameau , & en est devenu amoureux. Il m'est venu voir , m'a déclaré sa passion , & demandé mon aveu. Quand vous l'auriez , lui ai-je dit , vous n'en seriez pas plus avancé ; Séra-

phine dépend de son pere & de son parrain , qui seuls peuvent disposer d'elle : Tout ce que je puis pour vous , c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche , qui fait honneur à ma fille. Effectivement , Messieurs , poursuivit-elle , c'est ce que j'allois incessamment vous mander ; mais vous voilà revenus , vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste , dit Scipion , de quel caractère est cet *Hidalgo* ? ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils ? n'est-il pas fier de sa noblesse & insolent avec les roturiers ? Oh pour cela non , répondit Béatrix ; c'est un garçon d'une douceur & d'une politesse achevée , de bonne mine d'ailleurs , & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites , dis-je à Béatrix , un assez beau portrait de ce Cavalier ; comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Jutella , repartit la femme de Scipion : il n'y a pas long-temps qu'il a recueilli la succession de son pere , & il vit dans son Château , éloigné d'ici d'une lieue , avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois , repris-je , entendu parler de la famille de ce Gentilhomme ; c'est une des plus nobles du Royaume de Valence. J'estime moins la noblesse , s'écria Scipion ,

tion , que les qualités du cœur & de l'esprit ; & ce Don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en a la réputation , dit Séraphine en se mêlant à l'entretien ; des Habitants de Lirias qui le connoissent , en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule , je regardai avec un souris son pere , qui les ayant saisies aussi-bien que moi , jugea que le Galant ne déplaïsoit point à sa fille.

Ce Cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias , puisque deux jours après nous le vîmes paroître au Château. Il nous aborda de bonne grace ; & bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui , il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible , mais cette visite ne fut que de pure civilité : elle se passa toute en compliments de part & d'autre ; & Don Juan , sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine , se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir , & de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être

d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quitté , Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce Gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur , & qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant , je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à Don Juan. Nous prîmes la route de son Château, conduits par un Guide , qui nous dit après trois quarts-d'heure de chemin : voici le Château du Seigneur D. Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne , nous fûmes long-temps sans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant , attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne , au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré , qui prouvoit moins l'opulence de son Maître , que sa noblesse. Néanmoins quand nous y fûmes entrés , nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

D. Juan nous reçut dans une salle bien ornée , où il nous présenta une Dame qu'il

appella devant nous sa sœur Dorothee , & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée , comme une personne qui s'étant attendue à notre visite avoit envie de nous paroître aimable ; & s'offrant à ma vue avec tous ses charmes , elle fit sur moi la même impression qu'Antonia , c'est-à-dire , que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble , que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula , comme celle du jour précédent , sur le plaisir mutuel que nous nous faisons de nous voir quelquefois & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine , & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour ; nous étions bien-aîsés de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jettois souvent la vue sur Dorothee , quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible ; & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens , c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant , pour rendre une exacte justice à l'objet aimé , que ce n'étoit point une beauté parfaite : si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante & la bouche plus vermeille que la rose , son nez

étoit un peu trop long & ses yeux trop petits : cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin , je ne sortis point du Château de Jutella comme j'y étois entré ; & m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée , je ne voyois qu'elle , je ne parlois que d'elle. Comment donc , mon Maître , me dit Scipion en me considérant d'un air étonné , vous êtes bien occupé de la sœur de Don Juan ! vous auroit-elle inspiré de l'amour ? Oui , mon ami , lui répondis-je , & j'en rougis de honte : O Ciel ! moi , qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence , faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge , sans que je puisse m'en défendre ? Hé bien , Monsieur , reprit le fils de la Coscolina , vous devez vous applaudir de l'aventure , au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur , & le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi , quand vous reverrez Don Juan , demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous ; & d'ailleurs , s'il faut absolument être Gen-

tilhomme pour épouser Dorothee , ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des Lettres de Noblesse , cela suffit pour votre postérité : lorsque le temps aura mis sur ces Lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les Maisons , après quatre ou cinq générations , la race des Santillanes sera des plus illustres.

CHAPITRE DERNIER.

*Du double Mariage qui fut fait à Lli-
rias , & qui finit enfin l'Histoire de
Gil Blas de Santillane.*

SCipion m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothee , sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge , & que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois , je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je pusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande si-tôt que jè verrois son frere , qui , de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule , n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon Château le lendemain matin, dans le temps que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière : Je crois, continuait-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : J'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son pere, je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : Que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur D. Juan, lui répondis-je : comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots, D. Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me

repliqua-t-il ; tout noble que nous sommes , nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien-aïse , lui repartis-je , que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frere un roturier : je vous en estime davantage , vous montrez en cela votre bon esprit ; mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un Noble , sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité : J'ai travaillé vingt ans dans les Bureaux du Ministère ; & le Roi , pour récompenser les services que j'ai rendus à l'Etat , m'a gratifié des Lettres de Noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles je tirai mes Patentes d'un tiroir où je les tenois cachées , & je les présentai au Gentilhomme , qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon , reprit-il en me les rendant , Dorothee est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grace ; car D. Juan & moi , également délicats , nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce

Gentilhomme retourna donc au Château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; & moi j'assemblai Scipion , Béatrix & ma filleule , pour leur faire part de l'entrecien que je venois d'avoir avec ce Cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter ; & Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mere ; pour le pere il ne fut pas , à la vérité , d'une autre opinion , mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudroit , disoit il , donner à un Gentilhomme dont le Château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion , en lui disant que cela me regardoit , & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis D. Juan dès le soir même. Vos affaires , lui dis-je , vont à merveilles ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde , me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothee : votre personne lui revient , & vos manieres lui plaisent. Vous appréhendez de n'être pas de son goût , & elle craint avec plus de raison que n'ayant à

vous offrir que son cœur & sa main... Que voudrois-je de plus, interrompis-je tout transporté de joie ? puisque la charmante Dorothee n'a point de répugnance à lier son sort au mien, je n'en demande pas davantage : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, & sa seule possession comblera tous mes vœux.

D. Juan & moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce Gentilhomme avec les parents de Séraphine ; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothee. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette Dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser ; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa Maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de Don Juan, & j'en fus regardé d'un œil si favorable,

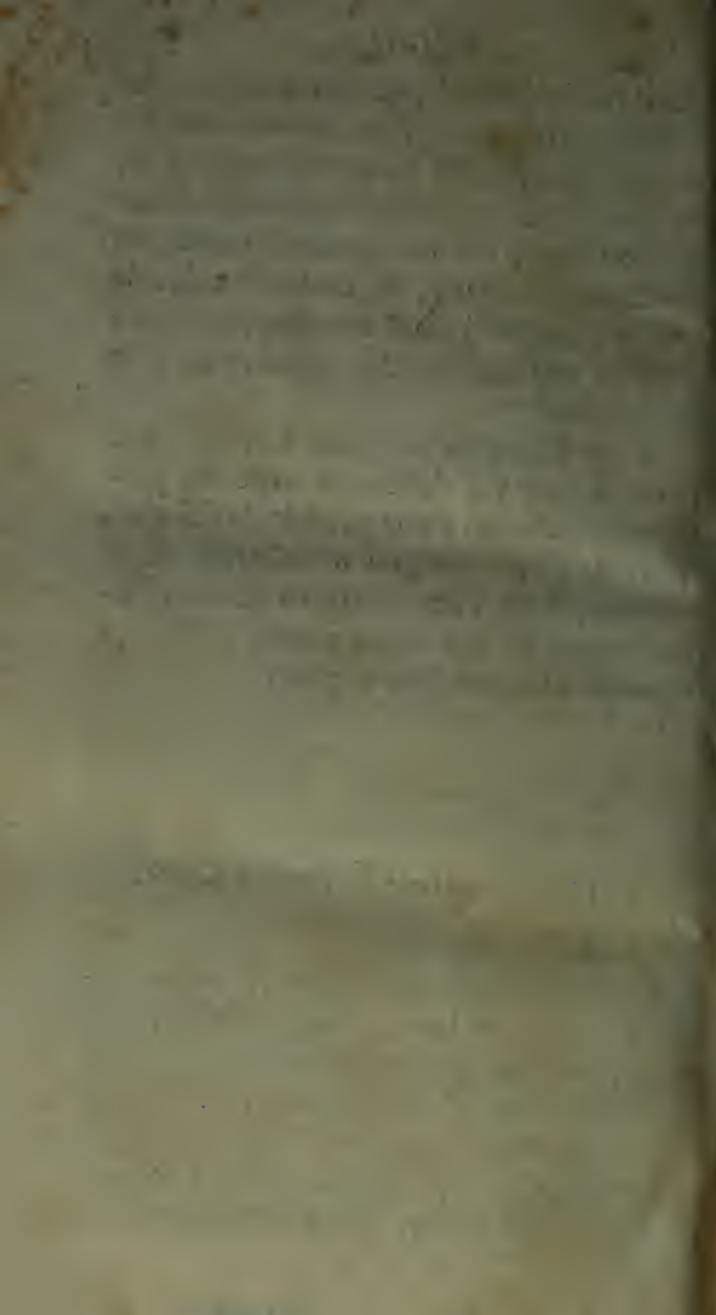
que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisances, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux Notaires à Valence, qui firent le Contrat de mariage; puis nous eûmes recours au Curé de Paterna, qui vint à Lirias, & nous maria D. Juan & moi à nos Maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'Hyménée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothee en femme vertueuse se fit un plaisir de son devoir; & sensible au soin que je prenois d'aller au-devant de ses desirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan & ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle; & ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs concurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frere tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir lorsqu'il

alloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain , cette séparation ne se faisoit pas sans peine ; ce qui fut cause que , les deux familles , nous résolûmes de n'en faire qu'une , qui demeureroit tantôt au Château de Lirias , & tantôt à celui de Tutella , auquel , pour cet effet , on fit de grandes réparations des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans , ami Lecteur , que je mene une vie délicieuse avec des personnes si cheres. Pour comble de satisfaction , le Ciel a daigné m'accorder deux enfants , dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours , & dont je crois pieusement être le pere.

Fin du douzieme & dernier Livre.





987

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The L
University
Date**

--	--	--

